U d'/of OTTAWA
39003003399069

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/polochonpaysages00pawl

11-5-1970

r George Casella
e livre s'images
, toute amitié

POLOCHON

Il a été tiré de cet ouvrage

5 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

G. DE PAWLOWSKI

POLOCHON

PAYSAGES ANIMÉS
PAYSAGES CHIMÉRIQUES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909
Tous droits réservés.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2631
.A86P6
1909

POLOCHON

I

SISYPHE

Devant la caserne, la cour déserte cuit lentement au soleil comme une omelette de pierres.

Sur le boulevard, près de la grille, un homme de garde fait les cent pas, attendant quelqu'un. Une nourrice peut-être... ou la classe!

Mais voici que la sentinelle se penche, et avertit le sergent : un remue-ménage dans le poste, un bruit de fusils que l'on allonge de leurs baïonnettes, sans doute pour les faire paraître plus grands. Puis tout se cristallise sur une seule ligne comme dans les images d'Épinal.

Un cheval fait son entrée, surmonté, à titre d'ornement, du colonel.

Le cheval fait son entrée; mais, hélas! il butte contre une pierre.

C'est miracle s'il ne s'est point couronné. Le colonel est rouge comme une brique, mais cela ne lui enlève pas son grand sens pratique des choses.

— Hé! là-bas, *l'homme!* crie-t-il.

Un homme est là, en effet, figé d'admiration en voyant entrer le colonel. Le corps raidi dans son bourgeron qui flotte autour de lui comme une blouse, on dirait qu'il va vendre des bœufs. Il s'avance et se raidit encore, à six pas du cheval, qu'il salue.

Et, levant la paume de sa main calleuse à hauteur de sa figure noire, il semble prendre le ciel à témoin de leur égale saleté. On salue comme on peut.

— Comment vous appelez-vous?

Cette question n'a point de valeur pratique, mais il faut se montrer bon pour les hommes.

— Polochon, mon colonel!

— Eh bien! Polochon, puisque vous vous appelez Polochon, vous allez m'enlever toutes les plus grosses pierres de la cour du quartier, vous m'entendez? Ouvrez la main gauche. *Toutes les plus grosses pierres, toutes-les-plus-grosses-pierres-de-la-cour-du-quartier,*

comprenez-vous? Levez la tête. Vous serez exempt de tout exercice jusqu'à ce que vous ayez fini. Vous m'entendez? Ouvrez la pointe du pied droit. C'est compris, je ne répète pas? Adjudant! l'adjudant de semaine! allons!

L'adjudant de semaine sort à propos, on ne sait d'où, comme d'une trappe.

— Adjudant! vous avez entendu? Vous m'exempterez cet homme-là de tout, jusqu'à ce qu'il ait fini d'enlever *toutes les plus grosses pierres de la cour*, je ne veux plus en voir une seule, c'est compris!

Il dit, et, comme les héros d'Homère, il s'éloigne.

Polochon rayonne. *Il a un fricot*, un vrai fricot, un fricot d'homme de la classe, comme Piquemouche l'armurier; comme Perco le cuisinier; il a presque un fricot comme celui de Blancblanc, le garçon de cantine; toutefois, il n'ose encore, dans son orgueil, comparer son fricot à celui du tailleur.

Polochon est bien heureux, la caserne lui semble jolie, le soleil moins chaud. Et puis, il a des rancunes à satisfaire. Tout à l'heure, il devait être bouclé s'il n'était point arrivé à faire un rétablissement à la barre, le sergent le guignait à l'exercice depuis trois jours; le lieu-

tenant l'avait à l'œil comme forte tête et le caporal comme imbécile.

Maintenant plus rien : Polochon n'a qu'à ramasser des pierres, *ordre du colonel*. Il est comme le lieutenant-colo, il ne relève que du chef de corps, il est sacré.

Polochon prend son temps, il va chercher une brouette, d'un air assuré, sans rien demander à personne. Il prend d'autorité la plus belle pelle des prisonniers, et, tout doucement, il commence à enlever les grosses pierres de la cour : d'abord celle qui manqua de faire tomber le colo ; il la place religieusement au fond de la brouette, comme une bombe, puis il continue. Il continue tout le jour et, le soir, après la soupe, modeste et triomphant, il prend un repos bien gagné. Mais le lendemain, un dimanche, les ennuis commencent.

— Non, mon garçon, lui dit l'adjudant, vous avez une mission spéciale, faut l'achever, tant pis pour vous.

Polochon trouve cela un peu dur, mais il réfléchit, en souriant, qu'un jour est vite passé et il se réjouit en pensant au lundi.

Il ramasse toujours des pierres, toujours les plus grosses.

Il en ramasse le lundi, il en ramasse le mardi,

le mercredi, le jeudi, le vendredi. Cependant, cette vie solitaire de géologue commence à lui peser. D'abord reste-t-il encore de grosses pierres dans la cour? La question est délicate. Et puis, le samedi approche, gare au dimanche!

Polochon, inquiet, va consulter l'adjudant de semaine.

— Mon adjudant, je viens rapport aux plus grosses pierres, que je crois que j'ai peut-être fini?

L'adjudant Chali est un homme sévère, respectueux de la consigne. Un instant de réflexion lui suffit, comme à Napoléon, pour juger d'une situation. Il regarde la cour et, tout de suite, son opinion se fait inébranlable.

— *Les plus grosses pierres?* Mais, mon garçon, elles sont toutes là. Vous êtes donc idiot? Vous n'y voyez donc pas clair? Alors vous ne comprenez pas qu'il y a encore des pierres plus grosses que les autres, dans la cour? (*Ironique.*) Est-ce que vous allez discuter les ordres du colonel maintenant?

Et, pris d'un soupçon, il ajoute :

— Dites donc, après tout, est-ce que vous voulez vous payer *de ma tête?* Faudrait pas essayer avec moi, vous savez, ça ne prendrait

pas. Et puis, après tout, il me semble que vous n'avez pas fait grand'chose depuis que vous avez commencé votre corvée. Faites attention, mon garçon.

Polochon n'a qu'une éducation sommaire, mais il comprend que toute insistance serait déplacée. Il s'éloigne.

Sa situation lui apparaît maintenant sous un tout autre jour. Il regarde la cour et essaye de comprendre.

— Les plus grosses pierres?... les plus grosses?...

Lentement, en cette âme obscure, se fait jour, pour la première fois, la notion d'infini. Et comme personne n'est là pour lui parler de Leibniz, il s'écrie avec terreur :

— Mais, bon Dieu! à ce compte-là, y en aura toujours!...

II

LA PERMISSION

Le corps penché en avant, suant, soufflant, seul au milieu de l'immense cour du quartier, Polochon le bleu ramasse des pierres que, méthodiquement, il entasse dans sa brouette et c'est à peine si, du col relevé de son bourgeron, émergent un cou rouge inondé de sueur et une petite face cramoisie, hérissée de poils roux.

Il a si chaud que les boules blanches de ses yeux, sous la poussée de l'effort intérieur, semblent sur le point de rouler à terre comme deux boutons mal cousus.

Depuis un mois, il vit ainsi, sans autre pensée et si, tout d'abord, il s'est révolté à l'idée de cette corvée indéfinie, petit à petit, il s'y est fait.

C'est entendu, il est chargé de ramasser les plus grosses pierres de la cour, il y en aura toujours, évidemment, de *plus grosses* que les autres, l'adjudant Chali l'a fort bien compris, il n'y a qu'à s'incliner.

Et puis, qu'importe une corvée éternelle, puisque l'éternité militaire ne dépassera jamais deux ans pour Polochon le bleu !

Ah ! la classe ! vivement la classe !... Plus que 443 demain matin ; oui, mon pays !...

De temps à autre, il jette un regard indifférent sur le désert aride qui l'entoure et se remet au travail.

Dans la cour, tout est blanc de soleil. Personne.

Voici cependant qu'un soldat de garde se détache du poste, traverse au *pas gym* et vient vers Polochon.

Que lui veut-on encore ?

L'homme tient à la main un petit papier bleu.

— C'est bien toi, Polochon ?... Polochon *Zéphyrin?* fait-il en appuyant sur ce prénom brusquement révélé ; tiens, c'est une dépêche pour toi, d'ta connaissance !...

Polochon reste seul, tout interloqué, le papier bleu entre les mains. C'est le premier télé-

gramme qu'il reçoit de sa vie et, voyez comme les choses arrivent sans prévenir, au moment où il ramasse des pierres, sans qu'il ait eu le temps de se faire à cette étrange idée : recevoir un télégramme!

Polochon lit et relit l'adresse, il admire son nom imprimé, il ne l'a jamais vu ainsi; il s'effraye des recommandations et déchire prudemment, en suivant religieusement le pointillé.

Des chiffres d'abord, il n'y comprend plus rien, mais au-dessous une phrase bien nette :

Tante Léocadie décédée. Viens demain.

Honorat Polochon.

Polochon s'assied sur sa brouette et, la tête entre les mains, il réfléchit : Tante Léocadie qui est morte. Il n'y a personne là, inutile de pleurer comme on doit faire en pareil cas.

Polochon se souvient à peine de tante Léocadie, une vieille vieille qui vivait retirée dans les *écarts* du village.

Décidément, cela le laisse froid.

Mais, brusquement, la lumière se fait dans son cerveau :

— Un deuil... l'enterrement!... *Viens demain!*... Une permission!!! Ma pauv' tante Léocadie!...

Polochon pleure : il fait si chaud!... Il s'assied, se relève, repart, retombe sur sa brouette ; enfin, comme une flèche, il traverse la cour et monte au bureau du chef.

Son élan se ralentit en arrivant : il n'est plus très sûr de son fait. La pancarte collée sur la porte, ornée de dessins multicolores, l'intimide : Duplex, *sergent-major*. Et, brusquement, pour se couper la retraite, il frappe.

Une voix endormie :

— Entrez!

Le chef est couché sur son lit, l'heureux homme! Il écarte le mouchoir étalé sur sa figure et découvre une face congestionnée, luisante de sueur.

— Quoi?... Qu'est-ce qu'y a encore?

Polochon prend son courage à deux mains :

— Chef, voilà!... Je viens ici vous demander pour vous dire, rapport à un télégramme que je reçois dont tante Léocadie, qui elle est ma tante par mon père Honorat, mais ma parente tout de même, qui elle est morte, et dame! qu'y faut bien l'enterrer demain n'est-ce pas? c'qui fait qu'on me demande au pays. C'est pas que

ça soye loin, mais encore faut-y y aller et revenir !...

— Eh bien ! quoi... Qu'est-ce que voulez que j'y fasse à votre tante ? C'est pas moi qui vais y aller, n'est-ce pas ?... Allez ! c'est bon... Établissez-moi une permission...

Polochon est là, les bras ballants. Cela va trop bien, ce n'est pas normal. Il regarde au mur, les pancartes savamment alignées, les affiches coloriées de rebut : hommages des riches fricoteurs de la compagnie. Il attend l'explosion. Elle ne tarde pas.

Brusquement, le chef se réveille tout à fait et saute de son lit :

— Mais, bon Dieu ! j'y pense !... C'est vous, Polochon !... C'est vous, l'homme-pierres !... Mais, mon ami, vous ne pouvez pas lâcher votre corvée !... Impossible de vous donner une permission : vous n'êtes pas comme les autres !...

Polochon, tristement original malgré lui, reste là. Oui, c'est vrai, il n'est pas comme les autres. Cependant, pour un deuil de famille, il espérait une exception...

Le chef le regarde ; voyant sa mine défaite, il hésite, et, comme, au fond, ce n'est pas un mauvais garçon :

— Polochon, dit-il, ça m'ennuie de vous

refuser une permission pour un deuil; seulement, vous comprenez, cette corvée... Impossible de vous donner vingt-quatre heures ni la nuit... C'est signé du colonel... Mais, voyons, pouvez-vous être rentré à deux heures du matin, sans faire de blagues?... On ne sait jamais avec un type comme vous?

Polochon se perd en vaines protestations de fidélité, tandis que le chef repasse en sa tête de petites combinaisons connues de lui seul, de tacites arrangements avec le capitaine; enfin, il ajoute confidentiellement :

— Eh bien! voilà... Vous partirez demain matin, après la soupe... l'après-midi, je vous ferai remplacer... et puis, dame! pour le soir... Enfin, vous vous arrangerez comme vous voudrez pour votre enterrement... Je vais toujours vous donner une *permission de théâtre*... pour couper à l'appel. Aussi, que voulez-vous, mon garçon... vous n'êtes pas non plus comme les autres!...

III

FIN DE JOURNÉE

Polochon le bleu redescend l'escalier en courant. Il ne se sent plus de joie : demain, il aura sa permission, il partira pendant que les autres seront à manœuvrer, et ce jour de congé pris sur le temps de service, lui semble quelque chose d'énorme, de monstrueux.

Dans la cour, tout est encore désert et silencieux. Seule, sa brouette reste en détresse, impuissante à compléter d'elle-même sa provision de pierres. Au loin, la cantine avec ses stores verts figurerait assez bien une oasis, mais les oasis sentent-elles autant le graillon ? Ce serait à éclaircir : pour cela il faudrait aller en Afrique... Biribi !... Pensons-y toujours, n'en parlons jamais !

Contre les murs, des hommes noirs se faufilent, debout, à genoux, couchés : civils ou militaires? Il est difficile de le dire, car ce ne sont que des silhouettes, peintes là pour habituer les recrues à viser l'ennemi sans trembler...

Sont-ce des Allemands? Ils n'ont pas l'air bien méchant. En tout cas, ce serait une occasion exceptionnelle pour *l'homme qui a perdu son ombre* d'en venir chercher une ici.

Tiens! contre les bâtiments blancs, des croix byzantines cerclées d'auréoles ; mais non, ce sont des cibles. Plus loin, les appareils de gymnastique dressés vers le ciel semblent organiser quelque mystérieux sauvetage d'idées.

La haute façade de la caserne est dessinée par un enfant. On a, sans doute, découpé les trous carrés de ses fenêtres dans une feuille de carton pour piano mécanique, mais c'est toujours la même note.

Enfin, par la grille large ouverte, les sections rentrent, l'une après l'autre, en tenue de gymnase, la journée terminée; boxe et bâton, pendant des heures, entre les arbres du boulevard, qui ne s'en émeuvent plus.

Les hommes vont au petit pas gymnastique, les poings aux hanches, serrés dans leurs bourgerons et leurs pantalons de treillis, une

ceinture bleue autour de la taille, faisant saillir leurs formes dans des vêtements trop étroits : les fesses, les mollets et même la poitrine. Mais pourquoi n'ont-ils qu'un sein? Peut-être se coupent-ils le téton droit comme les amazones pour éviter toute gêne et conservent-ils seulement l'autre? Mais non, ce sont tout bonnement leurs mouchoirs et leurs pipes qui gonflent les poches gauches de leurs bourgerons.

Le sergent qui les accompagne, tout en sueur lui aussi, ne les quitte pas d'une semelle; il semble croire qu'ils ne peuvent faire un pas sans lui; l'endroit est peut-être dangereux? Puis, brusquement, confiant en l'avenir, il se désintéresse de tout, s'arrête court pour un dernier effort. Il commande : *Rompez vos rangs : marche!* et c'est une bousculade, un flot montant vers les chambrées dans l'escalier sonore.

Bientôt le clairon sonne la soupe, et, dans les couloirs, près des cuisines, sur le pavé graisseux, c'est un défilé de bleus qui vont chercher d'énormes terrines remplies jusqu'au bord d'un liquide prêt à déborder, puis qui s'en retournent lentement, avec d'infinies précautions, l'homme regardant le bouillon les yeux dans les yeux, semblant porter le viatique vers le réfectoire.

Le rouge soleil qui s'écrase et s'étale en fusion sur l'horizon dore encore les dernières poussières du jour. On sent déjà la nuit cachée vers le boulevard dans l'épais feuillage des marronniers, guettant son tour, prête à paraître.

Polochon, la soupe finie, monte dans la chambrée et s'étend sur son lit ; les élèves-officiers sont déjà partis depuis longtemps vers les restaurants de la ville ; les autres sortent encore un à un, se hâtant, s'inspectant, pour ne pas faire demi-tour au poste.

Maintenant, Polochon est seul. Il reste là, pensant à sa permission du lendemain. Au motif de ce voyage, à l'enterrement de tante Léocadie, il ne songe guère : la mort de cette vieille lui importe peu ; mais revoir sa maison, ses parents, ses camarades, cela lui retourne *les sangs*.

Depuis qu'il est au régiment, Polochon n'est allé qu'une fois chez lui, *à la Noël ;* mais il était encore si bleu, tellement écrasé par son nouveau métier, qu'il ne s'en souvient plus.

Puis, le service de chaque jour, la vie régulière de la caserne, l'ont changé petit à petit. De plus en plus, il s'est séparé du monde, ne

sortant que rarement le soir, demeurant dans la chambrée déserte, tandis que les autres, sitôt la soupe finie, s'en vont vers la ville pour ne rentrer qu'à l'appel.

Il reste là des heures, étendu sur le dos, n'osant pas se coucher complètement avant les autres par peur de voir sa couchette retournée, regardant les mouches qui se promènent sous la planche à pain ou reposant ses yeux sur l'alignement des paquetages, corrects sous leurs mouchoirs d'instruction.

Puis, comme il ne voit plus les mouches, à huit heures il allume la lampe, retape son lit par petits coups secs, du plat de la main, donne un coup de balai à la *carrée,* bien qu'il ne soit pas *de chambre*, et, près de la lourde table en chêne, il s'installe devant un cahier de chansons prêté par le caporal.

Il saute les complaintes ordurières qu'il ne comprend pas et, le souffle court, son gros doigt écrasé sur la page, il épèle une vieille rengaine sentimentale dont il ne connaît pas l'air.

Dès lors il devient insensible à tout, aux appels du clairon et aux bruits du dehors. Il ne voit même plus la grande ville sombre qui, par delà les fenêtres large ouvertes, s'étend au

loin, rayée d'ombres et de lumières, morte, le ventre en l'air avec ses hautes cheminées d'usine, comme un animal monstrueux aux pattes déjà raidies vers le ciel.

IV

NUIT DE CASERNE

Des pas lourds dans les escaliers, le bruit de baïonnettes qui traînent sur les marches au bout des ceinturons défaits, des portes qui s'ouvrent et se ferment, des courants d'air qui, brusquement, allongent la flamme fumeuse des lampes, un tumulte sourd de voix éraillées par les *beuveries* du soir; les hommes, un à un, rentrent dans les chambres pour l'appel de neuf heures.

Polochon enlève son bourgeron, l'étend sur son lit, défait sa cravate, qu'il accroche au clou près de son quart, enlève son pantalon, ses brodequins, et, doucement, glisse entre ses draps, sans en déranger le savant équilibre, les deux poteaux moussus de ses jambes.

Maintenant, tout le monde est rentré. Le caporal, la figure rouge, ainsi qu'il convient pour rappeler la couleur de ses galons, dissimule dans son paquetage de mystérieuses choses rapportées de la ville, s'admire un instant dans une petite glace et, comme on le regarde, tombe sur l'homme de chambre, le fait balayer, lui fait ranger la table. Puis, il boit un grand coup d'eau pour étancher les dernières brûlures de l'alcool, et, sous la lampe, la pancarte en main, il attend, en se dandinant, l'heure de l'appel. On dirait qu'il va réciter quelque soldatesquerie de café-concert, et les hommes, peu à peu, se rapprochent du pied de leurs lits, sans doute pour écouter.

Enfin, tout est en ordre lorsque, du dehors, monte une brusque sonnerie de clairon suivie de deux coups de langue mis en points d'ironie pour les retardataires. Quelques bousculades encore dans les couloirs, tout se tait dans cet immense hôtel de second ordre. Par les fenêtres ouvertes, on entend seulement des pas sur le gravier de la cour, la grille que l'on ferme, et dans les chambres, en bas, l'appel qui commence, toujours le même, monotone.

Dans le silence, un homme rajuste sa cravate défaite; les autres attendent avec respect

cet appel du soir si simple, si banal, mais que le mystère de la nuit semble rendre solennel.

Le caporal se redresse, rentre sa ceinture qui dépasse un peu de sa veste trop courte. Peut-être va-t-il chanter? Mais non, voici l'adjudant qui, suivi du sergent, fait irruption dans la *carrée* : — « Silence à l'appel! »

Et, pendant que l'adjudant tourne autour de la chambre, flairant les lits comme un bon chien, le nez en avant, simulant une reconnaissance à la Morgue, le caporal lit les noms, et Perco, le cuisinier, répond pour les absents.

— Herman? Présent; — Martinet? Présent; — Mulot? Présent; — Sangate? Présent; — Tenon d'Attache du Fût (c'est le neveu du général)? Permission (naturellement). Et comme on en arrive à Polochon, Perco annonce : *Dort.*

Polochon ne dort pas; mais cela ne fait rien. Tout homme couché avant l'appel est censé dormir, il n'a qu'à ne pas bouger.

— Manque personne, mon adjudant.

Cependant, une fois l'appel *faite* dans les règles, comme l'adjudant passe près de Polochon, il l'interpelle. Sans doute sait-il à quoi s'en tenir sur son sommeil réglementaire. Du reste, Polochon ouvre les yeux : il n'est plus censé dormir.

— Vous savez, dit l'adjudant, le chef m'a parlé pour votre enterrement. Après la soupe, il serait trop tard, vous partirez au réveil, je m'en charge, et pour rentrer le soir, tenez, voici la permission de théâtre qu'on vous a promise, je préviendrai au poste.

Polochon balbutie encore de vagues remerciements et dissimule la permission dans sa musette, que l'adjudant est déjà loin.

La chambrée entière l'entoure, intriguée au plus haut point.

— De quoi? Tu retournes en permiss' qu'il a dit, l'adjupète? En v'là un fricoteur! Voyez-vous ça, ça ne dit rien à personne. Faut-y qu'tu soyes vendu!

Polochon essaie d'expliquer l'histoire de l'enterrement, mais on ne l'écoute pas.

— Un enterrement! non, mais quoi? Alors tu penses que c'est avec nous que ça prend, ce fourbi-là? Veux-tu qu'on te l' dise où tu vas : tiens, tu vas voir une taupe. Dis donc, c'est-y Marie-Mange-Mon-Prêt ou p't'être bien ta payse la Poil-de-Brique de chez Poteau?

Mais non, décidément Polochon ne va pas voir *une taupe;* on abandonne cette piste. — Non, mais quoi qu' tu y as fait à l'adjudant pour qu' tu soyes comme ça avec lui? — C'est

malheureux tout de même d'voir des bleus retourner en permiss' pendant qu' les anciens n' sont même pas exempts de patates. — Malheur! t'y as donc dit que t'allais rempiler dans les deuxièmes zones?

Blancblanc s'est assis sur les pieds de Polochon, Martinet sur son ventre pour mieux causer, les autres occupent les lits voisins. Le pauvre bleu reste assis dans son lit attendant la fatale blague, la rançon nécessaire de sa permission. Cela ne tarde pas. Déjà le caporal s'est éloigné dans le couloir pour détourner de lui toute accusation de complicité en cas d'accident. Brusquement enlevées par d'irrésistibles mains, les trois planches du lit se retournent, et, tandis que Polochon roule à terre sous un amas de couvertures, la lampe est éteinte et chacun se recouche avec des rires étouffés.

A tâtons, Polochon se relève et découvre de nouveaux méfaits déjà préparés : des bâtons de gymnase glissés sous la paillasse pour faire partir le lit *en chemin de fer*, une ficelle attachée aux draps. Enfin, les planches se décident à rentrer dans leurs pieds de châlit, tout est à peu près remis en place et, juste au moment où Polochon se recouche, un quart plein d'eau qui, lentement, se déroule au bout

d'une ficelle, lui tombe sur la tête. De nouveaux éclats de rire sourds se font entendre, mais déjà les anciens complotent quelque chose. En chemise, ils mettent leurs sacs, leurs ceinturons, prennent leurs fusils et organisent un chemin de croix. Perco, en avant, s'agenouille devant chaque lit et la théorie en main en marmotte dévotement quelques passages. — « Et Jésus tombe pour la seconde fois. »

Mais il ne tombe pas une troisième fois, car tout à coup on entend le cliquetis d'un sabre traîné dans le couloir et en un clin d'œil chacun regagne son lit. C'est le lieutenant qui, éclairé par un homme de garde, passe dans les chambres avant d'aller en soirée.

Les anciens restent là sous leurs draps, sac au dos, en armes, raidis en un sommeil factice, et, en passant près des lits, le lieutenant, Saint-Cyrien un peu gringalet, admire tout de même leurs poitrines que bombent les sacs.

Et, comme il s'éloigne, tandis que l'extinction des feux résonne lugubre au dehors, il ne peut s'empêcher de dire à l'adjudant qui le suit d'un air maussade :

— Avez-vous remarqué, adjudant, combien, même pendant leur sommeil, les anciens se tiennent mieux que les jeunes soldats?

V

RETOUR AU PAYS

A trois heures du matin, l'homme de garde qui vient chercher Blaireau en profite pour réveiller Polochon.

Blaireau est le voisin de lit de Polochon ; c'est un paysan fouinard qui, depuis son arrivée, n'a qu'une idée rivée dans sa petite tête osseuse : se faire réformer. Et pour cela il emploie un moyen héroïque et sale.

Dès la première nuit, il a simulé un petit accident qui n'arrive qu'aux enfants en bas âge. Puis, régulièrement, systématiquement, il a renouvelé chaque nuit ce petit déluge, et, comme on ne peut pourtant pas lui donner des langes, un homme de garde est chargé de le réveiller toutes les nuits pour le rappeler au

devoir. Mais, hélas ! il est toujours trop tard, et Blaireau simule une telle confusion que ses camarades eux-mêmes commencent à croire à son infirmité.

Et, par instants, les petits yeux gris de Blaireau brillent d'une flamme contenue. Il sent la réforme venir à pas lents.

L'homme de garde réveille Polochon, mais c'était inutile, car c'est à peine s'il a pu dormir, en pensant à sa permission.

Il songe avec étonnement qu'aujourd'hui même, tout à l'heure, il va revoir son pays. Il y a donc des gens qui s'intéressent à lui? La vie ne finit donc pas aux murs de cette caserne? Il y en a d'autres qui vivent sans faire l'exercice, allant à leurs affaires quand bon leur semble, et tout le flot de cette vie civile, que de longs mois d'isolement lui ont fait oublier, remonte en lui, l'étouffe. Il se sent lâche maintenant devant la fatigue du voyage ; il est mieux ainsi à vivre sans effort, conduit, dirigé, n'ayant plus d'initiative à prendre, et cette permission tant désirée, que brusquement lui accorde le hasard de cette tante morte, lui fait peur depuis qu'elle est là.

Polochon se lève sans bruit. Les autres dorment encore en ronflant, et leurs faces cra-

moisies s'alignent sur la blancheur des draps dans le petit jour pâle qui monte lentement et couvre les choses comme d'un manteau de givre.

Polochon, sans descendre de son lit, prend ses beaux effets n° 2 dans son paquetage, ranime avec un peu de salive un reste de tripoli trouvé au fond de son quart et se met à astiquer ses boutons.

Mais voici qu'un voisin se retourne et grogne, puis ronfle encore ; un autre s'agite, tous sentent l'imminence du réveil et, dans un demi-sommeil, jouissent avidement des minutes qui leur restent à passer dans la tiédeur des draps. Tous savent que, jusqu'au réveil, ils sont chez eux. Dans le lit, plus de punitions, plus de corvées ; c'est là que l'on a le droit de rêver, de flâner, de dormir ou de veiller à sa guise : un lieu d'asile où l'on est bien, où l'on est seul.

L'air est épais de toutes ces respirations trop rapprochées, d'un relent de tabac et d'huile qu'alourdit encore l'odeur du pétrole qui suinte de la lampe.

Polochon plie ses couvertures, s'assure de la solidité d'une épingle qui maintient un bouton de sa tunique, passe une dernière fois sa man-

che sur la visière de son képi, tâte dans sa poche pour s'assurer de sa permission, puis, la conscience en repos, doucement, il va vers la porte et soulève le loquet. Et comme il va sortir, respirant déjà l'air frais du matin, brusquement le clairon éclate dans la cour sonnant le réveil, puis le son se perd plus sourd dans une autre direction et revient encore, ébranlant les murs.

Et du haut en bas de l'immense caserne, c'est le bruit vague et continu d'une maison que la foule envahit. Les jurons se croisent avec des nombres de jours *à tirer*, des appels résonnent dans les couloirs, des fenêtres s'ouvrent et, par l'entre-bâillement des portes, au long des escaliers, on voit des hommes qui se lèvent, s'étirent, s'invectivent, encore mal éveillés, dans un écroulement de draps, de couvertures et de vêtements. Et, de partout, dans la poussière fine qui monte des planchers, ce sont des bouffées de chaleur lourde qui s'échappent comme d'une écurie bien close que l'on ouvre au matin.

Puis, de lourds souliers ferrés dévalent sur les marches garnies de fer, les baïonnettes claquent au long des jambes, à travers le léger pantalon de treillis, les crosses de fusil réson-

nent sur le plancher, et des sergents, les yeux boufflis de sommeil, descendent, pour rendre l'appel, en boutonnant leurs tuniques avec des déhanchements de gymnastes.

En bas, l'eau coule dans quelques lavabos, et ce sont des cris, des disputes, des faces qui émergent, toutes blanches de savon, dans l'envolement des serviettes, des torses nus, des bretelles qui tombent aux talons, un piétinement sur ce sol mouillé qui reflète la blancheur terreuse des fenêtres puis des hommes qui remontent, la figure encore cuisante de cette morsure de l'eau crue dans la sueur grasse de la nuit.

Polochon, lui, est déjà loin. Au poste, le sergent l'a laissé passer sans difficulté — l'adjudant l'avait prévenu — et maintenant il se presse par les rues désertes, avec des allures d'image d'Épinal. A l'encontre du philosophe Pyrrhon, Polochon s'étonne de tout. Il admire les balayeurs qui font leur corvée sans contrôle, il se scandalise de voir un garçon boulanger qui, les mains dans ses poches, parle à un lieutenant au coin d'une rue.

Le petit village de Polochon n'est qu'à trois heures de la ville. On prend d'abord pour s'y rendre un tramway mécanique d'intérêt très

local, qui promène tout doucement ses clients à travers champs avec des allures de danseuse javanaise et leur en donne pour leur argent ; puis il ne reste plus que six kilomètres à faire à pied.

Polochon est seul dans le tramway avec une belle dame qui va on ne sait où, et, du coin de l'œil, il la regarde timidement. Son chapeau surtout l'intéresse : une longue plume noire de général qui se balance au-dessus ; un oiseau qui reste là les ailes écartées, fiché dans les fleurs, victime sans doute de sa curiosité ; et ces longs cheveux qui remontent sous la coiffe ! Polochon avait oublié toutes ces étranges *fantaisies*, et le costume de cette belle dame le ferait bien rire comme un jeune sauvage, s'il ne lui rappelait maintenant le très lointain souvenir des châtelaines du pays.

Le conducteur, après avoir regardé le numéro de régiment collé sur le col de Polochon, brusquement lui tend la main, très attendri :

— Moi aussi, dit-il, j'y suis resté cinq ans.

Polochon le regarde, pris d'une subite sympathie pour ce camarade inconnu, mais il ne trouve pas ses mots et se contente de hocher la tête. Le conducteur, lui aussi, hoche la tête lentement. Pendant dix minutes, les deux

hommes se regardent, les idées ne viennent pas. Et comme, décidément, c'est tout ce que le conducteur trouve à dire sur cette longue période de son existence, il aborde un sujet plus moderne. Fermant un œil, il murmure à l'oreille du pauvre bleu ébahi :

— Vous ne vous embêtez pas, vous, de voyager avec la patronne du 104?

VI

L'ENTERREMENT

Le soleil déjà haut sur l'horizon, éclaire les collines rouges et sème sa poussière d'or au long des routes. Tout d'abord, Polochon s'est senti un peu gêné de marcher seul sur le chemin sans l'habituel accompagnement du régiment; puis, petit à petit, ses souvenirs d'autrefois remontant au contact des choses familières, il en est venu à oublier la caserne et sa personnalité renaît avec la liberté.

Polochon marche vite sur cette route qu'il connaît bien, et déjà, en descendant vers la vallée, il aperçoit au loin le petit clocher pointu de son village, perdu à mi-côte entre les arbres. Tout lui semble un peu rétréci depuis son départ. En bas, ce sont les maisons, gros héris-

sons de chaume couchés entre les haies, et, plus loin, le toit d'ardoises de la mairie-école-poste-télégraphe, une maison pas plus grosse que ça, malgré ses titres, pas plus grande que celle d'un garde-barrière Polochon se hâte, car il lui semble entendre au loin les cloches de l'église qui commencent à tinter, et la peur le prend d'arriver en retard pour l'enterrement de tante Léocadie, d'être puni comme le soir à la caserne pour l'appel.

Au bout du pré que longe la route, derrière une petite maison basse que cache une haie, des femmes noires passent et repassent, affairées, par un petit sentier qui contourne la chaumière, et, sautillant dans l'herbe mouillée de la prairie, les jupes relevées découvrant d'énormes jambes de coton blanc, elles ont l'air de grosses pies. Le noir cru de leurs voiles étonne sur ce fond de grisaille et dans l'air, si léger que les choses toutes pâles, toutes décolorées, semblent dormir au fond de l'eau, on dirait des taches de goudron sur une fresque.

Polochon, lui, se souvient brusquement que là demeurait tante Léocadie, que le monde est là pour l'enterrement, et la soudaine matérialisation de ces idées lui cause quelque peine.

Mais, déjà, ses parents l'entourent : son père

Honorat, puis sa mère; on le pousse dans un petit escalier de bois qui descend de la route à la maison, en contre-bas, et, tout de suite, Polochon comprend qu'il joue un grand rôle; son arrivée représente celle du traditionnel général aux enterrements de gens riches; on lui serre la main, toutes les condoléances vont vers lui.

Polochon n'a plus peur, sa timidité s'est repliée en escargot sous la coquille de son uniforme; il se contente seulement de prendre un air de circonstance, celui qu'il adopte lorsque le capitaine fait une théorie morale dans les chambres : recueillement et contrition au dehors, demi-sommeil en dedans.

Une fenêtre basse de la maison a été arrangée en chapelle avec des draps blancs et une croix de papier noir collée dessus. Les restes du papier ont servi à faire des larmes.

Une des chambres de la petite chaumière est remplie de tas noirs assis, surmontés de figures cuites comme des têtes de brioches. Polochon, ébloui par le soleil du dehors, n'y voit pas très clair et serre, à tout hasard, des mains gluantes de sueur et de larmes.

Les chapeaux hauts, en soie de lapin, se hérissent en signe de deuil, et les hommes, gauches

dans leurs vêtements de fête, ont l'air d'être habillés de carton noir.

Enfin, par le sentier qui descend au long de la colline verte, le clergé s'avance et de vieilles têtes, osseuses comme celles des tortues, émergent, en se balançant, des surplis blancs et des dentelles. Deux enfants, plantés sur la route, regardent curieusement d'en haut. Une vieille, dont les talents d'ordonnateur semblent reconnus de tous, range en hâte les assiettes où traînent des branches de buis, distribue des couronnes aux assistants et plante deux bouquets dans les mains de Polochon qui reste inquiet.

Puis, comme la cloche sonne toujours en haut de la colline, les assistants se mettent en marche et la longue procession s'en va lentement par le sentier qui serpente dans les champs parmi les fleurs, baigné par la vie chaude et brutale du soleil d'été.

Un cheval blanc attaché près d'une charrette, sous la voûte blanche d'une carrière, tourne la tête et regarde ; et, comme on traverse le cimetière pour arriver à l'église, le père François, le plus vieux du village maintenant, tout jaune, tout transparent sous le soleil impitoyable, ne peut se retenir d'aller flairer la fosse qu'on

vient de creuser. Et là, tandis que la foule s'engouffre sous le porche de l'église, il reste seul longtemps, regardant cette terre retournée tout humide encore; il demeure là, hypnotisé par cette glaise fraîchement coupée qui, dans le grand silence de la campagne, remue par instants lorsqu'une racine se détend ou qu'un insecte, surpris dans sa route souterraine brusquement interrompue, roule dans la fosse avec un peu de terre.

A l'église, Polochon trouve d'abord le temps long, mais bientôt la douceur du repos l'envahit. Il sait qu'il n'a qu'à se lever ou à s'asseoir comme les autres. Les enfants de chœur l'amusent, il croit les entendre réciter la théorie et, dans la quiétude de ses pensées, Polochon ne trouve même pas extraordinaire la tonsure du prêtre compliquée de calvitie. Cela lui rappelle si bien la forme réglementaire des *grenades* qu'il confond les deux choses sans difficulté.

Maintenant de grosses voix d'hommes chantent en chœur, semblant haler une corde en cadence, tandis que la cloche paraît sonner le sonneur plutôt qu'être tirée par lui. Une vieille crache par terre; un vieux, affublé d'un surplis blanc, se mouche devant le cercueil. Le

curé marche lentement, comme un scarabée très antique et les petits cierges clignotants aux courants d'air, avec leurs losanges de couleur collés sur la cire, éclairent doucement les figures du clergé perdues dans des vapeurs d'encens.

Puis tout se ralentit vers la fin : on s'est trop pressé. C'est que les formalités d'entrée au ciel ne sont pas longues pour tante Léocadie : elle était si pauvre ! Pour les riches des villes, qui commettent de nombreux péchés, les messes sont interminables. Cela ne va pas sans difficulté ; on ne veut pas les recevoir au ciel, et le clergé doit insister pendant des heures. Il faut des prières, des chants. Les amis que le défunt pouvait avoir à l'Opéra viennent montrer leurs belles voix, les dames leurs belles toilettes, pour fléchir le Très-Haut ; mais à la campagne, pour de pauvres gens, il suffit de frapper et le paradis s'ouvre aussitôt. Maintenant, tante Léocadie doit être arrivée.

VII

RETOUR D'ENTERREMENT

Les cloches ne tintent plus et, du haut de leur clocher, leur besogne finie, elles regardent les gens qui sortent par groupes et se raniment au grand air, comme des brins d'herbe foulés qui se détendent lorsque le passant s'éloigne.

Peu à peu, le cortège reforme ses tronçons épars et, telle une grande couleuvre, se déroule tout autour de l'église pour s'étirer à l'aise, balançant lentement sa petite tête brune, la bière de sapin mal clouée qui chemine en avant.

Tante Léocadie n'avait pas d'ennemis dans le pays et, comme elle n'avait pas d'argent, elle n'a pas non plus d'héritiers avides pour craindre son réveil ; aussi ne l'a-t-on point emprisonnée

dans du chêne et dans du plomb pour qu'elle ne s'échappe pas : à peine seulement quelques planches légères, elle peut bien revenir si cela lui dit, personne ne le regrettera, sa place est toujours là.

Des hommes, accoutumés à de plus rudes travaux, la portent avec des gestes maladroits, osant à peine remuer, ainsi qu'ils font lorsqu'on leur donne à tenir, par hasard, un enfant nouveau-né. On leur a bien mis sur l'épaule de larges bandes rouges avec, au bas, un petit bon Dieu tout doré, tout brodé, aux jambes trop courtes, mais tant d'honneur les écrase. Ils ont la figure impassible des bêtes avec lesquelles ils vivent et, serrés dans leurs habits de fête, ils conservent le regard fixe et résigné d'un animal pris dans un piège.

La fosse est là, toute grande, avec trop de terre rejetée sur les côtés et, parmi les petites croix noires, les hommes se rapprochent pour mieux voir. Maintenant que le curé n'est plus dans son église, on en a moins peur. Au grand soleil, sur la terre qu'ils connaissent bien, les paysans se sentent chez eux. Cette terre jaune est leur parente, leur amie, ils ne la craignent pas comme les gens des villes ; les figures des vieux en ont déjà pris la couleur, car chacun

sait qu'à vivre ensemble on finit par se ressembler.

Seul, le maire — un monsieur fort bien, ma foi ! — reste un peu gêné et, pour se donner une contenance, fait l'appel de ses doigts perdus dans des gants noirs.

Et comme les premières pelletées de glaise abandonnent brutalement le corps à la terre, Polochon se découvre un cousin qui, sur le bord de la fosse, éclate brusquement en sanglots. Le chagrin lui donne une figure égarée d'alcoolique et ses deux yeux, si bleus qu'on dirait des lumières perdues au matin dans la brume, se plissent tellement qu'ils semblent rire aux larmes. On le soutient, on l'emmène. De vieilles femmes pleurent par contagion, et Polochon, lui aussi, commence à faiblir.

Peu à peu, devant cette tombe, la douceur de la vie l'envahit. Il se sent bien à l'aise, bien au chaud dans sa tunique de soldat ; il se prend de pitié pour cette vieille qui reste là, maintenant, à l'humidité, sous cette terre qu'un fossoyeur piétine. Complaisamment, il fait jouer ses muscles, rajuste son ceinturon, ses gants, et dans son rôle qui, aux yeux des foules, consiste à tuer les autres, il se sent quelque supériorité protectrice vis-à-vis de la mort.

Son uniforme le rend fier, ce modeste uniforme qui, en temps ordinaire, n'est pour lui qu'une marque d'infériorité, prend brusquement une importance qu'il ne soupçonnait pas. Au régiment, Polochon est le dernier, tout au bas de l'échelle ; ici, faute de concurrents, il devient chef des civils. Et puis, si Polochon n'a point, à proprement parler, de grade, tout au moins a-t-il sur la manche le petit cor de chasse en drap rouge des premiers tireurs. A la caserne, encore, c'est peu de chose ; ici, cela devient un véritable grade et, qui plus est, une marque d'habileté.

Complaisamment, pour bien montrer sa force, il serre à les broyer les mains qui se tendent vers lui, et surtout celle de Blanche, la fille aux Pradier, qui, toute rougissante, passe devant lui.

Puis, ce sont des gens qu'il ne connaît pas, des vieilles ridées qui s'appuient sur leur canne et tournent la tête de côté, tout d'une pièce, pour le saluer ; des jeunes paysannes, débordantes de lait, qui inclinent, d'un geste brusque, leur front où la pommade plaque des cheveux lisses et décolorés ; puis de très vieilles gens qui font un petit discours et racontent à Polochon la façon dont on l'a accouché ; d'autres

l'ont fait sauter sur leurs genoux ; d'autres, enfin, ne le reconnaissent pas et passent à côté de lui en le regardant fixement.

Enfin, comme il ne reste plus personne, toute la famille redescend au village par la petite route bordée de peupliers. Déjà, la mère de Polochon est partie en avant pour préparer la soupe.

Au hasard des sentiers, des groupes de paysans joyeux s'ébattent comme des canards échappés au couteau du cuisinier et qui, rassurés pour quelque temps sur leur propre sort, ne se retournent même plus pour regarder leur compagnon qu'on emmène.

Polochon reste seul avec son père et Lapige, un ex-sergent rengagé, depuis peu retiré au village et que sa situation d'ancien militaire force à se montrer en compagnie d'un jeune soldat.

— Vous allez bien vous entendre, fait gaiement le père Polochon que Lapige ahurit chaque jour par le récit de ses pacifiques campagnes.

« Lapige, racontez-lui donc ce que vous avez dit à votre colonel en le quittant !

Mais Lapige fait un geste qui signifie :

— Oh ! tout cela n'a pas grand intérêt, ça ne l'amuserait pas...

Et il ne raconte rien. Il n'ose plus développer ses fantastiques histoires de caserne devant Polochon qui sait à quoi s'en tenir. Polochon, lui non plus, n'ose rien dire, gêné par l'ancien grade de Lapige qui, cependant, sous les vêtements civils, a perdu tout prestige.

Il règne entre eux quelque gêne. Cependant, comme Polochon parle de sa permission, Lapige donne de brefs renseignements.

— Une permission de théâtre? Vous pouvez rentrer avec ça à une heure du matin, on ne vous dira rien.

Puis il s'excuse, prétexte l'heure tardive et s'éclipse.

Polochon reste seul avec son père. Il passe à sa droite et fait des effets de manche, pour bien mettre en vue son cor de chasse. Il s'étonne que son père ne le remarque pas.

Le père Polochon l'a fort bien vu, mais il ne dit rien et demeure perplexe.

A la fin, comme ce doute lui pèse, il interpelle brusquement son fils et, lui montrant le cor de chasse, gloire des bons tireurs :

— Dis donc, fait-il, ça me tracasse un peu ; c'est-y donc que t'étais pas censément assez solide pour là-bas, qu'on t'a mis dans la musique?

VIII

REPAS DE CAMPAGNE

Il y a du monde chez les Polochon, de vagues parents venus des écarts pour l'enterrement de tante Léocadie, le cousin pleurard qui *peut plus se voir chez lui,* et puis certains voisins qui passent pour avoir le nez creux et ont flairé un bon déjeuner. Il ont été avertis par l'odeur de lapin qui, doucement, sort, ce matin-là, de la cheminée de briques des Polochon et glisse sur les tuiles du toit jusqu'aux autres maisons du village.

Les Polochon n'habitent pas dans la rue principale, mais dans la nouvelle rue qui prend au bout du pays, près du lavoir, et longe le ruisseau. C'était autrefois un sentier dans la prairie ; elle forme, aujourd'hui, les *quartiers neufs,*

en tout dix maisons; mais le commerce est resté sur la route, dans la grand'rue. Ici, les habitants ne vendent rien.

La maison des Polochon, toute blanchie à la chaux, n'a qu'une porte et qu'une fenêtre, *rapport aux contributions :* sa façade est ornée d'un rosier qui grimpe jusqu'au toit faire des niches aux pigeons. Mais eux, scandalisés, retirent leurs pattes par saccades et lui roulent de gros yeux ronds.

Le nouvel alignement a laissé, devant la maison, une courette en contre-bas, fermée, sur la route, par une luxueuse et moderne petite grille en fer battu. Ce coin marécageux sert aux Polochon de basse-cour. A droite, un gros tonneau habité par des lapins, que l'adjoint, un bel esprit, appelle mystérieusement les *sires de Tonnencour ;* à gauche, une cabane en planches disparates, gracieusement offertes par l'épicier, ne contient ni *sucre,* ni *bougies,* ni même rien de *fragile*, comme le laisseraient croire certaines inscriptions, mais bien un gros porc que le seul nom joyeux de Noël fait défaillir de peur. O pauvre captif, que d'invitations, de politesses, de cadeaux se feront en ton nom! Mais, pour l'instant, tu es si gros que les poules agiles et moqueuses, pour

te faire honte, t'invitent par signes à chercher des truffes.

— Tiens, r'garde-le ton *mogno*, fait le père Polochon à son fils, y te remet ben, va, l'brigand! Crois-tu qu'y cause pareil au cochon, à c't' heure!

Dans sa cage en osier suspendue à la fenêtre, le *mogno* roule des yeux blancs. C'est un gros merle, hors d'âge, le premier et l'unique jouet de Polochon, tout le luxe de son enfance.

Il vit là, solitaire, en compagnie d'un géranium qui, les pieds au chaud sous son matelas de crottin, retiré dans un vieux pot-au-feu tout ébréché, ne cause guère. On lui prête de nombreux talents d'imitation et ses moindres cris sont interprétés par les augures dans un sens favorable.

Polochon regarde son *mogno* sans grand intérêt. Tout cela lui semble rapetissé, amoindri, depuis son départ; il ne se sent plus chez lui. Cependant, le banc est toujours là devant la porte : une planche posée sur deux pierres ; le décrottoir, lui non plus, n'a pas été changé, une vieille bêche retournée enfoncée en terre ; mais toutes ces choses ont perdu leur prestige. A la caserne, Polochon en a vu bien d'autres.

Les invités, qui s'impatientent, ont annoncé

l'arrivée du père Polochon et de son fils. Dans la grande chambre carrelée en briques de chant, la table, montée sur tréteaux, est déjà servie. Les assiettes creuses en faïence, avec leurs dessins bleus, s'alignent sur la nappe en grosse toile à côté des couverts de fer et des gobelets de verre. A la hâte, la mère Polochon les remplit d'une soupe bien grasse, bien fumante, pas aveugle celle-là, je vous en réponds !

Les hommes en bras de chemise et en gilet noir, le chapeau haut sur la tête, ont déjà sorti leurs couteaux, qu'ils secouent pour en faire tomber les grains de tabac, et discutent bruyamment.

Les femmes, trop affairées pour se mêler à la conversation, servent, les jupes soigneusement épinglées, absorbées par leur ouvrage.

Polochon, un peu désorienté par tout ce bruit, s'assied en silence et dévore comme les autres. Ses parents ont bien fait les choses : après le bouilli, ce sont des lapins en gibelotte, puis, comme c'est un grand repas, en place de légumes, une oie énorme ruisselante de graisse, cuite à point par le boulanger, fait son entrée au milieu des acclamations, tandis que, rouge de plaisir, la mère Polochon apporte encore une terrine, veau et porc, bien assaisonnée, qui

répand un pénétrant parfum d'ail, d'oignons et d'échalotes.

Le cousin pleurard reprend des forces à vue d'œil et la conversation devient générale. Le conseil municipal y prend une grande place, comme il sied, mais s'efface un peu devant les grandes élections. — « Aussi, dans le tréfond, pensez-vous c' qu'y devait tout de même être vexé, monsieur l'baron, qu'y leur z'y avait payé des casques neufs, aux pompiers, et v'là-t-y pas qu'y les mettent sur leurs têtes pour aller voter pour l' Flampin, rouge pire espèce! »

Polochon, lui, s'étonne de ce manque de respect. Ne sait-il pas que le baron Videcreux fut autrefois général! Aussi, craignant de se compromettre, aime-t-il mieux entendre des histoires de marchés, raconter des trucs qu'il avait oubliés pour vendre les vieux chevaux, et puis d'intarissables *rapports* sur les voisins qui se sont laissé prendre par le garde-champêtre en délit de chasse ou de pêche, leurs bévues, leurs maladresses ; il s'intéresse surtout aux expériences agricoles du jeune monsieur Després, qui applique de nouveaux systèmes de culture.

Chacun le guette, du matin au soir, prêt à triompher de la moindre faute.

— Enfin, on la verra c' te récolte! On verra ben!

Et puis, ça coûte moins cher que d'essayer soi-même.

Mais, soudain, Polochon redevient inquiet.

Tandis que la galette garde pour elle ses opinions monarchistes, une violente discussion politique éclate à l'autre bout de la table.

— Et les moines, mon pauv' malheureux garçon! et les moines! Au fumier, que j' te dis; tout ça et le préfet, vois-tu, c' que j' sais ben, eh ben! c'est amis comme cochons! V'là c' qu'y a d' sûr-certain.

Et, comme l'un des convives hasarde de vagues dénégations :

— Non, fait l'autre avec un mépris écrasant, non, c'est que j' tousse.

IX

EN FAMILLE

L'honneur des Polochon est sauf, car il y a déjà deux grandes heures que l'on est à table. Cela suffit pour que personne ne puisse dire que le repas fut misérable.

Des voisins, avertis trop tard, sont venus grossir le nombre des convives, prenant la suite du repas là où l'on en était, et maintenant les santés succèdent aux santés, les cafés aux gouttes et les gouttes aux cafés.

Les femmes s'asseyent une à une et font les hommes. La mère Polochon les soigne tout particulièrement par crainte des ragots. Elle sait que la renommée de son repas dépendra d'elles. Les hommes, eux, parlent politique ; ils ne sauront plus tout à l'heure ce qu'ils ont mangé et

s'en remettront au jugement de leurs bourgeoises.

— Voyons, Augustine, prenez au moins une goutte d'eau-de-vie avec une petite pierre de sucre ?

Et la mère Polochon, sachant bien qu'il n'en coûte pas plus, pose avec ostentation tout le saladier de sucre devant la commère.

Mais Augustine n'a pas besoin d'encouragement ; sitôt son verre plein, elle le vide par petits coups rapides, sans désemparer, puis l'égoutte soigneusement par terre, prête à recommencer. C'est à peine si elle prend le temps de se lever et de se détourner pour se moucher bruyamment dans son mouchoir de priseuse qu'habite une colonie de fourmis.

Tandis que leurs patrons réforment le gouvernement, les femmes qui n'ont point l'âme de madame Roland, accaparent seulement pour elles la dernière maladie de tante Léocadie. Chacune raconte sa petite histoire, et les anecdotes médicales se succèdent, terribles ou mystérieuses. En fin de compte, la mort de la vieille semble avoir eu pour cause « une sorte ed' boule d'eau qui lui est remontée des jambes sur l'estomac », et cela demeure la version la plus vraisemblable.

— Et pis, faut dire qu'elle avait d' l'âge, et pis paraît qu' v'là deux ans, l' père Leroy y avait dit qu'al tait tachée d' la poitrine. — Ça devait y arriver, à vivre dans c'te maison des écarts.

Et, en elles-mêmes, les bonnes femmes du village se sentent rassurées à l'idée qu'elles habitent côte à côte un pays commun où, tout au moins, elles ne risquent rien d'exceptionnel. Tandis que, dans les écarts, évidemment, on ne sait jamais.

Cependant, petit à petit, la conversation s'égare sur les affaires des autres ; ce n'est point tant par malice, mais bien parce qu'il est difficile de faire autrement. En effet, chacun garde ses affaires pour soi, les affaires d'argent, cela va sans dire, et même aussi certaines questions plus personnelles. On ne peut que difficilement, par exemple, parler du *patron* sans raconter tout aussitôt des histoires de disputes, et il vaut mieux ne pas avouer qu'on a été battue.

Quant aux histoires de galanterie, elles n'ont d'intérêt que lorsqu'il s'agit de gens très vieux. Alors, c'est une source intarissable de gaieté au sujet du père et de la mère Un Tel qui, ben sûr, vont se marier.

— Quoiqu' vous voulez, on n'aime point rester seul et veuf, et puis deux p'tits biens, ça fait quèqu' chose. Seulement voilà, pour de sûr, y va y avoir un charivari.

Comme l'heure s'avance, les femmes, une à une, se décident à emmener leurs hommes. Ça n'est pas convenable non plus de s'éterniser chez les gens.

Les hommes semblent dédaigner ces avertissements, mais, tout en continuant à parler et à gesticuler, ils se laissent mettre leurs habits par derrière et conduire tout doucement vers la porte.

Là, ce sont d'interminables poignées de mains, suivies d'un long silence, comme si chacun se préparait à formuler d'effroyables serments.

Puis, les groupes s'en vont par taches noires et bruyantes sur le chemin comme à une sortie de messe.

Le père Polochon reste seul près de la table et se verse un nouveau verre en plus des autres. Mais la mère Polochon trouve que ça commence à bien faire ; elle enlève les bouteilles, essuie la table, range la vaisselle et les chaises. Elle bouscule même un peu son mari, comme un paquet encombrant :

— Allons, papa ! tu devrais mieux aller faire un tour.

Comme on est maintenant en famille, il n'est plus question de s'appeler patron ni bourgeoise, mais plus simplement papa et maman.

Papa grogne un peu, mais ne bouge pas : il est décidément mieux là.

Polochon, lui aussi, les mains dans les poches de son pantalon, regarde tout cela, l'esprit un peu troublé. Il a déboutonné sa capote, desserré sa cravate, mais il y a bien longtemps qu'il n'a bu autant de vin et il commence à se sentir gêné.

Cependant, à présent qu'il n'y a plus personne, les gens, les bêtes et les choses reprennent leur aspect familier.

Seuls, les grillons, qui détestent le monde, restent cachés sous l'âtre dans leurs trous, à moitié cuits par toute cette cuisine.

Les guêpes et les mouches les remplacent odieusement, se disputant les épluchures ; minuscules corbeaux de ce champ de bataille, elles boivent le sang des tasses et sucent les entrailles des fruits.

X

FIN DE PERMISSION

Il est à peine quatre heures, mais déjà, lentement, inexorablement, l'idée du retour se fait jour dans la tête de Polochon comme dans celle d'Ulysse. On ne jouit véritablement d'une permission que lorsqu'un dîner ou une nuit vous sépare encore du départ ; mais, dès qu'il n'y a plus rien à attendre de marquant jusqu'à l'heure de la rentrée, les minutes ne comptent plus et la quiétude morale s'envole.

Tout à l'heure, dans la bousculade de l'enterrement et du déjeuner, Polochon n'a pas eu le temps de se reconnaître ; mais, maintenant que le monde est parti, il flâne dans la maison et regarde curieusement les choses oubliées,

avec l'espoir mal défini de se confondre et de rester avec elles.

En son âme obscure, Polochon se prend à envier l'existence stable et irresponsable des meubles.

Dans la vaste chambre carrelée de briques sur champ, en face de la porte d'entrée, un peu à gauche, c'est toujours le lit énorme avec ses draps de grosse toile blanche, ses deux oreillers bouffis, son édredon, gros hippopotame gavé de plumes d'oie, et ses amples rideaux d'indienne rougeâtre, que l'on ne ferme que lorsqu'on est malade.

La huche est à droite ; elle sert à faire le pain chaque semaine, et, entre temps, à le serrer, ainsi que le reste des repas. C'est aussi, quand son lourd couvercle est fermé, un siège élevé très commode pour les hommes qui ont quelque chose à raconter, une vraie tribune d'où l'on domine ses auditeurs. Cette huche résume toutes les joies de la vie, les plaisirs de la table et de l'esprit : *Panem et circenses.*

La pierre d'évier est placée devant la fenêtre, on y entasse tous les débarras. A côté se trouve la porte ; on ne la ferme que la nuit, sauf pendant les grands froids ; le reste du temps, une petite barrière à hauteur d'appui la

remplace, défense suffisante contre l'ennemi : les poules et les canards.

Garrottés au plafond, des chapelets d'oignons entre les doigts, des paquets de haricots se dessèchent d'ennui, tandis que des courges de différentes grosseurs, rangées sur une planche, semblent offrir un facile jeu de massacre à coups de pommes.

Plus loin, un beau lustre est pendu aux solives du plafond : la maison d'arrêt des fromages avec ses barreaux d'osier.

Mais c'est la cheminée qui domine toute la pièce ; placée entre la porte du four et le fourneau de faïence à trous, elle est l'âme vivante de la maison, la flamme joyeuse des jeunes et l'éteignoir hospitalier des vieux.

Son manteau supporte, avec ostentation, les plus beaux ustensiles de la maison : des boîtes en fer jadis blanc, des litres, un vieux chandelier et un fusil tellement ancien que les mouches elles-mêmes se promènent dedans en riant.

Devant la plaque de fonte, entre les hauts chenêts dont l'un est cassé, l'eau chante déjà dans la chaudière noircie pendue à des crochets très compliqués, semblant descendre tout droit du ciel. Au-dessous, des fagots grillent et flambent comme le diable, et la chaleur sou-

ève, par instants, le volant de drap si enfumé qu'il semble prêt à tomber en poussière.

Cependant, les deux chats de la maison, un jaune et un blanc, chassés cent fois par jour et toujours réinstallés, comme pour l'éternité, devant ce foyer familier, se rapprochent lentement. Ils n'ont compté que sur eux-mêmes pour prendre part au repas, et leur confiance s'est trouvée bien placée. Le ventre tout rond, ils s'arrêtent, se lèchent un peu devant la flamme, font semblant de ne pas se connaître et, pour dérouter les derniers soupçons, suivent attentivement du regard des choses inexistantes qui passent en l'air au-dessus de leurs têtes, des remords peut-être ?

Puis, comme deux petits pots trop pleins, prêts à déborder, prudemment ils s'asseyent hermétiquement sur leurs derrières, clignent à peine des yeux pour ne rien renverser, et lentement, du bout de la langue, cherchent à rappeler sur leurs lèvres le goût récent encore de vols abominables.

Instinctivement, par habitude, Polochon se dirige vers la petite porte du fond qui conduit à la basse-goutte, la seconde chambre de la maison, et, sur le seuil, il reste saisi par l'odeur confuse des souvenirs. C'est dans cette petite

pièce basse et humide que s'est écoulée toute son enfance. Il n'y a là qu'un quart de fenêtre que les dernières tuiles du toit achèvent de masquer. Devant le salpêtre des murs, le papier à fleurs n'a pas eu le courage de faire le tour de la chambre, et le reste est crépi à la chaux. Des cadres accrochés, çà et là, contiennent de vieilles photographies, d'anciens daguerréotypes laiteux des grands-parents, un certificat d'études plus volumineux que les études qu'il représente, une image de première communion déjà moisie et un mauvais lit que masque autant que possible un bon édredon à ramages.

Il y a même là une bibliothèque : une planche où sont rangés quelques livres de prix et une couronne en carton vert. Un petit tapis, composé de déchets de drap, témoignage irréfutable de tous les pantalons portés dans la maison depuis vingt ans, complète l'ameublement.

Polochon reste confondu par la petitesse de cette chambre ; il ne peut plus comprendre comment il a fait pour y vivre si longtemps. Machinalement, il essaye de donner une forme carrée à son lit, mais il n'y parvient pas. Décidément, toutes ces choses lui sont devenues étrangères, et les pommes rangées soigneuse-

ment sur le sol attestent, à elles seules, qu'il n'est plus chez lui.

Lentement, Polochon revient dans la grande chambre.

Le père dort sur une chaise devant le feu ; les chats ronronnent doucement, et la chaudière chante gaiement : gens, bêtes et choses semblent bouillir lentement devant la flamme du foyer.

Au dehors, pas un bruit. La mère Polochon est allée étendre du linge sur les haies, et, dans le grand silence qui monte de la campagne, Polochon se sent lâche à l'idée de retourner à la caserne. Endormi sur sa chaise, son père lui semble plus âgé, plus cassé que l'an dernier. Pour la première fois de sa vie, il le regarde avec tendresse ; il ne le craint plus maintenant, comme autrefois, et aimerait à causer avec lui de choses familières.

Et comme Polochon se sent peu à peu faiblir dans la tiédeur des souvenirs d'autrefois, un pas lourd résonne brusquement sur le chemin, la barrière s'ouvre en grinçant, et maître Lerond apparaît sur le pas de la porte, la figure épanouie, esquissant gauchement le salut militaire.

— Silence au rapport! On m'envoie comme

ça vous dire, mon général, que, si que vous voulez profiter de la voiture à Papoul pour vous en retourner, faudra pas manquer dans trois petits quarts d'heure! V'là qui est fait, signé Canrobert. Bonsoir et salut!

Et maître Lerond, content de lui, court raconter au forgeron comment il a fait le salut militaire au fils à Polochon.

XI

LA VOITURE A PAPOUL

Sur la place de la Mairie, devant l'auberge du Léopard, la voiture à Papoul est déjà attelée de sa petite jument grise. C'est une tapissière jadis peinte en vert, avec des rideaux de cuir sur le côté pour abriter les voyageurs. Il y a aussi un autre rideau par derrière; mais, comme on est toujours obligé de baisser le volet à chaînettes pour placer quelque tonneau, la voiture devient une sorte de manchon entretenant un courant d'air perpétuel.

Quand, en hiver, le thermomètre descend vers dix degrés au-dessous, Papoul se contente de dire :

— L'air est gai, ce matin.

Et chacun peut le constater aisément.

Au surplus, personne n'oserait émettre la moindre critique contre cette voiture, dont l'existence semble, l'histoire l'a bien prouvé depuis un demi-siècle, beaucoup plus inébranlable que celle des constitutions.

La voiture à Papoul est la chose indispensable, le centre du mouvement, l'unique moyen de communiquer avec le reste du monde. Les petites affaires et les grandes aventures commencent et finissent par elle. Aucun voiturier n'oserait tenter la concurrence, car seul Papoul a la confiance des rentiers pour toucher les coupons ou pour faire des paiements, lui seul approvisionne les commerçants ; à lui seul, en un mot, Papoul sait plus de secrets que le notaire et le curé réunis. Une seule fois, pendant la guerre, s'étant rencontré avec un détachement de Prussiens qui avait confisqué sa marchandise, Papoul n'avait plus voulu bouger, et du coup le village s'en était retourné tout doucement à l'âge de pierre. On en avait été réduit à faire des chandelles avec de la graisse ; le silex avait remplacé les allumettes, et le bruit avait même couru que la paix était faite.

Les voyageurs arrivent bientôt un à un. On sait que Papoul n'attend jamais au départ, pour

ne pas donner de mauvaises habitudes ; une fois en route, c'est autre chose.

Enfin, Polochon, lui aussi, est là, entouré de sa famille éplorée. Une journée de permission est trop courte pour la campagne. C'est tout juste si le pays commence à savoir son arrivée, et ses parents eux-mêmes ne se sont pas encore faits à cette idée. Polochon, sachant qu'il faudra toujours finir par là, s'installe dans la tapissière, cherchant des mots d'adieu qui ne viennent pas. Ses parents, eux non plus, ne savent pas encore ce qu'il faut dire, et le père Polochon, serrant dans sa poche un écu qu'il ne donnera que si son fils le lui demande, regarde, pour se donner contenance, l'enseigne du Léopard.

Elle a été exécutée autrefois, en guise d'écot, par un peintre de passage et représente un farouche léopard. Des critiques grincheux, venus de la ville, ont bien affirmé parfois que ce léopard n'était autre qu'un chat sauvage ; mais, comme les gens du pays n'ont jamais vu de léopard, le chat sauvage, couvert par la prescription, fait son petit léopard de village, cligne de l'œil et nargue les ignorants du haut de son enseigne miaulante de rouille.

Mais Papoul brusque les choses : disparais-

sant sous des colis mal ficelés, il sort de l'auberge, entasse soigneusement les caisses sur les banquettes et monte sur son siège. Quant aux gens, inutile de les caser : il vaut mieux les laisser faire à leur guise.

Il y a toujours un moment d'anxiété, quand part la voiture. Elle est si vieille, si poussiéreuse et si rouillée, qu'elle semble attachée au sol, remisée où elle se trouve depuis de longues années. Elle grince triomphalement, s'ébranle et disparaît derrière le lavoir, que les gens sont encore là sur la place à se demander si elle va partir.

Et, dès que la campagne commence, que le village n'est déjà plus qu'un petit tas d'ardoises et de tuiles fumantes, au milieu de la vallée, Polochon se sent pris d'une grande tristesse, à l'idée de la caserne qu'il va retrouver ce soir.

Les autres voyageurs, le père Charlot et les deux vieilles demoiselles Loup, demeurent, eux aussi, sombres et taciturnes. En général, le retour de la ville est plus gai, lorsque les voyageurs sentent qu'ils reviennent chez eux ; mais l'aller est toujours maussade. On ne va point à la ville sans raison, et le souci des affaires encore mal débrouillées, assombrit tous les fronts. Quant à Papoul, il est aussi gai à l'aller qu'au

retour ; les affaires dont il s'occupe ne sont jamais les siennes : qu'elles soient bonnes ou mauvaises, elles se valent pour lui. Assis sur sa petite planchette, tandis que sa bête fait semblant de trotter, il essaye de charmer ses voyageurs par une intarissable bonne humeur, des anecdotes ou des bons mots. Mais, le soir, personne ne lui donne la réplique.

Au bout de deux heures, les jambes s'engourdissent, les corps se figent, calés entre des paquets, dans la même position. L'air frais de la vallée creuse les estomacs ; la brume grisâtre du soir couvre les yeux de toiles d'araignées. La route suit le ruisseau toujours pareil, bordé de hauts peupliers, avec les mêmes paysages se répétant cent fois et se confondant tous dans l'esprit somnolent des voyageurs.

Parfois, un caniveau, quelques maisons ; puis la route reprend dans la solitude de la campagne, au milieu des champs immenses où parfois une charrue semble glisser au loin, sans effort et sans bruit, dans une terre d'huile.

Enfin, un brusque tournant, la grande route que longe le nouveau tramway. Le matin, Polochon était encore soldat et le tramway ne lui semblait pas hostile ; mais, ce soir, enfoui dans la voiture branlante de Papoul, il le

regarde avec méfiance ; en un jour il est redevenu paysan. Dans cette voiture de campagne, il se sent encore chez lui. La fraîcheur du soir l'enveloppe doucement et le bruit cahotant des roues sur le gravier l'endort petit à petit, lorsque l'on arrive déjà dans les faubourgs de la ville.

Ici, tout change et redevient étranger. Tout d'abord, la route longe la grande forge, dont les coups métalliques réveillent les voyageurs, contractent les estomacs et martèlent les têtes. Puis, comme la nuit commence à se « fermer », Papoul arrête pour allumer sa lanterne dans une auberge, histoire d'économiser des allumettes. Ce n'est pas que la lanterne serve à quelque chose, puisque les autres voitures en ont, mais Papoul « haï » les contraventions. Enfin, ce sont les marronniers de la promenade, le long mur de la sous-préfecture, une tannerie qui empeste, l'hôpital où quelques bonnets de coton restent collés aux vitres, puis le gros pavé qui disloque la voiture, et, sur une petite place, l'hôtel de l'Avenir, d'un avenir plus ou moins éloigné, où la tapissière s'arrête résolument, sachant qu'elle est arrivée.

Et, comme Polochon, la tête engourdie, les jambes molles, s'éloigne au long des trottoirs

hostiles de sa ville de garnison, la vie militaire le ressaisit brusquement et l'engueule comme un sous-pied, sous les espèces de deux adjudants de cavalerie en bordée qu'il a oublié de saluer.

XII

PERMISSION DE THÉATRE

Très troublé, Polochon se hâte, d'instinct, vers la caserne; mais, comme il passe devant l'Hôtel de Ville, il constate avec étonnement qu'il est déjà neuf heures. Inutile maintenant de se hâter, il ne sera pas rentré pour l'appel et c'est, tout ensemble, avec ennui et contentement qu'il se souvient de sa permission de théâtre.

Certes, il est fier de pouvoir se promener en ville après l'heure de l'appel; depuis son arrivée au régiment, il n'est sorti que rarement et ses courtes promenades lui ont toujours été gâtées par le souci d'être rentré à neuf heures. Aujourd'hui, il peut rester dehors jusqu'à dix heures comme les sous-officiers, et même plus

longtemps comme les vrais officiers. C'est même ce qui l'inquiète. Sans doute, sa permission de théâtre lui a été donnée pour aller à un enterrement, mais maintenant qu'il doit en faire usage, il ne sait trop ce que le sergent de garde dirait en le voyant rentrer avant la sortie du théâtre. A quelle heure peut-il bien finir, ce mystérieux théâtre? Sûrement après l'extinction des feux. Peut-être même reste-t-il ouvert, comme le concert Poteau, jusqu'à onze heures? Que faire en attendant?

Polochon, tout désemparé, traîne ses souliers ferrés par des rues désertes de la ville. Il sait que les gradés se méfient des hommes qui paraissent flâner et il se hâte, au hasard, sans but déterminé, croyant voir à chaque coin de maison la silhouette menaçante d'un adjudant ou d'un officier.

Des avenues qu'il n'a jamais vues que de jour, en traversant la ville avec le régiment, lui semblent toutes nouvelles maintenant qu'il les suit de nuit sur le trottoir. Les lumières qui filtrent doucement au travers des persiennes closes lui sont hostiles et la masse noire et mouvante des grands arbres peuple de fantômes la solitude des boulevards.

Polochon revient vers le centre de la ville.

Ici, emprisonnée dans ses échafaudages, comme une méchante veuve habillée de dentelles noires, la cathédrale non plus n'est pas très rassurante, mais tout de suite, derrière elle, s'ouvre la grande et lumineuse place Veau-de-Lalangue. La statue du brave général Veau, gloire de la ville, en occupe le milieu. Campé sur son socle où se lisent les noms glorieux de *Dantzick 1807*, *Baba-Merlan 1834* et de *M. Lagneau*, principal souscripteur, le vieux soldat de bronze, qui connaît bien les besoins de ses enfants militaires, avec son épée montre à droite la gare au bout de l'avenue et de sa main gauche, large ouverte, les estaminets de la place.

Polochon sait bien, sans doute, que le geste de la main droite s'adresse aux fils de famille qui vont à Paris et l'invitation bon enfant de la main gauche, aux pauvres paysans, comme lui, que contentent les plaisirs de la garnison.

L'un après l'autre, il regarde tous les cafés encore éclairés qui font de cette place le seul coin animé de la ville, mais c'est surtout le concert Poteau qui l'attire. Par moments, sa porte d'entrée aux vitres dépolies s'entr'ouvre pour laisser passer des consommateurs et alors on peut voir, derrière les colonnes de fonte dont

la dernière repose sur la scène, une chanteuse en proie aux douleurs de l'enfantement qui hurle et tousse dans la fumée des pipes. Il est certain que cette malheureuse femme étonnerait même des gens mieux avertis que Polochon, car, par suite d'une regrettable distraction, le Créateur oublia d'enfermer le limon dont il la fit dans une solide peau humaine. Et le maillot noir qui l'enserre, malgré sa crasse, suffit mal à remplacer cette enveloppe absente. Quant aux parties du corps que la mode des théâtres fait laisser à nu, il a bien fallu solidifier leur surface en y jetant du plâtre et de la chaux en guise de sciure de bois.

Longtemps, Polochon reste là, enivré par les chaudes bouffées d'alcool qui l'enveloppent chaque fois qu'on ouvre la porte; mais comme il n'a pas d'argent et que le vieux bonhomme de chez Poteau s'approche pour lui donner un prospectus et l'inviter à entrer, il s'éloigne à grands pas, tel un garçon très pressé.

Et comme il longe la galerie couverte que forment les vieilles maisons vermoulues de la place, il rencontre le neveu du général, l'éternel permissionnaire Tenon d'Attache du Fut. Tenon d'Attache n'est qu'un soldat de seconde classe, tout comme Polochon, mais on

prévoit déjà qu'il arrivera aux plus hauts grades, si toutefois Saint-Maixent se contente plus facilement que Saint-Cyr.

Il est un peu gêné de rencontrer Polochon et se croit obligé de prendre, en sa présence, des allures mystérieuses.

— Bonsoir, bonsoir... très pressé... un rendez-vous...

Polochon, lui, commence à se sentir l'estomac vide : le repas d'enterrement est déjà un peu loin. Il se fouille. Quatre sous seulement et, rapidement, son parti est pris : un sou de cigarettes, deux sous de bière, il restera un sou de réserve ; il faut se montrer prudent, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Résolument, Polochon se dirige vers le dernier débit encore ouvert sur la place Mais, en entrant, il constate avec étonnement que l'incomparable Tenon avait la même idée que lui. Tournant le dos, près du comptoir, c'est en hâte qu'il finit son bock, donne ses deux sous, et ne reconnaît Polochon qu'au moment de sortir.

Mais Polochon ne s'en émeut pas, il sait qu'une grande distance le sépare de Tenon d'Attache, il ne l'aime pas et ne lui en demande pas davantage.

Une fois son bock pris, une de ses deux cigarettes allumée, il semble à Polochon que la coupe des plaisirs possibles est épuisée et Méphistophélès n'aurait en lui qu'un piètre client. Le cartel du marchand de vins marque onze heures et quart pour les ivrognes, ce qui fait à peine onze heures pour les honnêtes gens; les dernières boutiques se ferment; Polochon voudrait rentrer, il dort debout, ce qui est très dangereux quand on ne tient plus sur ses jambes.

Mais, en passant devant le théâtre, il voit enfin la foule qui achève de sortir et stationne au dehors. Il y a là, surtout, des hommes qui fument leur cigarette en causant et ne semblent pas pressés de partir.

Et Polochon, qui ignore l'ingénieux mécanisme des entr'actes, se met à courir vers la caserne, par les rues désertes, avec la brusque peur d'être très en retard.

XIII

RETOUR A LA CASERNE

Il y a loin du centre de la ville à la caserne et, de nuit, le chemin n'a rien de bien séduisant. Une grande promenade sombre qui se perd en terrains vagues, puis un interminable faubourg, la route de Paris, bordé par de petites masures aux faces sales et couperosées comme celles des pauvres gens.

Seul, le pont du chemin de fer peut distraire le passant et porter son esprit vers des rêves incertains. Dans la nuit, les rails d'acier surgissent de la gare, brillent, s'enchevêtrent, se dédoublent, se bousculent un peu pour passer sous le pont, puis se perdent en interminables lignes droites vers l'inconnu.

De-ci, de-là, des feux rouges ou verts,

placés au petit bonheur par un artiste épris des complémentaires, à la suite de grandes pluies sans doute, déteignent sur les rails.

Polochon s'arrête un instant, dans le secret espoir de voir passer un train qu'il croit entendre siffloter, au loin, dans la vallée.

Tout est silencieux; seul un homme au capuchon noir sort entre les voies de sa cabane d'ermite, fait grincer un levier et, sûr de l'effet qu'il va produire sur les spectateurs, rentre aussitôt par modestie.

Effectivement, un signal bien dressé, qui n'attendait que cela pour faire voir ses talents, commence aussitôt sa petite représentation. Il montre tout d'abord à l'admiration de Polochon un petit carré vert qu'il rentre vivement dans sa manche, puis un gril de forme allongée, merveilleusement construit, qui cependant cède la place à un impeccable lorgnon. Mais ce dernier, lui aussi, rentre prudemment, comme les autres, dans l'alignement, et tout s'éclipse.

Il est temps : le train, qui n'aime guère ces vains enfantillages, gronde à l'horizon, et ses lanternes menaçantes s'écrasent et grossissent sur les rails.

Bientôt le bruit devient infernal et la vitesse

s'accroît. Penché sur le parapet, juste au-dessus des rails, Polochon jouit délicieusement de la facile bravoure qu'il montre en face du danger. Plus que cent mètres : la machine arrive droit sur lui, un peu au-dessous il est vrai.

Mais, hélas ! Polochon a compté sans la malice des aiguilleurs. Le serpent de feu se convulse brusquement sur l'autre voie et, tandis que le pont renifle un à un la machine ébouissante et les toits noirs des wagons couverts de champignons, Polochon n'a pour lui que la fumée qui l'enveloppe de ses haillons ; c'est ainsi que s'en vont la plupart de nos illusions.

Et tandis que, frère trois-points aux yeux rouges, le fourgon de queue disparaît dans la gare, Polochon reprend sa course dans le faubourg désert.

Les maisons de briques s'espacent et se rapetissent pour rendre moins brutale la transition de la ville aux champs, la route devient toute noire, cela lui apprendra à fréquenter depuis si longtemps le dépôt des machines, puis ce sont de grandes usines endormies aux allures d'école et une école qui le leur rend bien.

Plus loin, commencent les terrains vagues ; les habitants de la ville doivent croire qu'ils

appartiennent aux paysans et les paysans qu'ils dépendent de la ville.

L'autorité militaire a profité de ce malentendu pour y construire de grands bâtiments dont l'inutilité se cache derrière le mystère d'interminables murs.

Enfin, voici la caserne, et ses deux blocs de plâtre semblent des jouets d'enfants oubliés là dans la nuit, depuis Noël.

Près de la route, un petit café borgne reste seul éclairé. Entouré de champs que dévaste la petite guerre quotidienne, les canons s'y succèdent, à défaut des dernières cartouches.

En passant, Polochon s'étonne de voir l'adjudant Chali attablé dans un coin avec la marchande de gâteaux du champ de manœuvre ; mais, rapidement, il s'éloigne car, au cliquetis de sa baïonnette, l'adjudant, qui a l'oreille fine, a déjà tourné vers la porte vitrée des yeux inquiets que la lumière du café aveugle heureusement.

La sentinelle, indifférente, tire la sonnette et bâille en entendant venir Polochon, dont les gros souliers s'accrochent de fatigue aux caniveaux de fonte du trottoir. De l'intérieur, un autre homme de garde, tout endormi, attaque coura-

geusement à coups de clef le rat de la serrure et, comme à son ordinaire, quand tout semble désespéré, la petite porte de la grille s'ouvre d'elle-même en jurant sur ses gonds.

Le poste est éclairé bien faiblement par une lampe de cuivre dont la mèche rouge charbonne et empeste pour attirer l'attention sur son manque de pétrole. Le verre en est si noir qu'on a jugé inutile d'en conserver la partie supérieure et la flamme peut encore très bien éclairer ainsi lorsqu'elle file.

Le sergent Taquin forme une masse indistincte. La cravate desserrée, assis sur le banc de bois, n'osant se coucher sur la planche par crainte des punaises, il dort vautré sur la table, les bras étalés sur le registre des rentrées, qui forme coussin ; et si l'air épais du poste fait perler la sueur sur son front, l'air frais de la nuit sait fort bien lui glacer les jambes, pour compenser.

Dans le fond, couchés sur la planche, des hommes de garde se retournent, chassant mollement, dans leur sommeil, le multiple ennemi qui les dévore.

Polochon n'ose réveiller le sergent. Il contemple sans enthousiasme les pancartes menaçantes pendues au mur pour la plus grande

joie des mouches pointilleuses et l'ameublement sacro-saint du poste passé en consigne : vieilles cruches, balais sans poils, râteliers sans dents, table huileuse et autres gibiers de terrains vagues dont la valeur mobilière est toute conventionnelle.

Mais, brusquement, Taquin pousse un grognement, sursaute sur son banc et regarde Polochon comme un homme qui n'aurait jamais dormi de sa vie.

— Eh bien, cette permission, c'est pour demain?... Ah! bon! Polochon, c'est vous Polochon, permission de théâtre, oui, pour un enterrement. Duplex m'en a parlé, c'est arrangé, vous n'êtes pas porté sortant, inutile de vous marquer; vous avez de la veine de ne pas m'avoir fait ramasser une pelle, je ne ferais pas ce petit truc-là tous les jours; filez au trot dans votre chambre et tâchez de ne pas dire que vous êtes rentré après l'appel... Ah! j'oubliais, mon garçon, vous avez quatre crans, ordre de l'adjudant de semaine : n'a pas répondu, ce soir, à l'appel de sa corvée de pierres...

XIV

INSOMNIES

Le dos raide, les jambes molles, Polochon, écœuré de fatigue, traverse la cour à pas lents ; sa punition, sa permission, tout lui est égal, il n'a plus qu'une envie : se coucher par terre n'importe où, dans la cour, dans l'escalier, dans sa chambre.

Il n'essaye pas d'approfondir les raisons de sa punition ; il sent obscurément qu'elles doivent être justes. Tout se paye en ce monde ; il est retourné au pays pendant que les autres restaient à la caserne, cela vaut bien quatre jours, car chacun sait que les journées militaires ont moins de valeur que les journées civiles. Cependant, il craint de vagues malheurs survenus pendant son absence.

L'interminable escalier profite sans aucun doute du repos nocturne pour s'étirer tout doucement de quelques étages, le mince filet de gaz qui brûle en bas suffit mal à éclairer ces fantaisies contraires au règlement et Polochon butte contre le fer de toutes les marches. Péniblement, tout en grimpant, il enlève son ceinturon et retire son képi ; la tête lui tourne et sa chemise, mouillée de sueurs récentes, lui glace le dos.

Au premier étage, Polochon regrette déjà sa permission en pensant aux autres qui dorment depuis longtemps, au réveil proche de demain et il lui suffit d'atteindre le troisième palier pour se jurer à lui-même de ne plus jamais, sous aucun prétexte, retourner au pays pendant le reste de son congé.

Une odeur fade de naphtol sort du magasin d'habillement, se combinant avec le goudron des murs et l'odeur vague qui monte du plancher mouillé par de récents lavages. Mais, en ouvrant la porte de sa chambrée, Polochon sent le cœur qui lui tourne et n'ose plus avancer. L'air est tellement épais, lorsque l'on vient du dehors, tellement lourd et vicié, que l'on croirait plonger dans une huile puante qui n'a rien de commun avec l'atmosphère. Mais la

fatigue l'emporte ; Polochon retient sa respiration et ferme la porte à regret.

Guidé par un rais de lune qui traverse la grande fenêtre froide et nue, il se dirige vers son lit et, au bruit qu'il fait en heurtant sa baïonnette contre la table, l'obscurité se peuple de vagues jurons et de grognements ensommeillés.

Polochon se dirige vers son lit, mais il s'arrête découragé en le trouvant occupé ; il s'est donc trompé de chambre? Non, cependant, voilà bien, près de la fenêtre, la figure, à la Vercingétorix pour marchands de vins, de Picoul le clairon et celle, toute ratatinée, de l'insociable Yvon le Breton. Polochon reconnaît son lit, c'est bien le sien, mais il est occupé.

Polochon regarde de plus près ; il ne connaît pas cette figure-là, une petite face pâle qui n'est pas celle d'un soldat, avec de minces moustaches noires et, au-dessus, accrochés au clou, un chapeau de paille et des vêtements civils.

Et comme Polochon, accablé par l'insondable fatalité, se croyant oublié, comme Rip, au bout de vingt-quatre heures, s'assied, dégoûté de la vie, sur le banc de bois, le caporal, que ces allées et venues commencent à réveiller, l'appelle à mi-voix :

— Comment! c'est donc vous? Je croyais que

vous ne rentreriez qu'au réveil ; votre lit est pris, mon garçon... c'est une boule qu'est arrivée tantôt, on n'savait pas où la mettre d'ici à demain ; c't' embêtant, on n'peut pourtant pas la réveiller...

Non, certes, on ne peut pourtant pas la réveiller.

Polochon, que la fatigue attendrit, regarde avec pitié le pauvre engagé à figure de pierrot, qui dort, à moitié découvert, dans son lit trop étroit, les traits crispés, la bouche inquiète, balbutiant dans son sommeil des mots sans suite.

— ... A moins que vous ne preniez le lit à Blaireau, continue le caporal à moitié endormi ; on l'a descendu à la boîte cet après-midi, rapport au major qui veut voir de quoi y retourne...

Le lit à Blaireau ! mieux vaudrait la paille humide des cachots, celle-là au moins n'est pourrie que par l'eau. Il reste bien aussi le lit de Tenon d'Attache, le merveilleux amateur, mais personne n'ose en parler.

A la fin, le caporal se réveille tout à fait et saute à bas de son lit :

— Allons, fichez-moi la paix, prenez ma paillasse et mon couvre-pieds, vous allez vous mettre par terre : ca ira bien comme ça jusqu'au réveil.

Et comme Polochon s'écroule enfin sur la mince galette prêtée par le caporal :

— A propos, ajoute celui-ci, vous savez que vous n'êtes pas exempt de marche demain matin ; ordre du capitaine, réveil à trois heures pour vous comme pour les autres. Y a eu du chichi pour votre corvée de pierres ; paraît que Chali vous a porté quatre jours et que l'colo a fait du pétard parce qu'on vous avait pas encore relevé de corvée. Moi, vous savez, j'vous racont' ça, j'm'en fous ; on vous dira ça demain ; tâchez seulement de vous arranger pour être prêt ; allons, roupillez, au trot, v'là les autres qui se réveillent.

Les autres se réveillent, en effet, grognant après leur sommeil comme un chien auquel on retire un os.

Polochon s'étend sans bruit sur la paillasse, mais les dix-huit brins de paille qu'elle contient protègent mal son dos meurtri contre les rigueurs du plancher. Il enlève sa tunique, l'étale sur lui, se met en boule, les mains sous les bras, la tête calée au creux du képi, et, tout de suite, se sent incapable de faire le moindre mouvement.

L'esprit désemparé, il essaye de faire ses comptes. Mais que la lune est claire et blanche,

ce soir! On dirait qu'il gèle sur les vitres. Quatre crans de l'adjudant de semaine!... Un homme se réveille et crache par terre... Ah! et puis le colonel qui a fait du pétard pour ses sacrées pierres... Tante Locadie, qui dort, elle aussi, en boule dans son petit coin de terre... Marche demain matin, ordre du capitaine... Et la voiture à Papoul qui roule silencieuse dans la campagne... Le drap de son képi lui entre dans l'œil, Polochon tourne un peu la tête et c'est alors le drap de sa tunique qui le gratte sous le cou... Mais, bientôt, il n'entend plus rien... Seul, un chien perdu aboie, très loin au dehors; l'engagé s'agite et rêve... Puis la voiture à Papoul repart plus monotone encore dans la nuit, le père Polochon dort tranquille devant la flamme joyeuse du foyer, les deux chats ronronnent lentement et, dans son sommeil, dans son sommeil seulement, Polochon revient au pays, son temps de service achevé.

XV

L'ENGAGÉ

— Allons, debout lannedans ! debout !

Le caporal, avec une feinte colère, utile à son propre réveil, tire les couvertures, bouscule les paquetages et, comme il arrive à Polochon, reprend sa paillasse sans tenir compte de l'homme qui est couché dessus.

Polochon roule sur le plancher et reste anéanti. Voilà seulement trois heures qu'il dort et son corps lui semble réduit en bouillie par la fatigue. Il aimerait mieux rester là, se faire porter malade, aller en prison ; tout plutôt que se lever et agir.

Il essaye d'ouvrir les yeux ; la peau de sa figure se tend, mais c'est sa bouche qui s'ouvre. Il recommence en tenant la bouche fermée et,

cette fois, ses yeux se décollent, douloureusement ; il se sent un grand mal de tête. Il fait encore nuit noire ; l'homme de chambre a allumé la lampe, qui éclaire faiblement l'alignement des lits défaits et le grouillement des hommes qui se lèvent, s'habillent et s'apprêtent.

D'invisibles et prévoyantes mains ont apporté le jus qui, dans la cruche de grès, fume sur la table. Mais, comme Polochon regarde son lit, il voit l'engagé de la veille qui, tout effaré par le bruit, à moitié levé, promène autour de lui des yeux inquiets. Sa pauvre petite figure pâle, ridicule avec le chapeau de paille et les vêtements civils accrochés derrière, amuse tellement Polochon que, du coup, il ne sent plus sa fatigue, prend conscience de sa supériorité et se réveille tout à fait.

Il n'est que temps. Le caporal revient sur lui furieux.

— Eh bien ! dites donc, est-ce que vous vous fichez du monde, vous? Qu'est-ce que je vous ai dit hier soir ?

Et le menaçant du doigt :

— C'est bien rare si vous ne vous faites pas boucler d'ici tantôt, vous, encore !

C'est vrai. Polochon va à la marche comme

les autres et, tout aussitôt, il s'effare : ses affaires ne sont pas prêtes, rien n'est astiqué dans son paquetage ; il n'avait pas prévu ce brusque changement dans sa position et croyait n'avoir à faire, comme à l'ordinaire, que sa corvée de pierres.

Et comme il se précipite vers son paquetage, Madeline, un bleu comme lui, le devance et, triomphalement, sans desserrer les dents, lui tend ses cuirs fraîchement astiqués. Puis, heureux de la bonne surprise de Polochon, il dit seulement :

— T'as de la veine pour ton fourbi que j'étais là hier, que j'ai entendu que tu n'étais pas exempt de marche. Tu parles que tu n'y coupes pas d'une tournée !

Polochon, rassuré, étale son équipement sur son lit, où l'engagé reste pétrifié par la crainte. A la fin, cependant, celui-ci se décide à parler.

— C'est votre lit, sans doute, que j'ai pris ; j'en suis bien fâché ; vous m'excuserez ; on m'a dit de me mettre là, hier ; mais, si je vous gêne, je vais me lèver.

— C'est bon, c'est bon, ma vieille boule ! fait Polochon paternel ; reste là jusqu'au réveil, t'as l'temps d'te lever ; plus que mille quatre cent cinquante-neuf demain matin !

— Je ne vais pas à la marche avec vous, n'est-ce pas?

A cette question, Polochon suspend le savant enroulement d'une courroie de sac et, après un instant de stupéfaction, éclate de rire.

— Non, mais mon vieux, t'es pas louf? Non, alors quoi? en marche avec ton paillasson, et puis, quand même, tu serais mort dans la voiture, pas seulement passé les faubourgs au pas accéléré! Ah! bien, ma boule, t'a l'temps d'aller en marche; et puis, les manœuvres, on en reparlera quand j'te laisserai au port d'armes.

— Il n'a pas l'air très commode, le caporal? dit encore l'engagé pour se mettre bien avec Polochon.

Polochon ne répond pas, il cligne seulement les yeux, hausse les épaules et continue à monter son sac, son fusil et ses paquets d'inutiles cartouches, sur la poitrine et les jambes de l'engagé avec une suprême indifférence.

Mais déjà, à l'annonce que la boule parle d'aller en marche, les premiers prêts entourent le lit, comme par hasard, et petit à petit, interpellent l'engagé d'abord avec dédain puis avec une fausse colère, pleine au fond de pitié, pour respecter les usages.

— Eh bien! paraît qu'y a encore des gens

qui se plaisent ici ; faut pas qu'y s'épatent ; c'est comme ça tous les jours en attendant les manœuvres. — Y en a qui n'ont pas fini d'en baver des ronds d'schako et qu'on laissera l'arme au pied quand on se fera la fuite, et vivement. — Faut croire que le l'four était plus très solide chez eux ; mais ils l'auront leur boule, faut pas pleurer après, et puis l'jus l'matin. — Faut tout de même avoir tué père et mère pour venir se vendre comme ça. — Qu'est-ce que tu veux, y en a qui la crèvent chez eux quand y a plus d'plâtre à décharger su' l'canal. — C'est égal, c'est bien rare si on n'devrait pas leur faire faire sept ans à ces vendus-là, ça les dresserait...

Tous hochent la tête avec des sous-entendus mystérieux et terribles. Au fond, chacun est enchanté de cette nouvelle arrivée, c'est une date qui les rapproche de la fin et leur nombre de jours à tirer semble peu de chose maintenant auprès de cet énorme calendrier vivant qu'ils ont à côté d'eux. Polochon, lui aussi, est content : le prêt fortuit de son lit fait de l'engagé son protégé, et puis il n'est plus aussi bleu maintenant qu'il y a dans la chambre un plus bas matricule que le sien.

Mais le caporal intervient encore :

— Voulez-vous filer de là, bon Dieu ! C'est insensé à la fin, vous ne pouvez pas laisser cette boule-là tranquille? Ça le regarde après tout si y la crève. Y n's'ra pas long à en savoir autant que vous.

Il n'achève pas; déjà un coup de sifflet retentit dans le couloir et le sergent bondit dans la chambrée comme un dompteur bravant des animaux féroces.

— En bas ! en bas ! Eh bien quoi, en v'là une chambre encore, toujours les derniers alors? Quelle purée d'escouade ! Il est frais le caporal? Tâchez de me faire ramasser une pelle, vous verrez ce que vous prendrez pour vous.

La lampe s'éteint, et, par les fenêtres ouvertes, le petit jour blafard apparaît au dehors.

En un clin d'œil, les lits se plient, la table, le balai, la cruche se rangent d'eux-mêmes; les hommes bouclent leurs sacs, complètent le savant enchevêtrement des bretelles, du ceinturon, du bidon et de la musette, relèvent les pans de leur capote et la poussière vole encore dans la chambre, sous l'arrosage insuffisant, qu'un cliquetis de sabre se rapproche.

L'adjudant entre en coup de vent :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'y a? En bas ! Vous êtes fous ou sourds? Ça commence à être embê-

tant à la fin, toujours la même section ! Je connais un sergent qui fera bien de faire attention à lui !

La dégringolade s'achève à peine dans les escaliers que l'appel commence dans la cour, suivi d'un long silence. L'horloge sonne enfin lentement ses quatre coups. Aussitôt, des commandements éclatent, se succèdent plus brefs par compagnie, se répercutent par sections, suivis du bruit sourd des mouvements d'ensemble et des premiers pas lourdement accentués; puis plus loin, près du poste, d'autres commandements qu'on n'entend presque plus, et tout se tait : le régiment est déjà parti.

Resté seul dans la chambre déserte, dans le courant d'air glacé des fenêtres et des portes abandonnées, l'engagé fourre sa tête sous ses draps de grosse toile; et réfugié dans ce lit qui ne lui appartient pas, blotti loin du monde dans l'inconsciente et silencieuse bonté des choses, nerveusement, sans bien savoir pourquoi, il se met à sangloter.

XVI

EN MARCHE

Produit bâtard d'un long boa gris-bleu et d'un hérisson à ventre rouge, le régiment serpente entre les maisons de la ville. Sa tête pointue, aux dents en forme de hache, surgit déjà dans la campagne ; et puis, derrière les sapeurs, c'est le gosier sonore de la musique, l'œil doré du colonel et, enfin, la suite interminable et hérissée des vertèbres, terminée par la queue noire et négligée des cantines.

La ville, allégée du poids d'un millier d'hommes, se rendort profondément.

Déjà, dans son silencieux et matinal trajet par les rues désertes, le régiment a remporté quelques succès. L'employé d'octroi a salué le drapeau, soigneusement roulé dans le fourreau

du parapluie de l'escouade. Il vénère en lui le glorieux symbole des hiérarchies mystérieuses auxquelles il doit sa place et la parcelle de pouvoir despotique qui y est attachée. Plus loin, quelques enfants de verriers, à moitié nus, ont suivi longtemps la musique avec la foi mystique de jeunes sauvages ; mais la musique n'a pas joué pour ne pas réveiller les vieilles dames de la ville qui, l'hiver, donnent des bals aux officiers, et les petits verriers, quelque peu désillusionnés, s'en sont retournés vers le ruisseau faire des dessins dans la boue avec leurs pieds nus. Quant aux ouvriers plus âgés, l'expérience leur a sans doute appris que lorsque les régiments s'en vont, ce n'est jamais pour toujours, et ce départ ne les inquiète guère.

Le colonel, jugeant que l'honneur est sauf, fait un signe et le commandement se répercute tout au long de la chenille.

— Pas de route... l'arme à la bretelle.

Aussitôt, le régiment rentre ses piques menaçantes et, n'ayant plus besoin de se raidir contre le danger, se laisse aller à la mollesse. Les conversations commencent, les rangs deviennent flottants et, au lieu du bel accord de tout à l'heure, les têtes ondulent comme les marteaux d'un piano.

Polochon sent les courroies de son sac qui lui coupent les épaules, il essaie bien de les desserrer en marchant, mais le sac trop bas lui meurtrit le dos et, comme il le remonte d'un haussement brusque des épaules, l'anse de la gamelle lui donne un bon coup de marteau dans la tête. Polochon, vaincu, n'essaye plus de lutter; à moitié étourdi par le choc et par la fatigue, il marche sans penser à rien, les pouces accrochés aux bretelles de ses cartouchières, regardant machinalement le dos de l'homme qui le précède. La fraîcheur matinale disparaît peu à peu sous la tiède haleine des champs, et c'est à peine si Polochon, engourdi par la chaleur qui monte lentement avec la lumière, prend conscience de l'endroit où il se trouve.

Les pipes s'allument, les conversations s'animent et les chansons commencent, d'abord timides et éraillées, puis de plus en plus nettes et générales. Il n'y faut pas chercher trace de prosodie ni de méthode musicale. Tout s'efface devant les nécessités de la marche. Dès l'instant qu'une chanson s'accorde à la cadence du pas et à l'essoufflement des voix, il importe peu qu'elle n'ait même aucun sens. Une surtout remplit toutes les conditions désirables de nullité : il suffit d'en changer un seul mot et, tout

aussitôt, surgit un nouveau couplet. L'escouade de Polochon l'a placée en tête de son répertoire et, pour elle, il n'est point d'abstentions :

Ce gringalet!
Ce gen-til p'tit bonho-o-me
Il ôt' son gilet
Et le port' au prud'ho-o-me
Et au prud'ho-m' où il allait (*bis*)
Saut' sau-te Gringalet,
Par la fenêt' du jardinier (*bis*). } *bis.*

Ce pauvre et monotone Gringalet laisse une partie de son équipement à chaque borne du chemin. Tantôt il ôt' son ceinturon, tantôt il ô-te son képi et il est sur le point de rester nu comme un ver lorsqu'un bienheureux coup de sifflet retentit.

Polochon, toujours endormi, bute contre l'homme qui est devant lui et se réveille.

— Halte!... flanc droit... oite... lignement... fixe... sceaux... sacs terre... et tout le monde s'écroule sur le talus de la route, tandis que les officiers causent et bâillent par groupes sur le chemin, de l'autre côté des faisceaux.

Polochon s'étonne d'être encore dans les champs comme hier à pareille heure, mais aujourd'hui, la caserne est avec lui et tout lui paraît changé. Au village, personne ne semblait penser au métier militaire, personne ne lui en

Universitas BIBLIOTHECA

parlait ; ici, la campagne est inconnue et personne ne lui parle de sa permission. Il voudrait bien, toutefois, avoir quelques détails sur ses fameux quatre jours, mais il n'ose en demander. Au surplus, il croit voir qu'on lui fait grise mine pour sa permission, comme on lui en a voulu pour sa corvée de pierres, et sa réapparition dans le rang ne parvient peut-être pas encore à lui faire pardonner son long fricot.

Après la pause, le régiment se réveille un peu aux rayons du soleil ; la sueur échauffe les idées et les chansons deviennent plus variées. Ce sont d'abord des couplets patriotiques :

Puisque le roi du Dahomey
Ose menacer nos frontières,
Rapidement il faut former
Un bataillon d'amazones guerrières !

Femmes de France, apprêtez-vous
A défendre la République !
Quittez enfants, quittez époux,
Il faut partir pour la terre d'Afrique.

Et, si curieuses que soient les conséquences de cette intervention :

Elles rapporteront dans leur sein
De la grain' de Kroumir en France ! !

Ou bien encore avec quelques dizaines de pieds en plus, pour mieux marcher sans doute :

Ah! qu' les godillots sont lourds dans l' sac.
Ah! qu' les godillots sont lourds!

Mais comme le soleil monte toujours et que le régiment s'engage sur l'interminable et poussiéreuse voie romaine, l'enthousiasme patriotique diminue. Le bataillon de tête soulève une telle poussière, que les yeux se collent sous un masque de sable, il faut marcher pendant des kilomètres en se sentant les coudes, en entr'ouvrant un œil de temps à autre et les langues deviennent tellement pâteuses que, seules, des chansons très légères peuvent encore se mâcher avec de la poussière qui sent le vieux cuir. Ce qui justifie pleinement l'apparition prévue de :

Meunier... meunier, tu es cocu.

et de :

C'était un grenadier
Qui revenait de Flandre.

même si :

Un' dam' de charité
L' fit monter dans sa chambre.

Dieu sait pourquoi? mais...

Tambour trallala tambour trallala. Ah!
Ce n'est pas la barbe qui fait le soldat!

XVII

L'ŒIL DU MAITRE

Maintenant que la manœuvre est terminée, de toutes parts se révèlent des troupes que l'on n'avait point soupçonnées. Pour la première fois, l'on sent que le général a bien fait les choses; il ne s'agissait plus d'une pauvre petite marche ordinaire, mais bien d'une exceptionnelle manœuvre d'ensemble à laquelle ont été conviés, sans que personne ne s'en doutât jusqu'au dernier instant, les éléments les plus admirables et les plus inconnus de la garnison.

Il y avait là les chasseurs du dépôt des Hautes-Tombes, les dragons du faubourg Potiron et même, on le sut plus tard, des aérostiers traînant sur le sol les vestiges d'une montgolfière à air chaud, don, disait-on, de Napoléon

à sa cousine Ernestine qui avait habité la garnison.

Un à un, tous ces détachements vont prendre leurs cantonnements pour la grand'halte, et ce sont, au hasard des sentiers, des exclamations joyeuses, des reconnaissances inattendues, une véritable fête que personne ne pouvait prévoir.

A vrai dire, il arrive à chaque instant de nouveaux détachements qui s'étaient perdus et n'ont point pris part à la manœuvre, mais l'intention y était, et l'on ne saurait véritablement se montrer trop exigeant pour des exercices, somme toute de fantaisie et très exceptionnels, puisqu'ils se font en dehors de la cour de la caserne.

Quant aux hommes, ils se sentent tout ragaillardis par tant d'événements imprévus, et c'est avec une certaine fierté qu'ils se rendent compte du rôle important qu'ils viennent de jouer. Polochon, lui, n'en revient pas; pour la première fois, il a compris que des forces infiniment supérieures le dirigeaient, que de hautes intellectualités le faisaient mouvoir vers un but admirable autant qu'inconnu. Tout à l'heure encore, tandis qu'il restait étendu dans la position du tireur couché, c'est-à-dire sur le dos, son fusil à côté de lui, la figure au frais contre

des feuilles de betterave, il a entendu le sous-lieutenant, très récent Saint-Cyrien qui, enthousiasmé par la manœuvre et sortant de son mutisme habituel, s'était écrié en considérant l'artillerie figurée qui occupait les mamelons environnants :

— En temps de guerre, tout le monde ici serait tué depuis longtemps.

Polochon est très fier d'avoir échappé à un pareil danger, et c'est à peine si, dans son enthousiasme, il se ressent encore des fatigues de la nuit.

Et puis, il faut bien le dire, le spectacle est devenu très impressionnant. Le régiment est allé plus loin que de coutume, il a franchi le cercle mystérieux qui semblait limiter ses habituels déplacements et il s'est avancé vers des plaines inconnues que domine l'infini moutonnement de collines arides.

On se croirait transporté dans un paysage lunaire sans maisons, sans arbres, sans points de repère permettant d'évaluer la distance, et l'on ne sait plus au juste, dans ces landes imprécises, si l'on est dans les nuages, au faîte de hautes montagnes ou parmi d'insignifiants ravins en plein désert.

Au surplus, le pays tout entier paraît spéciale-

ment construit en vue d'événements militaires, il réalise merveilleusement ces vieilles estampes qui nous montrent de mornes paysages dénudés sur lesquels ont pris position les troupes ennemies. On croit distinguer de petits moulins dans la plaine qu'auréolent de blancs panaches de fumée, des crêtes réservées aux canons et d'immenses glacis en pente douce sur lesquels caracolent des chevaux et où montent à l'assaut en rigides alignements des régiments entiers conduits par des généraux tricolores.

A défaut de *La Marseillaise,* l'air de *Sambre-et-Meuse* éclate, noble et désespéré, plus bas dans la vallée, évocateur d'armées innombrables défilant vers la mort, toujours renouvelées, tandis que, plus loin, vers l'infini très bleu des collines éloignées, le jappement lugubre d'un chien se fait clair et distinct à une distance que personne ne saurait évaluer.

Petit à petit, couché sur l'herbe, tandis que, par rafales, lui arrive l'acre fumée des fourneaux de campagne, Polochon se prend à rêver obscurément, il comprend qu'il fait partie d'une force immense qui l'enserre, l'enveloppe et le dépasse dans l'espace comme dans le temps. Il n'est plus seul, il se sent appuyé par une Histoire obscure et monstrueuse, par d'in-

nombrables exemples, par de multiples précédents qui dirigent ses moindres actes et dégagent toujours plus sa propre responsabilité...

Mais, brusquement, un appel coupe court à ces trop vastes réflexions et le rejette dans la réalité.

— Polochon, au trot...

C'est la voix de l'adjudant.

D'un bond, Polochon est sur ses pieds, brossant hâtivement la terre qui s'est amassée dans les replis de sa capote, essuyant maladroitement la glaise que ramassèrent tout à l'heure son ceinturon et sa cartouchière en couchant avec les betteraves.

— Allons, voyons, qu'est-ce que vous attendez?

Un groupe est là, l'adjudant, le chef, et, plus loin, le colonel qui regarde avec une longue-vue, dans les nuages, quelque chose qui n'existe pas, tandis que le capitaine et le lieutenant, respectueusement arrêtés à quelques pas, semblent attendre anxieusement de nouveaux ordres pour les mouvements du zodiaque.

Polochon ne sait vers qui se rendre, mais un brusque mot de l'adjudant le remet dans le droit chemin :

— Allez vite, c'est le capitaine qui vous de-

mande. Tâchez moyen de ne rien dire pour votre permission.

S'agit-il de la corvée de pierres du colonel? S'agit-il de son absence? Polochon ne sait plus ; il ne voit plus qu'une chose : le capitaine qui, lentement, se tourne vers lui et semble l'inspecter des pieds à la tête à la façon d'un anthropophage qui escompte un prochain repas.

Polochon s'apprête à répondre, mais il paraît que ce n'est pas encore ça. Le colonel s'est brusquement retourné : c'est évidemment lui qui l'a fait demander.

Chali reste à quelques pas, suivi du sergent-major anxieux.

Enfin, le colonel daigne parler très lentement.

— L'homme puni? Oui? Alors, c'est vous? C'est comme ça que vous vous dispensez des missions qui vous sont confiées par moi, sans autorisation? Stupide, du reste, d'avoir fait continuer cette corvée, *stupide* vous entendez, adjudant, et vous aussi, sergent-major?

Polochon perd un peu la tête.

— Mon colonel, c'est rapport à ma tante Léocadie qu'est morte hier, alors j'avais cru comme ça pouvoir demander une permission au chef.

Chali devient blême; s'il le pouvait, il enfon-

cerait volontiers quelques épingles dans le cerveau de Polochon pour obtenir son silence immédiat.

Mais déjà le chef qui veille s'est interposé :

— Mon colonel, sans vouloir excuser la faute impardonnable de cet homme, je crois devoir vous dire que, s'il s'est absenté pour sa corvée, c'est au reçu d'un télégramme qui lui annonçait le décès d'une de ses parentes, et le chagrin lui ayant fait oublier son devoir, il s'est permis d'abandonner sa corvée de pierres pour venir au bureau me demander d'intercéder pour lui. C'est pendant ce temps que l'appel a été fait et qu'il ne s'est point trouvé là...

Mais déjà le colonel s'emballe.

— Ah! par exemple! ça, c'est encore plus fort! Qu'est-ce que vous venez m'ennuyer depuis hier, avec cette affaire-là? D'abord, pourquoi n'avez-vous point établi de permission pour cet homme? Je l'ai dit cent et mille fois. Je ne refuse jamais d'autoriser un de mes hommes à aller voir des civils de sa famille, et même vous m'entendez, à plus forte raison lorsqu'ils sont morts. Vous allez m'enlever immédiatement la punition de cet homme-là et, en rentrant au quartier, vous me le ferez filer tout de suite pour l'enterrement de sa tante. J'ai

dit! vous entendez, capitaine?... Et qu'on ne me rompe plus les oreilles avec de pareilles stupidités.

Nonchalamment, il reprend sa longue-vue et se remet à inspecter le petit nuage blanc qui ressemblait tout à l'heure à une chèvre et qui, maintenant, a pris la forme d'un long crocodile qui, lui au moins, s'en va en pleurant vers l'Est.

Le lieutenant et le capitaine, comprenant fort bien que c'est à eux que tout cela s'adresse, n'ont pas bougé. Ils font ceux qui ont à peine entendu. Un simple signe à l'adjudant, menaçant comme la foudre et qui se ramifie en tombant sur les grades inférieurs, et c'est tout.

Très troublé, tandis que le colonel lui tourne le dos, Polochon se livre à toute une série d'exercices réglementaires, à des demi-tours, à des marches en avant, en arrière, à des par le flanc droit, par le flanc gauche admirablement exécutés, qui le ramènent vers les faisceaux. Là, il ne se sent plus strictement obligé de continuer sa manœuvre et il se contente de s'asseoir, complètement ahuri, sur le revers du talus, sous les regards stupéfaits des soldats qui l'entourent.

Mais d'un bond l'adjudant est près de lui, il

a l'air d'un homme qui l'a échappé belle et qui, somme toute, est content d'en être quitte à si bon compte. Seulement, après un pareil danger, il ne s'agit plus de plaisanter et ses instructions deviennent précises et sévères.

— Vous avez entendu, n'est-ce pas, Polochon? pas la moindre blague, vous savez, ou je vous boucle sans pitié. En rentrant, vous allez me faire le plaisir de filer au galop enterrer votre tante, comme vous voudrez. Et puis, Nom de Dieu! qu'on n'entende plus parler de vous avant demain matin, et qu'on ne vous rencontre pas dans les rues, vous savez; le colonel voit tout; je ne vous le dirai pas deux fois.

Et comme Polochon, après son utile permission de théâtre pour l'enterrement de tante Léocadie, semble tout désorienté par cette inutile permission d'enterrement qui lui tombe du ciel, le sergent-major, voyant son inquiétude, lui frappe familièrement sur l'épaule :

— Voyons! voyons!... Vous affolez pas!... Votre permission d'enterrement ce soir?... Eh bien! quoi, c'est pas compliqué... Disparaissez!... Tenez, moi, à votre place... Allez donc au théâtre!

PAYSAGES ANIMÉS

I

NUIT D'ÉTOILES

Tout d'abord, l'ombre semblait, ce soir, épargner la mer.

L'eau était si claire, si lumineuse, que la nuit n'était plus très sûre d'en pouvoir triompher; elle aimait mieux faire semblant de l'oublier. Puis, elle a eu des remords : cela ferait scandale; elle va chercher un petit brouillard de renfort, et maintenant, sûre de ses droits, victorieuse gardienne de ces vagues qu'elle endort, la nuit s'étend silencieusement sur la terre et sur l'eau.

Le brouillard, discrètement, ramasse ses loques et va se coucher dans les champs : il sait que l'on n'a plus besoin de lui.

Les étoiles, timidement, une à une, comme

des vers luisants, n'entendant plus rien, se mettent à briller. Pas un bruit sur la grève. Les gens sont blottis dans leurs maisons bien closes, comme des escargots.

Seul, un chat passe tranquillement sur des bois et les remue.

Une lanterne rouge brille doucement au haut d'une tour. Sans doute, ce doit être un photographe qui travaille ? Mais quelle utilité d'aller s'installer en l'air au bout de la jetée? Pour être plus tranquille peut-être?

Après tout, j'y pense, c'est le phare tout bonnement.

Deux femmes — naturellement — passent en chuchotant.

Une grosse phalène se cogne aux vitres, entre, se fait lourde et tombe.

Puis le silence devient plus profond encore.

*
* *

Cependant, voici que, dans la campagne, se précise le bruit disloqué d'une carriole. Elle semble rouler, tout là-bas, sur des tas de noix.

Le battement égal du cheval se rapproche. Au pas — ça monte. Puis au trot — ça descend.

On entend la toux de l'homme très près et le bruit clair des fers heurtant les pierres. Voici même une étincelle : il faut bien s'éclairer un peu, à cause des gendarmes !

Il est là maintenant. Les roues font, sur le gravier, un bruit de brouette : tout grince et s'arrête.

L'homme saute sur le sol sonore, tire le cheval par la bride et heurte. La grande porte oscille et s'ouvre, le cheval bute au seuil, puis tout s'enfonce sous le porche qui résonne en voyant entrer les roues.

Une femme se hâte avec une lanterne dont l'ombre allongée danse au long des murs. Quelques paroles échangées à la hâte, puis le silence retombe lourdement comme un éteignoir.

*
* *

Le phare est plus rouge, plus sec et plus petit.

Sur le sable, des centaines de barques tachent de leurs masses sombres la grève immense aux reflets d'étain. Elles sont rangées vers le village, comme les rayons d'une roue.

Plus près se dressent, vers le ciel, les maigres carcasses de bateaux que l'on construit. On

dirait d'énormes poissons échoués là d'aventure et qu'un peuple de fourmis ronge patiemment depuis des semaines. Il ne reste déjà plus que les arêtes ; mais le repas est sans doute fini pour aujourd'hui, car rien ne bouge aux alentours.

Au large, les bateaux commencent à pêcher. D'abord on ne voit à l'horizon qu'un petit œil clignotant, placé on ne sait où, sur la mer ou dans le ciel. Puis la lumière se balance, se reflète, se dédouble et remonte. Peu à peu les lanternes s'allument sur toutes les barques et la mer se couvre de feux follets.

*
* *

Les étoiles sont au grand complet et la Lune les passe en revue. Les unes se tiennent à l'écart, d'autres se réunissent par groupes. Le plus grand nombre préfère la Voie lactée et s'y presse comme des fourmis.

Elles aussi semblent pêcher. Que peuvent-elles bien prendre dans les mers du ciel ? Tiens ! un poisson. Mais, agile, il s'est déjà glissé entre les barques. Tiens, un autre, puis un autre. Cours après ! ce sont des étoiles filantes.

Une porte grince, un filet de lumière s'é-

chappe sur la route, on entend le pas sonore et décidé d'un homme qui va vers une grange voisine, puis un bruit de loquet, un remue-ménage intérieur dans une étable bien close. La voix grave d'un chien résonne sous la voûte immense du ciel. Puis, plus rien.

Un clapotis de sabots; encore!

*
* *

La mer semble plus grande, le village plus petit.

Il fait froid, il est tard.

Les dernières lumières ont fermé leurs yeux jaunes; les dernières portes sont closes.

Le phare reste seul dehors et veille sur les hommes.

. . . . . .

Enfin le coq se lève, brosse ses habits, astique son clairon et descend au corps de garde.

Comme l'Empereur qu'il vénère, il n'aime point les idéologues. Il méprise et déteste cette nuit qu'il ne comprend pas.

Et, sentinelle vigilante, confiant en la victoire du Soleil, brutal et guerrier, il commence à guetter, par delà les collines, l'aube hésitante et lointaine du Maître des mondes.

II

LE PORT ABANDONNÉ

Dans de grands bassins rapiécés avec des morceaux de ciel, les coques noires des bateaux se reflètent comme de larges taches d'encre coulant des quais.

A la lumière crue tombant des mâts électriques ce sont des cordes, des rails, des wagons, des passerelles, des paniers et des caisses : — lait condensé — lait condensé — lait condensé — lait condensé.

Sur le pont désert du paquebot un rat, ne connaissant que son devoir, s'avance par bonds successifs et prend possession du navire. Maintenant le capitaine peut venir.

Au hasard de la nuit les nuages passent rapides comme de longues bâches noires flottant

dans le ciel. Par-ci par-là, une tache claire : des cheminées blanches, des manches à air doublées de brun.

Une grue noire, à ventre rouge, laisse flotter au vent sa chevelure blanche et, pour se distraire, lève la jambe.

Et comme dans ce chaos on ne saurait discerner des hommes habillés de noir, il semble que cet infernal sabbat, abandonné à lui-même, crie, grince, souffle et dévide follement ses engrenages sans contrôle possible, au seul gré des rafales.

III

AFFAIRES LOCALES

Le Tortillard est un drôle de petit tram qui serpente dans la campagne, tourne, vire et se penche en courant comme un funambule. Seulement deux fils de fer lui paraissent plus sûrs.

L'heure est matinale, il n'y a personne.

Si, cependant, une marchande de poisson qui, installée sur le marchepied d'un wagon, vend ses animaux sauvages à un employé.

— Alors, huit sous ?

— Huit sous !... Mais, mon bon ami, j'les ai refusés à Zélie tels que les v'là !

L'argument est assez fort, visiblement, mais il y a toutefois des accommodements. On baisse la voix, parce que je suis là, et tout s'arrange.

Soyez tranquilles ! je n'aurais rien dit, mais puisque vous me faites des cachotteries, je révélerai tout : je le ferai même imprimer à Paris.

Elle a dû les vendre six sous ses poissons, pas plus, et voilà !

Je suis seul, tout d'abord, puis de vilaines pêcheuses s'installent à l'autre bout du wagon. Elles se mettent à jaboter, en me coulant, de temps à autre, un regard défiant. Mais leurs yeux clairs et bleus savent mal dissimuler. Ils se tournent vers moi d'un coup sec, m'inspectent et se détournent brusquement, se croyant sauvés, comme des autruches.

Le poisson, sur la plate-forme, sent un peu la marée. Il est même difficile qu'il sente encore en arrivant en ville. A force de sentir, il s'épuisera.

Le tramway part, longeant la route. Au bout de quelque temps, nous dépassons une vieille, grande, sèche, courbée en deux, sous sa hotte de poissons. Elle marche raidie, insensible à la fatigue, le regard perdu dans le vague, comme une bête de somme, le cou tendu à la façon des tortues. C'est un scandale.

— Croyez-vous qu'elle va comme ça tous les jours, pour ne pas payer le tramway ?

Et les femmes la regardent avec envie, un

peu honteuses maintenant d'être là à dépenser leur argent.

Une petite descend. Elle fait les maisons des environs.

— Faut croire qu'elle est bien avec du monde par là.

Sur la route, un petit âne attelé à une charrette file vite vers le marché. Il sait qu'il ne faut pas arriver en retard et qu'il travaille pour ses maîtres. Dans huit jours, quand les baigneurs viendront, il en prendra plus à son aise et pourra se rouler à terre entre les brancards. Ce sera toujours bon pour d'inutiles promenades.

De temps à autre, il se permet seulement de braire et, pour s'amuser, imite les sirènes de bateau qu'il a entendues à la ville.

Enfin, des villas, les noms se succèdent : Fréhel, Les Mauves, Jersey, Les Roses. Ont-ils de l'imagination, ces Parisiens !

Et, comme nous longeons la grand' route, un vieux s'arrête et salue le tramway.

Il le vénère, en son âme obscure, comme une force locale.

A Saint-Malo, le long du quai, de petits bateaux ornés de belles devises :

Potius mori quam fœdari.

Et comme on n'en est pas encore là, on se contente de laver le pont.

Un autre :

Dat virtus quod forma negat.

Heureux les gens qui savent se contenter de tout !

IV

SILHOUETTES NOCTURNES

Neuf heures dans la salle basse de l'auberge...

On croirait visiter pieusement un champ de bataille. Partout, des morts. Les lampes sont baissées. Comme des loques, deux bonnes dorment les poings dans les yeux, accrochées aux bandes du billard. Affalée sur une chaise, la patronne reste hébétée comme un fumeur d'opium. Son mari, emmitouflé de graisse, regarde fixement deux hippocampes qui, dans un bocal, semblent désespérément chercher leurs corps de chevaux absents. Ils pourraient peut-être s'entendre avec des centaures, mais allez donc leur faire entendre raison. Des poissons rouges, dans un bocal d'eau potable, regardent, en

riant, ces deux misérables que l'on a mis sans doute dans l'eau salée pour les conserver.

Au dehors, des femmes, avec leurs châles noirs et leurs coiffes blanches, se promènent en se donnant le bras. Toute l'année, elles restent là, inactives, attendant les hommes, qui sont à Terre-Neuve.

Et, comme elles ne peuvent rester éternellement au bout de la jetée une main au-dessus des yeux, balayées par la tempête, pour faire plaisir à quelques milliers de peintres, elles jacassent comme des pies.

*
* *

Il fait nuit noire. Tout d'abord ma fenêtre semble suspendue au milieu de l'ombre, je crois voir un gouffre sans fond où tout s'est englouti, puis enfin les choses n'ont plus peur, elles sortent une à une de la brume et maintenant je puis les contempler.

Dans le brouillard léger qui monte de la mer, on distingue à peine les limites de ce petit monde : à droite, la ligne noire de la côte; à gauche, celle plus grise de la jetée.

Rien ne bouge aux alentours.

Seul, un grillon, perdu dans un tas de bois,

fait entendre sa voix. Il doit sûrement se bâtir une maison avec de solides pierres de taille, car je l'entends qui les monte avec son cric.

Mais pourquoi faire tant d'étages? Voilà bien une heure qu'il tourne sa manivelle, clic, clic, clic, clic, clic, clic, clic, clic...

Mon Dieu! que c'est haut! La pierre n'arrivera donc jamais? Ce ne sont pourtant pas les maisons les plus élevées qui sont les plus jolies. A mon avis, un petit hôtel à un étage... pour un grillon... j'aurais cru... Mais après tout, c'est son affaire.

*
* *

Un silence profond monte de la grève et endort le village.

Peut-être va-t-on jouer du Wagner?

Puis des voix calmes, très près, le bruit de souliers ferrés, une voix plus mâle et enfin des sabots qui s'en vont clopinant.

Vers la mer un feu brille par moments dans une invisible barque, puis s'éteint.

Le silence se fait plus complet.

Seul, le grillon travaille, sans doute à la lumière : il y a tant de vers luisants sans ouvrage.

Dépêche-toi, dépêche-toi, tu n'auras jamais fini ta villa pour la saison. Et si tu loges chez les autres, on te prendra pour un cri-cri.

*
* *

A gauche, le feu rouge foncé du phare se reflète dans la brume et sa lumière est si douce, si ouatée, que dans cette calme soirée d'été on dirait une scène d'intérieur.

Une persienne s'écarte en claquant, un jet de lumière s'élance dans le feuillage des arbres et demeure encore un instant sur la route, s'irisant dans la brume qui devient plus épaisse.

Puis, tout se tait, s'éteint, se clôt. On n'entend plus rien, sauf ce damné grillon qui monte une seconde pierre et à lui seul dérange toute la nature. Les entrepreneurs de travaux publics ne respectent rien.

Oh! c'était sûr; dès l'instant que l'un commence, les autres ne se gênent plus : brusquement deux chats s'étranglent, puis honteux du bruit qu'ils font, se taisent subitement.

On entend une toux au loin.

Derrière la jetée une invisible lumière laisse un halo de ouate blanche.

Maintenant le brouillard tombe et, comme il mouille petit à petit les maisons, le phare en

profite pour se refléter doucement sur les toits d'ardoise.

Enfin, l'infatigable constructeur se tait : il sait qu'il ne faut jamais bâtir par la pluie.

V

A LA MER

Un homme à la mer ! un autre, puis un autre ! Des familles entières à la mer !

Lugubrement, sur le vaisseau de la « Ville de Paris », ce cri sinistre retentit et, n'écoutant que leur courage, de hardis sauveteurs s'élancent dans les trains ou sur leurs autos pour voler à leur secours.

Mais, hélas ! il est déjà trop tard.

*
* *

Sur la plage, le spectacle est lamentable : des familles qui vivaient, il y a quelques jours encore dans l'abondance et dans le luxe, en sont aujourd'hui réduites à la plus poignante de

toutes les misères, et ce n'est point sans essuyer une larme furtive que nous les contemplons.

Ici, le célèbre banquier Thuridès, hier milliardaire, à peine vêtu de loques sordides, cherche avidement sa vie dans les rochers. Avec des peines inouïes, lorsqu'il parvient à capturer quelque proie immonde, les yeux brillants, il se retourne vers ses enfants qui le suivent tristement et, dans un geste de triomphe, l'élève au-dessus de sa tête.

— Un crabe! un crabe! Nous aurons un crabe pour ce soir!

Toute la famille alors, retombée à l'état sauvage, bien au-dessous de la brute, se met à pousser des cris inarticulés, à danser, à trépigner de joie; les uns pleurent, les autres s'embrassent. Ce ne sont plus que des sauvages, mais hélas! la faim excuse tout.

Plus loin, les choses ne vont guère mieux : la belle Mme Bâton de Chaise, qui, jadis, exigeait des bains de lait, se baigne aujourd'hui, avec joie, dans une eau vaseuse où se déversent, par un égout, les eaux sales du Grand-Hôtel. Et, lorsqu'une vague lui apporte quelque vieille boîte à sardines, sa joie ne connaît plus de bornes. Que de douloureuses étapes elle a dû franchir pour en arriver là.

*
* *

Sous de misérables tentes de toile retenues par des cailloux comme celles des bohémiens, des femmes, jadis jolies, raccommodent d'informes vêtements, attendant, affamées, leurs maris qui ne reviennent toujours pas de la pêche.

A quelques pas de là, un industriel amuse ces malheureux avec des jouets d'enfants, comme on le ferait pour des sauvages, et, consterné, je reconnais d'anciens propriétaires habitués de nos hippodromes, qui se contentent aujourd'hui de petits chevaux en zinc, et trépignent de joie en les voyant tourner.

*
* *

L'heure du bain.

Des familles chargées d'enfants descendent vers la mer pour noyer sans doute les plus laids.

De fait, aussitôt, on les plonge dans l'eau, on essaie de les étourdir, de les asphyxier, de les assommer sous les vagues ; mais les pauvres petits se débattent et crient. La foule, muette d'horreur, reste impuissante sur le bord et contemple avec angoisse ce répugnant spectacle.

A la fin, les parents affolés, écœurés eux-mêmes par leur sinistre besogne, y renoncent et, ruisselants d'eau, hagards, remontent vers les huttes en portant leurs victimes.

*
* *

Je ne dirai pas à quoi ressemble la vieille Anglaise en jaune écrasée sur les galets.

*
* *

Une famille d'hippopotames écroulée sur le sable regarde la mer qui lui crache sur les pieds... et elle ose le lui rendre.

Les poteaux des bains avec de petits drapeaux indiquent aux navigateurs le chemin du rocher artificiel construit par le gérant du casino.

Quelques enfants ont oublié leurs toupies dans la mer; à moins que ce ne soient des bouées.

*
* *

Enfin, l'heure des ablutions. Une bande d'Arabes vêtus de burnous blancs se précipite en fantasia vers la mer.

D'autres, en caleçon, descendent lentement jusqu'au bord de l'eau et, au moment de quitter la terre de France, serrent la main et disent adieu à leurs amis.

De faibles nageurs, agenouillés sur le fond, nagent durant des heures à la même place sans fatigue apparente, et le mouvement régulier de leurs bras émerveille la galerie.

*
* *

Le choléra, la femme à barbe, trois hommes-boîtes mal peints, le Marron d'Inde et la Mère fouettard : ce sont d'honorables commerçants de Paris qui vont au Casino.

*
* *

Les têtes des nageurs poussent sur la mer comme des champignons. Certains sont tonsurés, les messieurs les fournissent ; il y en a de vénéneux, ce sont les bonnets rouges des baigneuses.

Honneur aux dames !

*
* *

Triomphalement, des noyés vivants sortent

de l'eau. Maintenant, pour se nettoyer, ils n'ont plus qu'à aller prendre un bain.

Le beau monsieur fait son effet de torse.

La femme à barbe repasse en costume de bain. Comme les anthropophages n'en ont pas voulu, elle va tenter les requins.

Tiens, une araignée de mer qui monte sur la plage ; non, c'est un petit chien.

Le timide jeune homme joue à se tordre les pieds sur les galets, pour amuser ces demoiselles.

*
* *

Enfin, la marée descend ; on se décide à vider la baignoire, il n'était que temps : depuis des siècles, l'eau finissait par être sale.

VI

L'ÉTRANGE VOYAGE

Assis près de mon étroite fenêtre, je vis passer successivement deux hommes couverts de suie, un prêtre accompagné de deux Anglaises, un paysan fumant sa pipe, trois jeunes filles qui ôtaient leur corset, puis des officiers, une vieille dame couchée sur des coussins, un jeune homme qui déjeunait, puis encore une foule d'autres personnes qui, dès lors, passèrent trop vite pour qu'il me fût possible de les bien distinguer. Puis, brusquement, plus rien.

Le train où je me trouvais se mit en route à son tour, et je compris qu'un autre train venant en sens inverse et bondé de voyageurs venait de quitter la station.

A vrai dire, je ne me sentais pas très rassuré et l'étrangeté d'un tel spectacle n'était pas sans m'impressionner quelque peu. Ne voyageant, depuis des années, qu'en automobile, je m'étais décidé, par pure curiosité, à tenter un voyage en chemin de fer pour connaître enfin, autrement que par ouï-dire, ce mode étrange de locomotion.

Comme but de cette excursion, je m'étais fixé une petite station balnéaire des bords de la Manche, des plus fréquentées en été, mais en ce mois d'octobre, définitivement abandonnée par tous les Parisiens.

Existait-elle réellement en dehors de la saison? Quelle pouvait être au juste sa vie lorsqu'elle se trouvait séparée de tout pays civilisé par le mauvais temps? Ce mystère, je l'avoue, m'intriguait au plus haut point.

*
* *

Seul, depuis Paris, dans mon compartiment, je voyais défiler sous mes yeux de petites vallées vertes, noyées d'eau, abandonnées, semblait-il, aux grenouilles. De petites maisons, aux toits d'ardoise, vernis de pluie, témoi-

gnaient seules, par leurs fumées bleuâtres, de la présence des hommes et de la possible existence du feu dans ce long aquarium.

A mesure que le train s'éloignait de tout centre habité, sur sa petite ligne d'intérêt local, il semblait hésiter et chercher la direction à suivre. Parfois, il montait sur des crêtes pour inspecter l'horizon, puis il redescendait ensuite dans de petites vallées en quête d'un paysan qui le pût renseigner.

Il s'arrêta dans une petite gare où un saint homme d'ermite, coiffé d'une casquette, lui donna quelques indications, une caisse de provisions et des lettres de recommandation, puis il repartit avec une nouvelle assurance.

*
* *

A mesure que nous approchions de la mer, la tempête se faisait plus terrible. Un vent dédaigneux et rustique semblait prendre le train pour une flûte de Pan, jouant un air sauvage entre les wagons et reconnaissant ses notes à la couleur des voitures.

Au surplus, le train commençait à s'enrhumer, éternuant chaque fois qu'il passait sous un pont. Il eut une crise plus forte en traver-

sant un tunnel, crise qui fut aggravée par le croisement d'un train asthmatique.

*
* *

A quelques kilomètres de là, nous fîmes des politesses à un interminable train de marchandises dont les wagons facétieux se couchaient au ras du sol pour passer inaperçus, puis se relevaient brusquement, puis se couchaient encore, ayant l'air de s'amuser comme des enfants.

— Coucou! Ah! le voilà! Vous pensiez que c'était fini! Tenez, en voici encore!

Ce jeu puéril ne m'amusa guère et je vis avec plaisir arriver le dernier wagon, où un pion sévère s'apprêtait à serrer la vis aux délinquants.

De loin en loin, une garde-barrière dévouée, armée d'un drapeau rouge, détournait sur elle la fureur des vaches et des taureaux comme le plus habile torero.

*
* *

Enfin, la machine se mit à hennir en sentant son écurie.

Les deux voies, longtemps contenues, se

dédoublèrent à l'infini comme si elles avaient enlevé leur corset.

Je me penchai à la portière ; nous arrivions.

Un gros éléphant noir, assis au bout du quai, en profita pour me cracher un peu d'eau sur la tête par sa trompe pendante.

Le train s'amusa encore à jouer du tambourin sur les plaques tournantes en signe d'allégresse, comme les Arabes, puis redevint sérieux, râla, s'étrangla avec ses freins qu'il avala de travers, fit des efforts pour cracher et éternua définitivement.

Il devait être assez fatigué, car je crus bien qu'il allait tomber sur les genoux, en s'arrêtant, comme un vieux cheval de fiacre.

Enfin, il se remit d'aplomb et je pus descendre.

La locomotive, qui, par son brusque arrêt, avait fait trébucher tous les wagons, riait encore, fumante de sueur, et, dans sa joie, s'oubliait sous elle.

Je constatai avec effroi que j'étais seul dans le train, avec une vieille paysanne qui portait deux canards dans un grand panier.

On la laissa passer sans difficulté avec des sourires d'entente, telle une femme préhisto-

rique ramenant un peu de butin dans la grotte de la tribu.

Quant à moi, je vis que ma présence était sévèrement commentée et je sentis tout de suite que je commettais une grosse inconvenance : en qualité de Parisien, venir en cette saison dans une station balnéaire, c'était tomber chez des gens à l'improviste, sans être invité; c'était revenir, le lendemain d'un bal ou d'une soirée, assister au déménagement des chaises, ou au rangement de la vaisselle. Ma seule présence obligeait à autant de frais généraux que celle de trois cents personnes.

On ferma précipitamment les barrières de la gare. Le préposé aux billets qui bêchait son petit jardin, en manches de chemise, s'élança dans la lampisterie à la recherche de son veston et de son képi. Le chef de gare, qui donnait un grand dîner sur le quai, se leva et fit semblant de faire partir un train.

*
* *

Je m'en allai au hasard des rues désertes, le long des villas fermées qui, sûrement, à cette époque, n'eussent pas reconnu leurs propriétaires.

Les rares paysans qui se trouvaient là me regardaient avec méfiance.

J'allai déjeuner dans une petite auberge qui se trouvait ouverte. La patronne m'accueillit avec un mauvais sourire et me servit, en me regardant comme si elle essayait des poisons.

L'hostilité des habitants était évidente.

*
* *

Désœuvré, tandis que je prenais mon café, je vis avec étonnement quelques mouches qui marchaient au plafond, la tête en bas, et cette simple vue me plongea dans un abîme de réflexions. Pourquoi ces insectes ne tombaient-ils pas? Que devenaient les grands principes de la gravitation universelle? Qu'était venu faire Newton?

Je pensais sans doute tout haut, car j'entendis la voix zézayante d'une vieille mouche me répondre :

— Pensez-vous que nous allons graviter quand il n'y a personne? Véritablement, vous en avez une santé! Lorsque les Parisiens sont partis, on peut bien tout de même se mettre un peu à son aise!

Une mouche qui parlait! J'apostrophai, en

manière de plaisanterie, un gros chien qui se trouvait là, couché à mes pieds, et je lui dis :

— Eh bien! mon vieux, qu'est-ce que tu penses de cela? Les mouches qui parlent, à présent!

— Que voulez-vous que cela me fasse! répondit négligemment le chien.

— Comment, fis-je au comble de la surprise, un chien qui parle, maintenant!

— Eh bien alors, fit le chien en haussant imperceptiblement les épaules, pourquoi me demandez-vous quelque chose, si vous pensez que je ne puis pas vous répondre? Vous êtes bien de Paris, vous, par exemple. Vous oubliez que nous ne sommes pas pendant la saison.

*
* *

Vexé, je sortis. Le brouillard était opaque, on ne voyait pas la mer.

— Un sacré brouillard! fis-je à un pêcheur qui passait près de moi.

— Mais, monsieur, me répondit-il en clignant des yeux, c'est toujours comme ça en hiver, nous mettons un voile sur la mer pour qu'elle soit bien propre pendant la saison pour

ces dames de Paris, rapport aux mouches et à la pluie.

Je compris alors combien ma présence en cet endroit était déplacée et je repartis le soir même pour Paris.

VII

CIEL PARISIEN

Prétentieusement errante, voici la folle des mondes, l'innocente de la famille, le bouffon de la Terre, voici la Lune.

On la laisse en liberté, car elle n'est point dangereuse. Cette nuit, elle se contente, pour se distraire, de découper des ombres dans des nuages en papier gris et de tirer les chiens par la queue pour les faire hurler.

Depuis que son corbeau l'a lâchée, elle est bien tombée à l'horizon et les rats l'ont toute échancrée. Mais elle en a bien vu d'autres, et sa figure de bonne femme en neige ne s'émeut pas pour si peu.

A vrai dire elle se farde, son éclat est emprunté, et, comme l'âne vêtu des dépouilles

du lion, elle s'habille avec les laissés pour compte du Soleil. Aussi en craint-elle les coups de pied et se cache-t-elle lorsqu'il revient.

Comme un clown, elle ne nous égaye que lorsque l'acteur principal n'est plus là, et la griffe de chat, qu'elle nous montre parfois dans les nuages, ne peut en imposer que le jour où Hercule, également fatigué du vice et de la vertu, se coupe les ongles.

Au surplus, le reste du ciel n'est guère mieux, quand on y pense : on se croirait à l'intérieur d'une pelote piquée de trous d'épingle, et tout cela est fait à la six-quatre-deux.

Un enfant ne voudrait pas de ce Chariot ; il date de l'âge de pierre... ou même de l'âge de Paul, et nos carrossiers font mieux aujourd'hui. Quant aux roues!... Où sont les roues, je vous le demande?

Et cette Balance! quelle justice!... Et ce Cygne sans cou! Et cette Polaire! venez donc voir la nôtre! Et ce Chien, et ce Dragon!

Mais, en vérité, on se moque de nous depuis des siècles, et tout ce ciel n'est qu'un mauvais mur où des enfants en bas âge ont laissé d'informes dessins.

Enfin, toutes ces étoiles sont chauves comme des confetti, et, grâce à Dieu, nous n'avons

point, cette année, le spectacle immoral d'une comète en cheveux se traînant sur nos routes sidérales!

Attention! gare aux yeux! Ce sont des étoiles filantes...

Et c'est une grande consolation pour les âmes pieuses de savoir qu'au ciel les chers défunts ont d'aussi mauvaises allumettes que les nôtres.

VIII

L'ARROSEUR

Dès l'abord, elle pourrait effrayer, la maigre silhouette de cet homme qui, péniblement, s'avance entre les arbres.

Voyez, mon Dieu ! Quelque terrible bataille s'est-elle donc déroulée près d'ici ? On dirait que ce malheureux traîne derrière lui ses entrailles et marche courbé par la douleur.

Mais non, ce spectacle horrible vous laisse insensible et j'aurais mauvaise grâce à vous en accuser, puisque, dès le titre, j'eus soin de vous avertir qu'il ne s'agissait, en ces lignes, que d'un modeste arroseur.

*
* *

L'arroseur assujettit fortement au bord du

trottoir la queue de son interminable lézard à roulettes. Il n'en faut pas plus pour provoquer chez ce pauvre animal de terribles maux de cœur.

Mais l'homme, plein de sollicitude, s'est élancé et, maintenant, il lui relève et lui tient la tête.

Si, par hasard, les promeneurs passent trop près, l'arroseur, par politesse, met sa main devant la bouche du lézard et en fait un écran.

Ce sont de bons offices entre vieux amis. L'arroseur semble dire : « Il est un peu malade, n'y faites donc pas attention. »

*
* *

L'arroseur est un grand artiste. Le blanc trop voyant de la chaussée le gêne et, petit à petit, il l'estompe. De-ci de-là, il met une touche et enlève avec insistance les empâtements jaunes dus au mauvais goût des chevaux.

Il trouve le paysage joli et pense qu'il est temps de le vernir. Et, dans la fièvre de ce grand travail qu'il achève, c'est à peine s'il remarque les figures hostiles, en masques japonais, des chauffeurs qui passent auprès de lui.

Parfois, discrètement, il arrose les jambes poussiéreuses d'un vieux cheval, puis le jet se relève, s'irise au soleil et semble, au-dessus de la terre, former un diadème.

Marbré de lumière dans l'ombre des arbres, un équipage arrive au grand trot. Va-t-il donc passer sous ce porche? Le cocher doit être moins rassuré qu'il n'en a l'air. Mais d'un mouvement brusque, l'arroseur a fermé sa lance et les deux chevaux s'ébrouent en passant très vite dans la poussière d'un arc-en-ciel.

*
* *

Les enfants se sont arrêtés de jouer.

Ils se rendent parfaitement compte de leur infériorité et n'essayent même plus de lutter en présence de l'incomparable jeu de l'arroseur.

Tacitement, ils reconnaissent que, seul, l'arroseur a le droit de diriger le jet; mais ils revendiquent pour eux-mêmes la canalisation des fuites et l'exploitation de la prise d'eau. Bientôt même, ces simples restes ne suffisent plus à un gamin qui s'enhardit au point de marcher sur le tuyau. Il s'efforce d'arrêter l'eau et défie l'arroseur avec le peureux espoir d'une bonne douche dont il ne serait pas responsable devant le tribunal maternel.

Mais, dédaigneux, l'arroseur se détourne à peine, absorbé qu'il est dans les multiples combinaisons de son jet d'eau. Alors, rongé par la jalousie, le gamin se soulage en fantaisie devant un arbre à la façon de l'arroseur. Mais, hélas! que peuvent ses faibles moyens personnels comparés aux inépuisables ressources de son concurrent?

Enfin, l'arroseur a fini son travail. La chaleur monte encore du sol mal éteint, une lourde chaleur d'orage qui ne fait rien présager de bon.

Au ciel, les nuages noirs se réunissent en conseil de tous les coins de l'horizon, mais les nouvelles doivent être mauvaises car les éclairs se succèdent, espacés, semblables à des clignements d'yeux ou à des battements d'ailes. On essaie bien, là-haut, d'allumer quelques lampes, car le temps devient sombre, mais l'électricité fonctionne mal et vacille sans se fixer.

Les bicyclettes, modernes hirondelles, filent vite en rasant le sol, ce qui, chacun le sait à Paris, est un signe précurseur de la pluie.

Enfin, une à une, les larges gouttes tombent sur la chaussée, pareilles à des sous de plomb. Feraient-ils donc, au ciel de la fausse monnaie?

Encore quelques centaines de pièces, mesdames et messieurs, et nous allons commencer!

Le public se range, comme pour la parade, de chaque côté du boulevard, sous les portes cochères.

*
* *

Seul l'arroseur reste calme.

Satisfait, sa tâche accomplie, il allume une pipe en attendant l'orage.

Il n'est point envieux et ne regrette rien. Il a toute la bienveillance des anciens maîtres pour les essais des jeunes et pense que c'est bien au tour des autres de travailler un peu.

Tout à l'heure, devant l'arc-en-ciel, il aura même le sourire indulgent d'un précurseur.

Et puis, pour tout dire, au fond de sa conscience timorée, il n'est pas fâché de voir peu à peu s'effacer sous l'averse une partie du boulevard qu'il avait quelque peu négligée.

IX

LE RACCOMMODEUR

Comme le grand Léonard, ce vieillard n'aime point à se spécialiser. Ses vues sont plus larges et plus hautes; il raccommode également le verre, la faïence et la porcelaine.

*
* *

Petite pomme de terre égayée d'un tablier blanc, une bonne, en hâte, descend les morceaux d'un vase, qu'à défaut d'éventail, elle brisa d'un coup de plumeau. Le vieillard recueille ces précieux débris, et, semblable à une araignée enfin repue, il s'éloigne au coin de la cour sous la porte cochère.

Et, tout de suite, il aiguise sa pointe et se met à creuser.

*
* *

Il s'est assis sur sa caisse de bois, jadis blanc, et, en archéologue consciencieux, il reconstitue avec patience l'objet d'art qu'il tient entre ses mains.

A première vue, il est facile de voir que ce vase n'appartient pas à la période étrusque; son style le classe plutôt parmi les objets néo-japonais de nos grands bazars. Mais qu'importe la matière pour un artiste épris d'idéal? Un grand peintre espagnol ne fit-il pas, un jour, un tableau avec de la boue?

Le vieillard à longue barbe ne s'arrête pas à ces vaines contingences; armé d'une vrille, il perce, perce.

*
* *

L'acier grince et tourne obliquement dans l'émail, creuse la porcelaine et ne la traverse pas. Chaque morceau du vase est bientôt grêlé; on dirait que des cirons ont passé par là. Ce faible vieillard surprend; les corps les plus durs ne lui peuvent résister, il semble les pénétrer sans effort. Et, dès lors, on ne s'étonne plus de voir

ses bottines et son vieil habit troués en mille places. Percer d'aussi minces objets ne dut être pour lui qu'un jeu d'enfant.

La foule, comme toujours indifférente aux artistes, passe insouciante. Un chien s'arrête un instant, méprise la boîte vénérable et s'éloigne. Seul un jeune pâtre, portant son troupeau dans ses cheveux, s'attarde pensif et médite en lui-même un apprentissage possible sur les vases paternels du merveilleux métier qu'il voit exercer.

*
* *

Maintenant, le vieillard fantasque, fatigué de creuser, mange du fil de fer. Il le tord, il le pince, il l'avale, puis le rejette. — Rapide, la petite pomme de terre regarde en passant où en est l'artisan. Mais lui, tout à son œuvre, ne la voit plus. Rien ne saurait le distraire car le moment décisif approche.

Comme un Chinois, armé de petits bâtons blancs, fouillant parfois avec une allumette dans un flacon inépuisable, il colle et assemble les morceaux. Déjà, le perroquet jaune, entouré de roseaux verts, disparaît sous l'enduit, un fil de fer dans l'œil. Le petit Japonais, porteur de

seaux, lui non plus, n'est pas épargné, le corps marbré de lignes blanches.

Mais le vieillard voit plus haut et plus loin. Depuis une heure qu'il travaille sans prendre de repos, les débris informes se sont réunis, et peu à peu, le vase renaît sous ses doigts agiles. La sueur perle sur son front, elle perle même plus bas sur sa moustache et glisse lentement dans sa barbe décolorée. Le génial vieillard n'y prend pas garde, l'imminence du succès le grise, il touche au but : il y est.

*
* *

Venez, petite pomme de terre ingrate, venez prendre votre vase, ne craignez plus la colère de vos maîtres. Dans les mains enchantées du vieillard, la porcelaine a réuni ses morceaux épars : mille petits fils la retiennent maintenant, plus solide qu'avant. Et, certes, le travail minutieux et délicat de ce prodigieux artiste ne saurait être trop payé. Ne lui fallut-il pas plus d'habileté et de soins pour raccommoder ce pot qu'il n'en fallut au potier pour le faire?

Venez, le vase est fini!

Et c'est abominablement laid.

X

L'AGENT

Dans la nuit, trois heures du matin sonnent lentement à une intègre horloge qui ne connaît que son devoir, puis, entre les hautes maisons de l'avenue déserte, le silence retombe plus profond encore.

Avant le réveil des êtres et des choses tout semble pour la dernière fois s'endormir lourdement aux premières lueurs de l'aube, et, dans cette humidité chaude du jour qui point, c'est comme du sommeil qui monte de la terre vers le ciel, mêlé aux fades parfums que versent sans compter Aubervilliers et Pantin.

*
* *

Seul, tel Siméon stylite au faîte de sa co-

lonne, l'agent de la brigade des voitures demeure immobile sur son refuge. Serviteur incorruptible de l'Idée, il reste là, les yeux perdus dans le rêve, songeant aux lointaines campagnes qui le virent naître, qui sait? peut-être même à sa mère, ruminant lentement.

Et comme, malgré tout, l'inaction lui pèse et que le sommeil l'envahit, pour se distraire, il se met à compter les étoiles qui, une à une, se fondent dans le ciel et se décolorent.

Quelques noms lui reviennent lentement, inculqués par le brigadier au long d'interminables et incohérentes théories sur l'orientation.

Voici le Cygne, auquel les enfants ne doivent, sous aucun prétexte, jeter du pain; puis la constellation d'Andromède et, plus loin, le Dragon, trop souvent, hélas! en état d'ivresse manifeste.

Mais brusquement, esclave de sa consigne, l'agent se redresse avec autorité. Son bâton s'est levé, puis, machinalement, retombe vers l'horizon.

Entre Polaire et le Lion, il vient d'apercevoir le Chariot.

XI

PETITS DRAMES PROVINCIAUX

Grandes Mademoiselles.

Je vais voir Marthe et je la trouve changée. Ses yeux brillent, sa poitrine longuement se soulève, et, tout en parlant, la voici qui regarde vers la fenêtre avec inquiétude.

Moi aussi je regarde, et, de l'autre côté de la rue, accoudé au balcon des contribuables, je vois le sous-préfet, un grand garçon sanguin et blond qui souffle désespérément vers les fenêtres de Marthe et roule, à l'idée d'un morceau de sucre possible, des bons yeux de chien fidèle.

Je n'aime guère ces interminables confidences que les jeunes filles réservent aux seuls Tantales en cheveux gris, et, prudemment, je détourne la tête.

Mais il est déjà trop tard : Marthe baisse les yeux et murmure :

— Puisque vous me forcez à tout vous dire, mon vieil ami, eh bien? oui, c'est vrai...

Elle ajoute en rougissant :

— Il m'écrit en cachette tous les jours...

Par politesse, je demande :

— Il y a longtemps, Marthe?

— Oh! non, me dit-elle, il ne m'a parlé qu'une seule fois, au bal de la sous-préfecture ; mais si vous saviez comme il m'aime!

La déesse Raison est si pleine de poussière et tellement entourée de pièges à loups, que je renonce à l'aller chercher.

Du ton dont on s'enquiert de l'état d'une banque dont on vient de retirer ses fonds, je me perds en souhaits inutiles et, dans le style habituel aux discours municipaux, je fais des vœux pour le bonheur de Marthe.

Enfin, sentant que je gêne, je pars sans plus attendre.

*
* *

Quelques jours après, je rencontre Marthe chez le libraire : elle vient d'acheter deux Ohnet et paraît toute triste.

— Il souffre affreusement! me dit-elle. Après

une lettre d'adieu déchirante, il a cessé de m'écrire et n'ose même plus lever les yeux vers mes fenêtres; je m'en veux, parfois, d'être aussi cruelle, mais je ne puis pourtant pas agir autrement sans me compromettre. Si vous saviez combien la douleur l'a changé, lui jadis si gai, avec cette grande barbe noire qu'il a laissé pousser, ses joues pâles et aimaigries, c'est à peine si vous pourriez le reconnaître, le pauvre garçon !

*
* *

Hier, Marthe est venue chez moi, comme une folle, la figure bouleversée, sanglotant, désespérée.

— C'est affreux, me dit-elle, ce qui arrive !... Oh! ne riez pas, cette fois!... Les romanciers ont raison! Je n'aurais jamais cru que ce fût possible!

Inquiet, je l'interroge, je la presse de tout me confier.

— Voilà, dit-elle, où peut conduire la coquetterie! Par pur enfantillage, je ne m'étais point montrée toute la journée d'hier; alors, voyez-vous, alors, il m'aura crue morte et, ce matin, à la fenêtre, je regarde : ah ! c'est horrible! Ses cheveux ont blanchi en une nuit !

*
* *

Je la console, je la réconforte, je lui dis combien ce gage d'amour lui doit être précieux, et, malgré sa douleur, je la vois si fière de cet amour surhumain, tellement heureuse, en somme, de l'avoir inspiré, que je me tais.

Je ne lui dirai pas que, depuis un an, dans notre petite ville, on remplace le sous-préfet tous les mois.

Petites moizelles.

Maintenant M. Fred est très gêné ; il tourne et retourne dans ses mains la poupée avec une crainte horrible d'être ridicule. Certes, il ne regrette pas ce qu'il a fait. Il devait se venger. Aussi, quelle ridicule petite fille que cette Maud, et quelle singulière manière de recevoir ses amis! Depuis un quart d'heure qu'il est là, elle fait semblant de ne point même soupçonner sa présence.

Du reste, il prévoyait bien que cela n'irait pas tout seul, et si ses parents ne l'avaient pas forcé à venir.... Enfin, ce qui est fait est fait !

Peut-être aurait-il pu s'emparer d'un autre objet que de cette poupée, lui, un garçon... ;

mais pour bien montrer qu'il est un homme, il fait semblant de ne s'intéresser qu'à la construction mécanique de l'objet. Avec dédain, il fait tourner les bras, les jambes, la tête, de l'air d'un papa qui ne s'inquiète que de la solidité d'une marchandise qu'il veut acheter pour sa petite fille... Il faut quelque chose d'incassable ; les enfants ont si vite fait de tout abîmer !

Mademoiselle Maud reste à la fenêtre. En bas, du grand jardin, montent des voix, le bruissement des arbres et de l'herbe qui chantent sous le soleil d'été jusque tout là-bas, au bout de l'avenue où commencent les grands champs qui se perdent dans un lointain bleu où les petites filles ne vont jamais.

Mademoiselle Maud reste à la fenêtre et son regard, entre deux boucles blondes, semble suivre avec intérêt une mouche qui fait des manières pour entrer, comme une belle dame dans un salon.

Cependant, ce silence l'inquiète et, de côté, très lentement, elle essaie d'apercevoir l'ennemi. Brusquement, elle a vu le sacrilège :

— Ma poupée !

Et son petit pied chaussé de noir frappe le sol, rageusement.

M. Fred n'avait pas prévu une aussi brusque

attaque ; il se sent dans son droit, mais les mots lui manquent. Peut-être est-il sourd, car il continue comme si de rien n'était.

— Ma poupée !... Je veux ma poupée !

Fred est décidément sourd tout à fait : c'est le temps qui fait cela, comme grand-père !...

Très pâle, les lèvres serrées, écrasée par l'injustice des hommes, mademoiselle Maud s'est rapprochée de la grande baie ouverte sur le jardin :

— Ma poupée, ou je me jette par la fenêtre !...

Inquiet, M. Fred risque un œil, mais, toujours ne bouge pas, prêt à tout.

Mademoiselle Maud commence à se hisser sur le bord de la fenêtre. Brusquement, Fred a peur ; il va s'élancer ; mais, tranquille, mademoiselle Maud est déjà redescendue :

— Non, je ne me jetterai pas aujourd'hui !... Maman m'a défendu d'aller au soleil dans le jardin.

XII

LE CHIEN QUI SUIT LE TRAMWAY

Au petit galop de chasse, entre les arbres du boulevard, le chien jaune suit le tramway et, pour lui, ce n'est point une petite affaire ; on ne saurait s'imaginer la peine qu'il faut prendre pour faire avancer une pareille machine.

Il est laid, mais il ne s'en soucie guère ; comme les vieux grognards de l'Empire, il a bien autre chose à penser : ce sont les arbres qu'il faut flairer pour s'assurer qu'aucun ennemi n'est caché derrière ; ce sont les rails qu'il faut soigneusement vérifier, puis l'attelage, puis les autres voitures qui doivent se ranger. Que sais-je encore? On ne saurait trop prendre de précautions.

Le cocher paraît s'endormir dans ses langes ;

les chevaux, suspendus au timon, ne se hâtent guère, et le conducteur, les pieds tordus par leur marche habituelle dans des ornières d'autres pieds, reste parfois cinq minutes sans faire tourner sa petite sonnerie de lapin mécanique. Cependant, puisque ce tramway appartient à son maître, le chien jaune l'admire sans réserve.

Aux stations, pendant les arrêts, il regarde les passants, cherche sur leurs figures d'inévitables signes d'admiration et semble leur dire :

— Hein ! est-ce assez joli ce tramway, regardez comme c'est bien bâti ! Trouvez-moi donc une aussi belle voiture dans tout Paris, et, dans tout ce tramway, un plus bel homme que mon maître ! Vous voyez, c'est celui qui est assis là-haut, sur la tête des autres, avec sa pipe et sa blouse blanche, un homme qui prend ses cinq absinthes par jour, ce qui me fait, au bas mot, six morceaux de sucre l'un dans l'autre !

Puis un dernier coup d'œil aux roues, un encouragement aux chevaux, et en route ! On ne doit point s'attarder à causer lorsqu'on est en service commandé.

De temps en temps, le chien jaune abandonne un instant la voiture et file, à droite ou à gauche, annoncer aux autres chiens le passage de son maître.

Et, pour économiser du chemin, quand ils lui tournent le dos, comme il n'a pas le temps de faire le tour, il se contente de leur téléphoner la nouvelle par derrière.

Il se multiplie et s'occupe de tout ; il se convulse en tirebouchon jusqu'au nez résigné des chevaux et leur saute entre les jambes comme une flaque jaune ; il jappe quand le veau mugisseur, caché dans la voiture, oublie de beugler, et son indignation ne connaît plus de bornes lorsqu'un misérable sapin ne se dérange pas assez vite.

Puis, dès que la voie est libre, il court, de-ci de-là, donner de nouveaux coups de téléphone.

*
* *

Parfois il regarde en l'air et demande des ordres, mais son maître sommeille doucement ; il s'en fie à lui, sans doute, et cette confiance redouble son zèle.

Et même, quand son maître descend enfin, le chien jaune s'efforce de détourner son attention par ses gambades et par ses sauts. Il l'emmène, il l'entraîne loin du tramway, et lorsque tout danger semble écarté, cyniquement il accepte les compliments et les caresses.

— Mon Dieu, oui, la tâche était bien dure, mais que ne ferait-on pas pour un si bon maître !

Sans remords, il s'imagine qu'on lui attribue toute la peine et que le bonhomme, un peu distrait, vous savez, parfois, n'a pas vu qu'il y avait des chevaux.

XIII

AU SALON

Le riche Amateur.

Il court, vient, repart, s'embrouille, se trompe encore de salle et se retrouve au même endroit sans en être bien sûr.

Ses pauvres yeux s'accrochent un moment au long des murs. Noyé dans cette mer d'huile, il cherche quelque vache, quelque portrait de repère, et quand il se croit sûr d'être déjà passé par là, il fonce à nouveau dans les galeries sans fin, comme un désespéré.

Et comme, pour lui, tous les tableaux se ressemblent, il se sent perdu dans leur innombrable uniformité.

Il est venu là cependant avec l'idée ferme de noter quelques toiles pour ses achats futurs, mais

vraiment il ne sait plus auxquelles s'arrêter.

De ses goûts personnels, certes, il n'est point question : le riche amateur sait se sacrifier pour ses amis ; aussi, ne cherche-t-il qu'à deviner ce qui saurait leur plaire. André approuverait l'achat d'un paysage, mais Paul n'aime que les marines. Un amateur de son entourage ne voit que la peinture *noire*, un autre n'admet que les toiles *claires*. Il en mettra dans sa galerie pour tous les goûts, c'est entendu ; ce n'est qu'une simple question d'argent, mais encore, dans chaque genre, à quelle œuvre se résoudre ?

Le riche amateur regrette déjà d'être venu seul et sans appui. Sans doute serait-il flatté de faire son choix sans le secours d'autrui, mais il redoute quelque bévue. Si André était avec lui, les responsabilités seraient partagées, mais ni André ni Paul ne sont là !

Hésitant, sentant son ignorance, hochant douloureusement la tête, le riche amateur commence à noter quelques toiles sur son carnet. Dieu sait à quelles œuvres il va s'arrêter !

Mais non ; les tableaux qu'il note, sans être remarquables, ne sont point les plus mauvais. Un dieu protecteur semble guider ses pas et écarter de son choix les croûtes infâmes qui déshonoreraient à jamais sa galerie.

C'est qu'au bas de chacune d'elles une petite inscription tutélaire l'en détourne :

« *Acquis par l'État.* »

L'Amateur éclairé.

Quel est cet homme qui parcourt une à une toutes les salles, s'arrête devant un tableau, l'examine longuement, puis reprend sa course, s'arrête encore et repart? Un souverain peut-être ou, tout au moins, quelque haut personnage étranger?

On le peut justement penser en voyant la foule s'éclipser avec respect sur son passage et le laisser discrètement à ses méditations. A coup sûr, ce n'est point quelque ministre : nulle cohue, nulle curiosité de mauvais ton ne vient entraver ses pas.

Le voici dans les salles de gravure. Ses désirs, sans doute, ont été prévus et quelque service d'ordre invisible le protège, car il y reste seul, admirant tout à son aise des œuvres de choix.

Plus loin, des peintures attirent ses regards. Il n'en faut pas tant pour que la foule disparaisse, et certaines galeries sont vides lorsqu'il entre les visiter.

Cependant, les agents ne se montrent pas et, si leur discrétion peut déjà surprendre avec raison, celle de la foule se conçoit encore moins. Quel ordre mystérieux a-t-elle pu recevoir pour que nul regard ne trouble même l'auguste visiteur?

Serait-ce donc le tsar ou bien quelqu'un des siens?

Mais non, la police n'a que faire en pareille matière, et si le merveilleux promeneur voit la foule s'éloigner docilement des tableaux qu'il admire et masquer discrètement ceux qu'il veut éviter, c'est qu'une force le protège et l'isole, plus efficace que celle des rois.

Elle manque de goût, et lui en a.

Apoplexie.

Comme un taureau qu'on lâche dans l'arène, le gros monsieur pénètre dans la salle où sont les maîtres de notre temps, et, de suite, il est sous pression.

Son indignation ne connaît plus de bornes. Il essaye d'en rire, mais, après tout, il n'a point l'impudence d'un Figaro, ses forces le trahissent. Décidément, il préfère en pleurer.

De la peinture, ça! de la peinture, miséricorde!

Il semble chercher autour de lui aide et protection. Pareille monstruosité n'est point possible. On s'est trompé, n'est-ce pas? Mon Dieu! serait-ce même une triste plaisanterie?

Des gardiens vont venir, bondir sur de pareilles horreurs et les enlever au plus vite. Et le gros monsieur semble s'étonner, à chaque minute de retard, que tout cela ne soit point déjà fait. Il reste là, il veut jouir de leur stupeur.

Cependant, personne ne vient et le gros monsieur ne sait plus que penser.

Né romain, il invoquerait les dieux infernaux; né dans une arrière-boutique, il préfère en prendre à témoin, comme à son habitude, sa femme et sa fille.

Mais toutes deux restent effarées, serrées l'une contre l'autre.

Toute cette peinture les ennuie, surtout depuis qu'elles y voient une source nouvelle de colères.

Cependant, vaguement, en leur âme obscure, sachant combien leur époux et père se montre injuste en ses querelles ménagères, elles sont prises d'une secrète pitié pour ces peintres qu'il invective comme elles.

XIV

LE CHEVAL DE BATAILLE

Il s'encense, il s'admire, il est seul, et c'est assez; il foule le sol comme à regret, de trois quarts, indéfiniment, hélas! puisque la terre est ronde, il en arrache ses pattes avec mépris.

Il hésite : à quoi bon? s'arrête lassé; mais, bientôt, prince débonnaire, il consent à vivre encore, puisqu'on l'en prie.

Un peu gêné par tant d'hommages supposés, il marche à petits pas dans le fourreau trop étroit de sa robe lustrée, et, lorsqu'il salue, de droite ou de gauche, les longs cordons de son monocle s'abaissent gracieusement sur sa poitrine.

Si quelque passant l'admire, il hennit de plaisir; si d'autres le raillent, il hennit encore. Il ne soupçonne même pas la contradiction;

tout est hommage pour lui, et la controverse n'est point son fort. Il est militaire dans l'âme.

Tout en marchant, il rêve d'expéditions lointaines, de glorieux combats : il rêverait même pour l'homme de nobles conquêtes, si la plus noble n'était déjà faite.

L'ennemi peut venir, nous sommes prêts : cesse, timide négociant, de serrer les épaules en manière de pain de sucre, réchauffe tes yeux et qu'un sang vermeil efface la blancheur d'un foie pusillanime, ne crains rien : *le cheval de bataille est là.*

Sous la grêle des balles, dans l'infernal vacarme de la mitraille, dans le fracas de la mélinite et le sinistre éclatement des obus, il ne bronchera pas : c'est là son rôle. Depuis des années, les plus habiles d'entre nos officiers l'y préparent.

Mais quoi? Que se passe-t-il? L'indomptable coursier s'arrête, ses oreilles se dressent, ses jambes vacillent et, brusquement, sourd à la voix de son maître, il s'enfuit dans une galopade effrénée.

Car voici qu'apparaît, au détour du trottoir, remorqué par un gosse larmoyant, un minuscule lapin à roulettes dont la grêle sonnerie met en déroute notre héros.

XV

PETIT DÉTAIL

Il fait si chaud dans la charcuterie que les mouches aiment mieux se noyer dans la carafe que de rester à jouer sur le pas de la porte.

Sur le comptoir, en des plats juxtaposés, on croirait voir les tronçons de quelque serpent coupé par morceaux.

Il ne reste plus que trois tranches de boa, saupoudrées de sable; mais, par contre, la provision de saucisses est au complet.

Le boudin semble enroulé comme une corde sur un puits de choucroute et le petit cochon de lait, retour d'Afrique, a la peau toute bronzée.

D'un château de saindoux sort une dame en papier, la robe tachée d'huile. Elle doit avoir bien mal au cœur, et comme je la comprends

d'aller se promener sur un gazon de mousse artificielle!

Madame Gras, la charcutière, ne sait où donner de la tête. La boutique est encombrée de clientes qui viennent faire leur marché; on se bouscule, on se presse.

Madame Gras jongle littéralement avec des sabres. Elle effeuille le jambon, tel un calendrier; elle lance des ronds de saucisson aux assistants, comme si elle jouait aux grâces.

Cependant, relevant avec dignité les côtés de sa robe comme des pans de graisse, voici la respectable madame Tardivelle. C'est une cliente considérable par le poids de ses achats, de ses paroles et de son corps, une ancienne et vénérable cliente.

Elle entre et, tout de suite, pleine de sollicitude obèse, elle interpelle madame Gras :

— Bonjour, madame Gras ; j'voulais vous demander, c'est-y votre parent ce maçon qui vient d'être tué sur le journal rapport à un échafaudage ? Ça s'écrit « Gras », pareil au vôtre?

Madame Gras tient trop à sa clientèle pour ne pas lui répondre poliment ; elle est commerçante avant tout. Mais, que voulez-vous, elle est trop affairée pour bien comprendre ce qu'on

lui dit, et c'est en appuyant de toutes ses forces sur un os rebelle qu'elle répond, l'esprit perdu dans le vague, souriant à tout hasard :

— Non, non, madame Tardivelle, c'est pas notre parent... je regrette!...

XVI

UNE INFAMIE

Étendu sur un banc des boulevards extérieurs, le ramasseur de mégots attend, pour travailler, qu'on se décide à réformer la société. Et, pour l'instant, les nuages qui filent au-dessus de sa tête suffisent à lui donner l'illusion du mouvement nécessaire à tous les hommes.

Lentement, refoulant l'atmosphère, voici que s'avance la digne madame Calliope, qui revient de son marché. Elle ressemble, tant elle est grasse, à un gros ballon trop lourd et elle respire bruyamment à chaque pas comme pour jeter du lest.

Juste au-dessous du banc où se dessèche le maigre vagabond, elle aperçoit un objet brillant; elle se baisse comme si elle fondait et le pique

à la manière d'une poule : c'est un bouton de manchette ; en or, sans doute!

Mais le ramasseur de mégots a vu le mouvement et se récrie :

— Pardon, madame, c'est à moi!

Mais madame Calliope est une forte femme qui connaît son affaire.

— A vous? Montrez voir un peu l'autre?

Et, la preuve faite, elle s'éloigne en souriant bêtement.

L'indignation du vieux vagabond ne connaît plus de bornes.

— Quel toupet! Ah! ces bourgeois, les voilà bien! L'autre! l'autre!... Jamais vous ne leur ferez comprendre qu'un bohème peut n'avoir qu'un seul bouton de manchette; dans leur société pourrie, ils enlèvent même aux pauvres ce qu'ils ont! Ayez deux boutons on vous croit; un seul on vous le prend. Quelle pitié! Quand on est pauvre, personne ne vous écoute!...

Cependant, son indignation diminue à mesure que madame Calliope s'éloigne.

Après tout, ce bouton n'était pas à lui et il ne l'avait même pas remarqué.

XVII

AU BOIS

Dans un fin nuage de poussière, l'implacable soleil d'août fait bruisser les passants sur le macadam comme des mouches.

Rouges ou jaunes, calcinés par la chaleur, les tramways électriques qui stationnent au rond-point de la porte Maillot ont de brusques révoltes lorsque leur moteur, d'un coup sec, les force à démarrer une fois de plus vers de lointaines banlieues.

Solennelles et lentes, de grosses voitures de transport, entièrement vides, s'avancent vers la grille de l'octroi pour la visite qui s'annonce interminable et minutieuse.

Derrière elles s'arrêtent, résignées, quelques vaches qui arrivent à Paris en sabots. Il y en a

là pour tous les goûts : une blanche pour le lait, une jaune pour le café et une plus foncée pour le chocolat. Les Parisiens peuvent dormir tranquilles, leur petit déjeuner les attend.

De toutes parts, des automobiles se glissent dans les avenues et se faufilent, un peu lasses, en se balançant avec négligence sur leurs ressorts. Seul, un petit tacot, suant l'huile chaude, grince des dents rageusement, parce que la chaleur lui fait mal aux gencives.

Dans une enceinte spéciale, une fête turque bat son plein, et un zouave qui passe, ne connaissant que son devoir, salue respectueusement un faux chef marocain qui s'en va, solennel, après la fantasia, razzier une boîte d'allumettes de deux sous dans un débit de tabac voisin.

Honneur au courage malheureux! Deux petites dames transformées en écrevisses cuites passent à bicyclette sur la galette chaude de l'asphalte.

*
* *

Mais qu'est-ce que cela en comparaison du spectacle lugubre qui nous attend! Sur un socle de bougeoir en porcelaine, voici la misère à Paris. Un jeune homme en habit noir trop

étroit, au pantalon élimé sur les chevilles, s'apprête à dévorer des lapins vivants.

Déjà, de son chapeau à haute forme, il a retiré — oui, mesdames et messieurs — une couronne d'immortelles, une gerbe de fleurs, trois balais municipaux déposés sur le sol, et, enfin, délicate attention pour lui-même, une palme portant en lettres d'or ces simples mots : « A Alfred de Musset ». Et le poète des *Nuits*, stoïque, regarde fixement le soleil éblouissant qui s'abat sur sa poitrine en sucre blanc.

Enfin, voici le châssis de course tant attendu, avec deux hommes en caoutchouc accrochés à la carrosserie en caisse à savon et qui cale au beau milieu de l'avenue, faisant des manières comme un cheval de prix pour bien montrer qu'il n'a rien de commun avec les humbles autos qui marchent.

— Allez, Eugène, remettez en route.

Eugène saisit la manivelle, donne une brève secousse, et, crac, j'entends un bruit sec dans les branches d'un arbre voisin. Un corps qui passe? Un retour de manivelle, sans doute? Rassurez-vous, ce n'est pas Eugène; c'est un cerf-volant égaré, en papier peint, qui s'abat sur le sol.

Hélas! voici le supplice de Brunehaut qui recommence : des gens passent, égarés, traînés

à terre par un cheval indompté. Mais non, notre époque manque décidément d'imprévu, et c'est tout simplement le petit tramway du Jardin d'Acclimatation qui se faufile entre les arbres.

Enfin, voici un spectacle officiel digne d'attention : la *contravention*. Une grosse voiture soufflant hypocritement, telle une bête prise au piège, s'écrase comme un chat sur le sol avec des regards faux et fume incontestablement. Du reste, puisque les choses en sont là, plus n'est besoin de se gêner, et le brouillard devient opaque. Les agents, ne connaissant que leur devoir, consultent des cartes, des plaques, des permis, tout cela pour bien s'assurer que la voiture fume. Décidément ils n'ont pas de nez.

Au loin, les grosses voitures qui n'ont pas été capturées accourent au ras du sol, s'aplatissent un moment comme des tigres et s'enfuient par les allées désertes. Et le silence retombe, avec, de temps à autre, des cris et des rires d'enfants sous le dôme des grands arbres.

*
* *

Maintenant, le soleil, plus bas, se cache derrière les buissons, fuse en poussière d'or au travers des branches et reforme, quelques mètres plus loin, son disque de feu.

Violentes et démesurées, les ombres s'allongent, et, dans la suée tiède qui monte des arbres, deux oiseaux se perchent en silence sur une branche flexible, comme des chauves-souris.

Un autre, plus hardi, piétine rageusement le sol de ses deux allumettes.

Un cycliste d'une prodigieuse habileté joue à se tenir en équilibre sur place, et l'admiration de son petit camarade est telle qu'il a bien le droit, en somme, de mettre de temps à autre un pied par terre pendant qu'il a le dos tourné.

Mais qu'importent ces jeux puérils au cycliste désabusé qui s'avance lentement en vacillant, une main sur les reins?

Sur le siège de sa victoria le cocher-squelette de bonne maison fait tournoyer lentement son fouet en parasol et ne daigne même point regarder l'admirable voiturette qui passe à côté de lui avec son joli petit moteur ingénieusement formé par un soufflet à poudre insecticide.

*
* *

Maintenant le soleil ne s'intéresse plus qu'à la cime des arbres; les couleurs se fondent, les verts deviennent plus puissants et le brun des allées plus mouillé. L'air se purifie, et le petit

tonneau sorti d'un chromo peut venir, conduit par un chapeau rose.

Des artilleurs sans doute, brillamment montés sur leur voiture de course, avancent en braquant leur pièce et passent, fiers et dédaigneux, ignorant qu'ils ont, depuis quelque temps déjà, un pneu remarquablement crevé.

Enfin voici le gardien de phare monté sur son moulin à café. Et la silencieuse électrique passe dans l'allée avec un bruit infernal de pierres broyées sous son poids, suivie de la limousine infiniment propre d'un marchand de champagne, sans doute, avec des sacs à raisin en place de phares.

Au ras des allées l'extrémité des branches d'arbre trempe encore dans le soleil, tandis qu'un motocycliste passe en retenant sa machine à pleins bras.

— Crrr, toc, toc, toc, crrr, bing! Et l'imposant gentleman, avec les yeux languissamment tournés vers le ciel, se décide à changer de vitesse.

Sublime et dédaigneux, dans l'allée réservée aux cavaliers, voici maintenant un magnifique cheval noir qui s'avance, avec le cou en accordéon. Sans doute va-t-il nous jouer quelque chose.

Il serait temps, car la concurrence est proche. Dans l'allée, à fond de train, voici s'avancer, en effet, la voiture-perchoir pour oiseaux de paradis, traînée par un fin trotteur dont les bouts de pattes rapiécés avec des linges pendent comme des loques.

Débordée de commandes et à l'étroit dans ses ateliers, la fabrique de rastas vient d'envoyer, pour les sécher au soleil, quelques séries nouvellement peintes.

Dans une petite allée obscure, le miteux tandem mixte s'en va, suivi modestement par d'affreux cyclistes en vêtements noirs recouverts de poussière.

Les ombres de la nuit s'épaississent et un oiseau mal graissé commence à fonctionner.

Progressivement les voitures s'éloignent et, dans l'allée déserte, on n'entend plus au loin que la clochette d'un cheval. C'est l'heure où le vieux monsieur suivi d'un petit chien en tôle découpée fait son apparition, guigné à distance respectueuse par l'implacable insolence de larbins obséquieux.

Encore une fois, l'éternel gentleman, dans sa voiture du course, repasse orgueilleusement, et, comme je suis à pied et que l'une de ses roues crie « à l'assassin », je me bouche juste

assez l'oreille pour lui faire au cœur une blessure inguérissable.

Et tandis que l'insupportable soleil agonise lentement et prolonge indéfiniment son indiscrète visite quotidienne, on allume ostensiblement la lune et les lumières des restaurants pour lui faire comprendre, si possible, qu'on n'a point l'intention de le retenir à dîner.

XVIII

FÊTE FORAINE

On dirait une troupe de sauvages campés dans la nuit sous les arbres du boulevard. Des feux ont été allumés en grand nombre, pour écarter, sans doute, les animaux féroces qui rugissent au loin, et la foule, peu rassurée, s'écrase dans les limites du campement. Des femmes essaient de se frayer un chemin, portant, en guise de butin, une lampe à colonne, un lapin presque vivant ou un simple enfant gagné à la loterie.

Chaque année, tout est reverni à l'alcool : les baraques, le pain d'épice et les trognes enluminées des promeneurs. Dès l'abord, l'odeur vous en prend à la gorge.

Dans un coin sombre, sous le feuillage noir

des arbres, quelques assassins détruisent, à coups de maillet, une guillotine dont il ne reste plus qu'un montant rouge, et la lugubre scène est éclairée seulement par un double arrosoir de pétrole qui fume, charbonne et empeste bien volontiers, à condition qu'on ne lui demande pas de lumière.

Un gros Américain, Edison sans doute, semble couver un petit étalage où le public, moyennant deux sous, peut se nettoyer les oreilles à l'électricité ; où le progrès s'arrêtera-t-il?

A côté de lui, un Turc met en vente deux lampes fumeuses ou du nougat, et sa boutique, couleur locale, est tendue d'Andrinople.

*
* *

Le jeu d'anneaux n'a pas de chance, personne ne s'y arrête ; aussi, quel mauvais présage que de planter dans sa boutique des couteaux en croix !

Le tir est plus attrayant, et quand on touche l'exécution de Gamahut, qui ne marche plus, c'est généralement Jeanne d'Arc qui se dévoue : elle ouvre deux petites portes, glisse lentement sur des rails et se rend au supplice pendant

qu'une invisible musique joue *Au drapeau!*

Toutefois, les tireurs sérieux vont à côté. Ils prennent des poses d'anciens soldats, regrettent que la cible ne soit pas à quatre cents mètres et, prudemment — facile excuse d'une maladresse possible — ils dédaignent l'emploi des deux mains pour une arme aussi légère.

Mais quand ils visent l'œuf, les pipes savent ce que cela leur coûte.

*
* *

Une poussière épaisse monte du sol, se rafraîchit un instant dans la sueur des passants et retourne à terre, désaltérée, en gouttes de boue.

Une flaque d'eau dans le ruisseau, malgré les papiers gras, essaie encore de refléter quelques quinquets.

Mais voici que, derrière les arbres, inondé de lumière blanche, défile un interminable cortège de voitures absurdes, escortées de cavaliers montés sur des cochons.

L'orgue à vapeur fait rage, mais on a dû mettre la courroie à l'envers, car il est impossible de savoir ce qu'il joue.

Cependant, trois petites figurines de Saxe,

impassibles et souriantes, ne se démontent pas pour si peu avant la fin de la fête. Elles battent la mesure et jouent du triangle en tournant la tête brusquement, quand cela leur plaît.

D'autres manèges, tout croulants de crème bleue, tournent majestueusement sur la place, mais qu'importe au chasseur qui, sous couleur de tirer des pigeons en zinc, lance des fusées sur un monsieur qui fume sa pipe au balcon d'une maison voisine!

*
* *

Fuyons, voici le photographe! Deux soldats passent, très mûrs; l'un, béatement, tient une rose entre ses lèvres, et l'autre, courageusement, se fourre le poing dans une dent cariée.

Plus loin, une parade d'hommes-serpents annonce la danse Louis XV à travers les âges et la prise de la smalah d'Abd-el-Kader par les Alliés. Un cabinet anatomique est, du reste, réservé aux amateurs de l'Inquisition au-dessus de seize ans, et les puces savantes font face aux hommes ignorants.

Ahuris par le bruit, les gens se pressent et se bousculent vers l'inconnu, tandis que des tronçons de famille séparés de la souche commune

s'en vont à la dérive, emportés par le courant.

Un cocher hurle, et la foule le lui rend bien.

*
* *

En l'air la lune vexée reste cachée dans ses décors en carton noir et, très loin, vers des rues désertes, une boutique, seule éclairée, troue la nuit comme la gueule d'un four.

Le bureau de tabac a de la conjonctivite, l'œil vert du pharmacien n'est guère mieux portant et les boules de loto du restaurant de nuit lui sortent de la tête.

Quant aux becs de gaz, toujours secs et bien portants, ils se traînent en noctambules au long des rues en clignant de l'œil aux passants.

Toutes les voitures ont mis leurs lunettes pour mieux courir la nuit.

Mais pourquoi faut-il qu'un malheureux vienne, en ce jour de fête, nous apitoyer sur son sort ? On se bat donc par là, ou bien est-ce déjà un simple pochard ? Hélas, c'est un pauvre tramway, noir et bossu, qui s'avance en geignant, avec un œil tout rouge d'avoir pleuré.

XIX

LACS SUISSES

Il fait nuit.

Les fleurs des jardins délavées par l'orage s'écroulent en grappes colorées à la lumière crue des globes électriques, et, sous les lampes, dans la tiède soirée d'été, des rondes d'insectes s'organisent. Plus loin, la route s'enfonce dans l'obscurité comme dans un tunnel.

Sans raison, un piano dont l'orage, lui aussi, dut éclaircir la voix, éclate en feux de salve trop métalliques, et une voix impérieuse le lui chante en italien. Mais cela ne va pas et tout s'arrête.

Seul, dans le calme immense, un clapotis d'eau énerve l'ombre en lui effleurant la plante des pieds.

Aux terrasses des villas, des intérieurs violemment éclairés se révèlent avec des dessous rouges et bleus. Très près, un bateau hurle dans la nuit, puis l'on perçoit nettement le bruit lourd des roues qui démarrent dans l'eau, suivi d'un long roulement sur le lac.

Des voix claires et puériles, puis des grelots officiels annoncent la nocturne et spectrale apparition d'un irréel omnibus de gare, tout jaune et vide, avec, sur le marchépied, comme une scène du *Déluge*, un enlacement de gosses attachés à l'établissement au titre d'acrobates. Mais l'attaque de la diligence a assez duré, et vers le damier noir et blanc de vérandas lumineuses, le piège à voyageurs s'engouffre entre les grosses lanternes dépolies d'une grille d'hôtel.

Au loin, dans la montagne, un bruit profond de cascades s'unit temporairement au grincement d'un store qu'on remonte. Mais qu'est-ce que cela, en comparaison du rire exagéré, exaspérant et prévu, de trois Anglaises parquées dans une salle trop sonore et qui, avec leurs dents, jouent aux osselets ?

Un kilomètre, deux kilomètres, la route noire s'enfonce dans la campagne ; puis, insinuante, s'étrangle entre la montagne et le lac. Définiti-

vement, les dernières maisons disparaissent dans l'ombre, pour un changement à vue.

Et, de fait, comme la corniche se recourbe majestueusement sur l'eau, les lumières de la ville réapparaissent bientôt, se baignant dans le lac, en éventail.

Au surplus, le peintre du décor, pour ne point compliquer la machinerie, s'est contenté de figurer tous les plans sur le même écran de soie grise, et ce sont, à l'infini, les nocturnes et imprécises demi-teintes au lavis d'un paysage japonais.

Tout près, les arbres du rivage, en découpures violentes, sont évidemment tracés avec de l'encre de Chine pure, mais, au contact de l'eau, la teinte s'est délavée pour rendre le gris cendré du lac et le gris plus soyeux du ciel.

Soudain, très haut dans le plafond de soie grise, droit au-dessus de la tête, trois étoiles énormes apparaissent isolées, improbables et disproportionnées. Et comme l'aviation n'en est pas encore là et que les rois mages ne travaillent plus, il faut bien en conclure qu'elles sont au service d'un hôtel de premier ordre, situé au sommet d'un pic, vers le ciel.

Dans le silence profond qui tombe des hauts glaciers, seul sur la berge, en contrebas, un

clapotis d'eau très lent et très doux souligne le grondement sourd et lointain de cascades ignorées. Malheureusement, il faut bien le dire, un chien se mèle de ce qui ne le regarde pas et hurle sans proportion pour sa propre altitude.

Réveillée par le bruit, une cloche remet tout en place, puis une autre aux sonorités d'orgue, et, en prêtant l'oreille, mille bruits sourds et profonds leur répondent.

Très loin, dans la nuit, des horloges tintent clair. Tandis que les hommes sommeillent, leurs esclaves mécaniques veillent et, d'un commun accord, se disent l'heure pour ne pas se tromper. Seulement, on n'y comprend rien.

Dans la nuit, un promontoire se détache seul, maintenant, avec un arbre qui retombe sur le paysage comme une tache d'encre.

Un bonhomme, le marchand de sommeil sans doute, passe au loin sur la route en sifflotant, sa tâche terminée, et l'on entend le bruit de ses pas sur le gravier.

Quelques lueurs phosphorescentes au ciel, puis on ouvre toutes les portes pour balayer et, comme d'un arrosoir, le froid tombe en nappe sur la vallée.

Il faudrait un manque absolu de tact pour ne point comprendre que l'heure de la ferme-

ture est venue. Lasse de se donner en spectacle, la Nature voudrait bien que les derniers promeneurs aillent se coucher pour la laisser se mettre à son aise, comme aux libres temps de la préhistoire.

XX

LA PLUIE ROUGE

La nuit enveloppe le West-End, et seuls les trottoirs brillent encore, délavés par la pluie. Dans l'ombre le parapet ogival du pont de Westminster, évocateur des mornes désespoirs londoniens, barre l'eau immense de la Tamise comme une grille de cimetière et les passants se hâtent, le col relevé, raidis contre la rafale de pluie et de vent qui surgit inlassable de l'immensité noire.

Brusquement, dans le remous profond de la rivière, un chaland apparaît, comme en dérive, et s'engouffre avec ses lumières blanches sous les arches du pont.

Plus loin se détache la haute silhouette en dentelle du Parlement, écrasant le quai très

bas que jalonnent quelques réverbères espacés, avec, au-dessus, dans le ciel, le cadran lumineux de la Tour de l'Horloge, noyé dans le brouillard d'où suinte lentement l'éternelle pluie rouge.

A droite ce sont des alignements interminables de lumières au long du quai, et sur le pont, les omnibus automobiles qui passent en rafale, fatigués de leur éreintante journée qui s'achève et grinçant des dents à l'idée d'être obligés de changer encore une fois de vitesse pour un malheureux cab.

Là-bas, très loin au-dessus de la Cité, le ciel est plus rouge encore. Des fumées folles se tordent dans la brume, un remorqueur diabolique passe dans l'encre de la Tamise parmi des lumières noyées comme dans un inquiétant paysage de Turner.

Sur le bord du trottoir, équivoque et lamentable, une jeune fille s'arrête un instant avec une courte révolte du dos contre l'eau qui ruisselle, puis les plumes de son invraisemblable chapeau se secouent, et le minable oiseau, les ailes cassées, repart lourdement au ras du pavé.

Sur les quais, les maisons noires s'alignent avec leurs fenêtres en croix, très blanches,

doublées de lumière et de soie rouge, éveillant des idées de chaleur et de confort et donnant au promeneur du dehors, balayé par la rafale, l'exquise sensation d'être seul dans la ville monstrueuse, abandonné du monde entier, triste infiniment et très malheureux.

Des policemen sans col, délavés par le ciel, avec de petits manteaux de caoutchouc trop courts, restent là, les bras sur les hanches, comme des chauves-souris. Et toujours, en bas, c'est le clapotis hostile de la Tamise, comme un fleuve désespéré emporté à la dérive, vers la mer, sur la route des exils lointains.

Dans Whitehall la chaussée grasse déborde sur les trottoirs trop bas où se reflètent des enseignes multicolores couvertes d'inscriptions avec leurs lanternes trop grosses, carrées ou triangulaires.

En face, les grilles de fer aux ornements gothiques du Parlement s'opposent à ces bariolages modernes, et surmontées de leurs lanternes en panier à salade, endiguent de tout leur mépris le flot populaire.

Dans la foule des voitures, les cabs circulent en acrobates parmi d'innombrables omnibus qui ressemblent à s'y méprendre à des boîtes de conserves, couvertes d'étiquettes coloriées,

conduisant, si l'on en croit les réclames, de Bovril à Pear's Soap.

Sous la pluie, collée au long d'un mur, une affiche se délave lentement : *Recruites wanted for his Majesty's footguards,* et des dolmans rouges et des bonnets à poils, richement peints en couleurs de chromo, invitent les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans à venir grossir l'armée de Sa Gracieuse Majesté.

Sur le fond bronzé du ciel, la colonne de Trafalgar-Square se détache et des annonces lumineuses essaient de tenter l'impassible Nelson. A droite ce sont les innombrables lumières rouges et blanches du Strand, avec plus près, dans les ruelles voisines, des bars funéraires devant lesquels s'arrêtent, lugubres, des pianos mécaniques.

Et tandis que, sous la pluie, se déchirent lamentablement les pancartes des marchands de journaux étalées sur le trottoir, quelques filles, le dos arrondi, se tortillent trop souples au bras de boys rigides et de corrects employés.

XXI

CAMPAGNE ANGLAISE

Les dernières maisons en briques chlorotiques de Londres disparaissent et des alignements de boîtes à loger, faites à la douzaine, cèdent la place aux prairies vertes. Trois trains passent simultanément sur un champ de voies parallèles, emportant vers leur travail quotidien des milliers d'employés.

Enfin, la campagne commence avec des terrains bien balayés comme pour le lawn-tennis, bordés de barrières en fer peintes en blanc et de haies vives très vertes. Par-ci, par-là, le metteur en scène de cette campagne pour paysagistes a placé quelques moutons, et derrière, des cottages flanqués de leurs inévitables fours à houblon.

Dans le ciel, où traînent quelques loques bleues, une lumière claire et brusque, puis de gros nuages noirs qui s'en vont vers l'horizon. Et ce sont, à l'infini, des paysages de Constable mais peints au couteau, avec des empâtements violents d'ombre et de lumière.

Au premier plan, des chevaux blancs se détachent sur une prairie trop sombre. Puis ce sont, apparaissant dans un rayon de soleil, quelques vaches groupées en empâtements multicolores, et, plus loin, de petites taches sales et grises, qui furent, sans aucun doute, des moutons dans la pensée du peintre.

On acheva le tout avec quelques rayons de soleil qui tombent en gerbes sur le feuillage très sombre d'un bois lointain et dorent les perruques des vieux chênes.

*
* *

Maintenant, la campagne est rayée de haies noires, placées en damier, et la mer se rapproche. Bientôt, ce sont des collines vertes et grises avec un château-fort en carton découpé. Sur le quai, devant le ponton du bateau, une locomotive verte se détache et, tout au long de la jetée, deux grues affolées courent de toute la

force de leurs petites jambes, comme des oies au cou trop long, pour aller cueillir la poste royale dans son wagon et la déposer bien précieusement dans les flancs du steamer.

Les mâts en croix se détachent sur un ciel gris que trouent de temps à autre des taches d'un bleu pâle. Plus loin, les falaises crayeuses semblent noyées dans quelque brouillard imprécis, et parmi les hurlements harmoniques des sirènes, des panaches de fumée blanche s'envolent dans le ciel, évoquant l'obsédant Turner.

Sur le pont, des passagers affalés dans des fauteuils rouges, attendent passifs. Quelques cordes qui grincent, quelques coups de sifflet, des remous d'eau, et le bateau file au ras de l'eau dans un long glissement, tandis que sur les quais, des fumées noires s'envolent comme des diables, à la débandade.

Maintenant, dans le ciel bleu pastel très effacé, la côte se fait plus blanche, puis se perd vers le nord dans un nuage de cendre, tandis que, plus au sud, dans le clair soleil, surgissent par taches les blanches falaises d'Albion avec eurs cheveux verts coupés trop ras et leurs grandes dents jaunes.

XXII

FLORENCE

Tout au bout de la promenade des Cascine, derrière le tombeau en chocolat d'un Indien qui fut brûlé en cet endroit, le soleil miroite dans l'eau immobile de l'Arno. Quelques barques noires, inutiles réclames d'un fleuve illusoire, restent attachées à la rive où des enfants à moitié nus dorment cachés dans les roseaux comme de petits crocodiles.

Isolé, au long de la rivière qui descend en dunes vers la mer, un groupe d'arbres, sombre association de malfaiteurs découpée dans du carton noir, reste planté là comme un décor oublié. Et, vers l'Apennin, un petit campanile se détache seul dans la plaine, sur des montagnes d'ouate.

Au loin, quelques cloches sonnent pour n'en pas perdre l'habitude, et, parfaitement ridicule en présence d'événements aussi graves, un train de marchandises passe lentement comme un joujou.

Paresseusement, lorsqu'il consent à faire quelques pas, le vent apporte avec lui l'odeur pénétrante des pins et celle plus douce des fleurs, mais il transporte aussi un parfum si lourd d'huiles aromatiques qu'il s'arrête bientôt épuisé.

Un petit enfant, déguisé en paquet de linge, entre en scène, tombe brusquement comme si on lui avait fauché les jambes et, dans le silence de toute la Toscane, se met à hurler.

L'absence d'ogres, à notre époque se fait cruellement sentir.

*
* *

Vers les Cascine, en arrière du rond-point, les arbres empaquetés de lierre ne forment plus qu'un immense écroulement de verdure. Fort heureusement, le soleil est là pour faire respecter les plans et découper tout ce fouillis en décors placés correctement les uns derrière les autres.

Mais qu'importe au petit chien jaune qui, immobile, regarde l'Arno, et ne s'intéresse plus, en dilettante, qu'au coassement des grenouilles?

*
* *

Maintenant, le soleil roule péniblement dans les ornières de marbre de l'Apennin silencieux. De-ci de-là, très éloignées, les cloches se répondent dans le calme immense du crépuscule. Encouragés par ce saint exemple, les oiseaux commencent à répéter des chœurs, perchés sur les lourdes branches qui s'agitent lentement, mais sans grand succès.

Brusquement enfin, un chasseur, attardé au long de l'Arno, tire un coup de fusil sur une vieille pantoufle sauvage, mais trop loin pour qu'on le prenne au sérieux.

XXIII

FIESOLE

Une grande place, quelques maisons, et, tout autour, l'immensité lumineuse et pure de la Toscane.

Vers l'Apennin, dans un chaos de pierre et de verdure, un sentier longeant des ruines romaines descend lentement au milieu des oliviers vers le torrent.

Seul, rompant le silence, on entend un oiseau mal graissé qui crie, puis c'est un bruit de grelots en bas dans la vallée, puis plus rien, et seulement l'odeur lourde et pénétrante d'huile chaude qui monte des jardins.

Inquiets en entendant marcher, de petits lézards qui dormaient sur le chemin s'éveillent, font quelques effets de torse comme si quelqu'un

leur chatouillait les côtes, puis successivement, disparaissent brusquement dans les buissons, tirés, chacun sait cela, par d'invisibles ficelles.

Au loin, un peu d'humidité à l'aisselle d'une montagne dénudée, a fait pousser quelques touffes d'herbe.

Sur l'autre versant du double rocher de Fiesole, au pied des terrasses et des jardins, plus bas que les coteaux qui s'écroulent en mamelons sombres, c'est l'immense vallée qui se déroule tout entière, Florence dont les campaniles et les dômes brillent innombrables dans une poussière d'or, et, plus loin, l'Arno en fusion qui serpente et scintille dans la plaine.

*
* *

Tant que le soleil reste haut, inondant la terre de son écrasante lumière, rien ne bouge dans Fiesole : les maisons sont closes, les êtres dorment accablés, et, dans le grand silence, la chaleur monte seule en tremblant au long des murs.

Mais dès qu'il s'éteint peu à peu dans le lointain lourd des nuages, et que, rouge enfin, il roule à l'horizon dans les eaux boueuses du fleuve, la fraîcheur du soir monte lentement

de la vallée et éteint bientôt les dernières poussières du jour.

Alors les êtres et les choses se raniment, les maisons s'entr'ouvrent doucement avec les fleurs.

C'est l'heure délicieuse où, dans la paix immense de ce jardin merveilleux, la Toscane entière courbe les volontés et se plaît à rêver pour les hommes.

*
* *

Au loin des voix calmes résonnent dans la campagne, et des ifs très noirs se découpent au long d'une allée dantesque montant en lacets vers la vieille cité étrusque.

Sur la route, trois jeunes filles enlacées passent lentement en souriant, portant quelques fleurs aux plis de leurs robes, et, inconscientes des gestes immortels qu'elles évoquent, souples et silencieuses elles s'effleurent les doigts de leurs mains renversées.

*
* *

Puis, dans l'immensité muette du soir s'égrènent, cristallines, les clochettes d'un cheval qui monte sur la route, avec un haut panache sur

la tête, secouant de droite et de gauche son irritante et invisible escorte.

Les cloches de la vallée commencent à tinter lentement, et, tout au fond de la brume légère et bleue, quelques lumières s'allument dans Florence.

D'autres cloches se mettent en branle, très pures, très lointaines, et, léger, le son monte dans l'air limpide vers la voûte du ciel, où, dans un bleu trop clair, une étoile scintille avec peine.

Les silhouettes immobiles des ifs se découpent plus nettes et plus sombres. Quelques voix sur une terrasse qui s'éteignent bientôt, et, tout près, dans les couvents de Fiesole, puis au pied de la colline, de petites cloches claires et hâtives qui se mettent à sonner et répondent joyeusement au bourdonnement sourd et lointain de la Ville des Fleurs.

Insouciante et rieuse, délivrée du maître auquel elle doit tout, Fiesole s'éveille au coucher du soleil.

XXIV

LA DANSEUSE

A l'heure où, sur les lagunes, le pêcheur craintif voit le rouge soleil s'éteindre dans le lointain chaos des Alpes, seul devant sa demeure, étendu sur un lit d'herbes sèches, le vieux Siméon s'éveille.

Il lui semble que quelqu'un l'a appelé, qu'il doit se lever et le suivre ; puis, petit à petit, il reprend conscience de lui-même et, craignant de mourir, il reste immobile, n'osant plus se laisser aller au sommeil.

Il cherche à comprendre ce qui vient de se passer ; tout est, autour de lui, comme à son ordinaire ; toutefois, il ne souffre plus et, brusquement, il a peur d'être mort ; mais un mou-

vement qu'il fait l'assure qu'il n'en est rien et ses pensées reprennent leur cours.

*
* *

La maison du vieux Siméon n'est point un palais, c'est l'une des plus pauvres de l'île longue de la Giudecca, mais une petite place la sépare seulement du canal, et, au delà, rayonne l'or en fusion de Saint-Marc, l'éblouissement du palais des Doges et Venise tout entière, la mystérieuse cité de la mer.

La vie éclate partout, bravant la nuit prochaine; la chaleur du jour monte encore entre les pierres, la brise tiède du large, passant sur le Lido, apporte par moments des senteurs d'aromates qu'avive l'âcre parfum de la mer. Tout semble joyeux, impatient de vivre et d'aimer; seul, le vieux Siméon comprend enfin qu'il faut mourir.

Jadis, il fut jeune et célèbre; nul mieux que lui ne savait peindre la Vierge et les saints, orner les églises de pieuses images; mais, depuis, ses forces s'en sont allées, l'âge est venu, frère de l'oubli et de la pauvreté et, maintenant, il est si vieux qu'on ne pourrait dire si les vivants le comptent encore au nombre des

leurs. On le laisse là, tout le jour, sachant bien que ce n'est plus pour lui qu'une question d'heures.

Le vieux Siméon s'efforce de penser, lui aussi, à sa fin prochaine et de l'envisager avec calme; mais il comprend bien vite qu'il se ment à lui-même et ne peut croire sincèrement à sa mort. Il vit depuis si longtemps qu'il pense, malgré lui, qu'il en sera toujours ainsi; et puis, de cette longue vie, il reste, aujourd'hui, si peu de chose qu'on pourrait croire encore qu'elle ne fait que commencer.

*
* *

Le vieux Siméon prend plaisir à chercher assistance auprès des choses familières; leur apparence immuable le console, il aime à penser que son sort leur demeure enchaîné.

La petite ruelle est toujours ainsi qu'il la connaît avec ses portes basses chargées de ferrures, ses grilles et ses hautes maisons aux formes étranges. Plus loin, c'est une rôtisserie dont les voûtes s'égayent aux reflets d'un grand feu, et, tout à côté, une petite boutique peinte en rouge, toute sanglante avec son étalage de pastèques ouvertes.

De grandes voiles jaunes ou rouges glissent silencieusement sur la lagune et, plus près, contournant une petite chapelle, élevée sur pilotis, les gondoles débouchent brusquement sur le canal pour disparaître au loin.

L'eau ressemble, au soleil couchant, à ces verreries de Murano qui gardent en elles les reflets du foyer et restent animées pour toujours d'une flamme intérieure. Les gondoles, en passant, laissent derrière elles un remous sur cette nappe de lave, puis ce sont de longues ondulations en forme de palmes, d'un bleu sombre, comme le ciel, avec une crête d'or.

Le vieux Siméon songe qu'on l'emmènera par là, vers le Nord, dans l'île des Tombeaux; il se révolte en pensant qu'alors tout sera fini, qu'on le laissera seul sous la pierre, et ces choses, qu'il ne trouvait point extraordinaires tant qu'il s'agissait des autres, lui apparaissent inconcevables pour lui-même.

Des enfants demi-nus jouent vers le canal, pêle-mêle, se roulant à terre et le vieux Siméon a peur tout à coup en voyant cette chair qui remue et se débat dans la poussière. Il voudrait s'apitoyer sur lui-même, mais déjà ses larmes sont mortes.

*
* *

Cependant, sur la petite place, les passants s'attardent ; une ballerine venue là par hasard commence à danser ; jolie, vue ainsi dans l'ombre lumineuse d'un soir d'Orient, avec sa peau mate, ses cheveux noirs et crépus et son maillot rouge échancré sur la poitrine. Elle sourit en dansant, riant aux pêcheurs et aux gens de la Giudecca, et ses dents sont si claires que ses lèvres en paraissent presque noires.

Une vieille, accroupie près d'elle, l'accompagne lentement en chantant et sa voix résonne monotone et grave dans la splendeur silencieuse du soir. La petite danseuse est si légère qu'elle semble ne plus reprendre terre. Ses jambes, fines et nerveuses, se jouent sous son corps immobile, puis tout à coup retombent plus épaisses en un brusque temps d'arrêt. On dirait qu'elle se plaît dans l'air, s'y appuie, s'y caresse et se laisse glisser sur le sol comme à regret.

Le vieux Siméon, seul devant sa porte, un peu plus encore courbe sa pauvre tête. Il sent mieux maintenant qu'il va mourir et que cette nuit qui, lentement, monte de la mer, en endormant les villes, le couvrira bientôt de son lourd linceul semé d'étoiles.

Déjà, en lui-même, l'ombre se fait plus épaisse, ensevelissant en son cœur les idées, les

souvenirs, les passions et les haines d'autrefois. Tout lui devient indifférent : et le ciel, la Madone et les anges, toutes ses croyances, ses espérances, encore hier vivantes, s'éloignent avec toutes choses, restent vivantes avec les vivants.

Il ne voit plus, maintenant, qu'une petite barque noire, des cierges, des chants funèbres et, perdue au ras de la mer, l'île silencieuse et froide des tombeaux. Que lui sert la vie, puisqu'il n'en peut rien emporter? A quoi bon tant de luttes, tant d'efforts, tant de peines? Personne, bientôt, ne songera plus à lui; il oubliera lui-même ce qu'il fut! il n'est plus qu'un mourant, très peu de chose, plus rien peut-être tout à l'heure.

*
* *

Mais voici que la foule se dissipe. Drapée dans son châle noir qui ondule sur ses hanches, la petite danseuse s'en va à pas pressés et, peut-être sans savoir, comme elle passe auprès du vieux, doucement elle sourit. Elle sourit à peine un moment, comme on fait une aumône, et, légère, elle est déjà loin.

Mais le vieux Siméon ferme les yeux et la zingarella continue de lui sourire en son cœur. Il n'a plus rien que cette image de ballerine, que

cette ombre de vie, qu'il étreint précieusement, qu'il garde vers lui comme un avare son dernier bien. Il n'ouvre plus les yeux, de peur qu'elle ne s'échappe. Rien ne lui est plus désormais que la petite lumière de ces yeux sombres qu'il emportera dans l'île lointaine des morts.

Il n'est plus seul, il n'a plus peur.

Et c'est à peine si le vieux Siméon sent maintenant, au long de ses membres, le sommeil de l'âme qui monte lentement, le glace, l'envahit et, peu à peu, comme un enfant que l'on berce, l'endort doucement avec la nuit.

XXV

LA TERRE ROUGE

Dans l'immensité désolée de la vieille Castille, Madrid se dresse brusquement, sans transition, inattendue, irréelle, comme le mirage d'une ville lointaine surgissant en plein désert, trop haut sur l'horizon.

On sent qu'il fallut une volonté toute politique pour imposer cette capitale artificielle au milieu d'un désert, en un endroit parfaitement déshérité, mais qui se trouve être le point central géométrique de toutes les Espagnes.

A mesure que l'on s'éloigne de la cité misérable où toute splendeur est faite de rêve dans les musées et dans les yeux, Madrid se masque derrière la façade unique d'un palais immense, celui des rois, qui s'érige devant la lande,

comme l'antique colonnade d'un temple en ruines, calcinée par le feu des soleils couchants, et perdue pour toujours dans la solitude des sables.

Roussie par l'incendie, tachée de plâtre et d'encre par l'ombre grandissante, ravinée par des torrents que l'on pourrait croire de larmes, la campagne lugubre et cruelle s'étend silencieuse vers l'horizon où s'étagent, dans un ciel d'ecclésiastiques, les coupures bleues et violettes de la sierra aux dents aiguës.

Là-bas, très loin, derrière un Saint-Office de montagnes noires rangées en cercle, s'allume, dans des étincelles de poussière, le bûcher où l'on brûle, chaque soir Apollon l'hérétique.

De-ci, de-là, un pin isolé se dresse au-dessus de la terre rouge comme une immense éponge verte au bout d'une pique. Un vieux berger, vêtu de peaux de mouton reliées par des lanières, anime seul ce paysage désolé et ne paraît plus garder que le troupeau de ses dernières et somptueuses illusions.

*
* *

Tandis que l'on monte, lentement, vers l'Es-

corial caché là-bas dans un repli des monts, une fois encore, vers la plaine, Madrid réapparaît et sa traînée lumineuse raye la nuit violette qui s'élève des vallonnements sombres et des ravins aux teintes d'acier.

Décidément vaincu, le soleil liquéfié fuse au travers des branches et ses cendres jaunes s'accumulent sur le dôme des pins.

Plus loin, emportée par le vent, de la poudre d'or ruisselle sur l'horizon et s'étale sur des nuages gris. Seules les dents noires de montagnes trop sombres se détachent sur un lambeau de ciel d'un bleu dur, avec des teintes violentes étalées au couteau, à la manière de Goya, comme pour illustrer cruellement quelque fusillade sauvage d'une guerre de désastres ou l'imagination capricieuse d'une nuit de sabbat.

Vers le Sud, des nuages s'empâtent comme dans un Ribéra et, au pied de leurs masses noires, de larges golfes d'émeraude se creusent dans des falaises de rubis.

Puis, peu à peu, tout s'éteint derrière la cime des grandes sierras, tout se noie dans le lac immense et silencieux des nuits.

*
* *

Très haut, dans l'ombre, après un calvaire de routes noblement larges et défoncées, surgit l'Escorial auréolé d'argent lunaire, infiniment simple et majestueux dans le silence nocturne, à la façon de quelque Chartreuse baignée par la transparence lumineuse et le calme des hauts sommets. Sans saillies, sans ornements d'aucune sorte, comme taillés dans la montagne, les murs de granit se poursuivent, interminables, percés de centaines de petites fenêtres, dominant la vallée de toute leur hauteur de remparts monacaux, de toute la grandiose désespérance de leur pompeuse nudité.

Seul, dans le silence infini qui monte de la plaine déserte, se fait entendre parfois le long bruissement des arbres dans le parc et le murmure éternel des sources qui s'écoulent en charriant entre les pierres des pépites de rayons de lune.

En bas, vers la gare, une posada déverse des flots de lumière sur la route, tandis qu'à l'intérieur des ombres passent et se détachent en noir sur les murs clairs bariolés de peintures criardes.

Et véritablement, on croirait volontiers renaître quelques siècles en arrière si, surgissant brusquement au loin et trouant la nuit de son long serpent lumineux, le Sud-Express ne montait lentement, venant de Madrid, vers Paris, apportant dans ce paysage antique et sauvage la vision pratique de ses longs wagons-dormants attelés à d'autres wagons lourdement chargés de lumière.

*
* *

Une ville dans la nuit : Valladolid qui, étendue sur la plaine, dort du sommeil de l'insignifiance; puis, bientôt après, le très petit jour blafard commence à délaver l'encre nocturne ; mais il y a beaucoup à faire.

Peu à peu, cependant, la glaciale horreur de l'aube naissante se précise, et la campagne se dessine infiniment vide et désolée comme un interminable champ de bataille.

Peut-être même des troupes fantomatiques vont-elles venir, dans le matin livide, présider à l'exécution d'un condamné de rêve que l'on endort de terreur dans un *in pace*, la nuque garrottée contre la sueur froide des murs.

Et, comme la réalité ne perd jamais ses

droits, simulant un sinistre échafaud bariolé de chaux et de goudron, s'érige une station, minuscule baraque isolée dans la plaine, mais dont le nom n'est point fait pour réconforter le promeneur défaillant : TORQUEMADA.

*
* *

Maintenant, le soleil radieux inonde la campagne, les vallons d'ombre succèdent aux plaines arides, et l'on entre dans les montagnes du Nord, coupées de vallées gracieuses et profondes, encastrées dans les éboulis de rocs.

Parfois, une petite gare, où l'on stationne par désœuvrement, tandis que des enfants se promènent entre les rails et que des poules interrompent la marche des trains.

Les maisons blanches se multiplient, couvertes de tuiles rondes, enfouies dans de petites vallées que dominent des collines vertes ou jaunes, suivant les reflets du soleil et leur degré de cuisson, zébrées parfois de raies noires parallèles, coupées souvent par la saignée d'ocre d'une carrière.

Vers la France, la campagne se fait plus belle avec ses bordures de champs en ardoises et, sur les ruisseaux, de petits ponts donquichot-

tesques avec des arcs pointus et des tourelles rondes.

Au long de la voie, des maisons s'alignent avec leurs balcons étagés, pavoisés de linges multicolores qui sèchent au soleil. Puis ce sont des files de peupliers desséchés, des maisons peintes en bleu et, dans cet étalage de linge sale, parmi les inscriptions bleues : Senoras, Caballeros, le nom d'une station se détache en noir sur un fond blanc peint à la chaux : HERNANI.

*
* *

A San-Sebastian, des arènes pour courses de taureaux et, au-dessus du guichet, les mots « Fonda-Tendidos 1 y 2 sombra », invitent les amateurs à entrer dans cet établissement de bains de sang circulaire.

Maintenant, la France se rapproche, annoncée par Pasajes, dernière ville manufacturière espagnole, célèbre, elle aussi, par ses tissages de poils dans la main et ses fabriques d'enfants, qui semblent marcher admirablement.

Fuenterrabia : un petit cahot sur le rail signale le passage de la frontière, tandis que, sur la rive française de la Bidassoa, le terrible

stationnaire de notre marine, relié à la berge par de la mousse, calé sur le fond par des briques, semble guetter l'île des Faisans dans de simples vues cynégétiques.

XXVI

L'ÉCORCHEUR DE NUAGES

Ami lecteur, veux-tu que nous allions voir l'Écorcheur de Nuages ? Ne t'effraie pas du chemin qui mène à sa demeure, il est parfois bizarre et tourmenté, mais, avec un peu d'habitude, on le trouve aussi facile et plus sûr que la grand'route.

Sa maison non plus n'est point attrayante, elle est bâtie en un pays aride, battue des vents et de la mer, mais les tempêtes et les rafales du dehors font encore mieux sentir le calme de la petite lumière intérieure qui brille à ses fenêtres.

Entrons doucement et tenons-nous dans l'ombre; l'Écorcheur de Nuages, s'il nous entendait, pourrait s'enfuir. Il n'est point accou-

tumé de voir les gens chez lui, il ne les connaît que de loin et aurait trop d'émotion de les sentir brusquement à ses côtés.

Vois comme il repose tranquille. Je suis sûr qu'en ce moment il n'a plus nettement conscience des choses. Par cette fenêtre qui donne sur l'immensité, son regard paraît suivre d'invisibles formes qui s'éveillent dans l'air. Gageons qu'il est déjà au milieu des nuages. Voici même que ses bras semblent s'étendre et chercher un appui parmi ces ondes mouvantes qui glissent silencieusement autour de lui.

Mais déjà ses mains s'énervent, ses doigts crispés se referment sur le vide, et, découragé, l'Écorcheur de Nuages se laisse aller, très las.

*
* *

Dehors, la nuit monte lentement, s'accroche aux arbres qu'elle fond en masses informes, s'attarde aux cimes, emplit les vallons, et ses vagues noires, petit à petit, absorbent les dernières poussières de lumière. L'Écorcheur de Nuages ferme les yeux. C'est sa manière à lui de se regarder ; il se sent mieux ainsi. Il lui semble même que d'invisibles mains effleurent

son front, se hâtent au coin des yeux et, d'une seule ligne, s'évanouissent au creux de ses joues, comme des larmes.

L'Écorcheur de Nuages est bien chez lui, seul en son corps... Maintenant tout ce qu'il voit, il le voit en lui-même : on dirait un avare qui fait ses comptes : rien n'en transpire au dehors.

Seules, des idées qui passent font trembler parfois ses lèvres, semblables à ces mystérieux mouvements qui s'éveillent au sein d'une eau dormante, en rident un instant la surface et, brusquement, s'évanouissent dans les mirages des saules.

L'Écorcheur de Nuages sent que la nature l'environne, il n'ose plus la contempler, elle l'étouffe et l'écrase ; il la voit mieux ainsi au dedans de lui. Les cris discordants et multiples se confondent, il ne perçoit plus que le murmure profond d'une ville immense, et tout ce qui semble être au dehors innombrable et diffus, d'une complexité inaccessible à son entendement, n'est plus que le rythme simple et régulier d'une mer harmonieuse.

Il est obscurément conscient de toutes les consciences du monde. Il voit des idées groupées autour de lui, serrées l'une contre l'autre, à la façon de ces troupeaux dont la foule ondoyante

se devine à travers la brume légère qui enveloppe, au matin, les prairies.

Il redoute un mouvement qui les effraierait et en détruirait brusquement l'inconsciente unité; il craint surtout d'en perdre en essayant de les réaliser. Il n'ose plus ouvrir les yeux, il hésite et écarte la fatigue du réveil. Il tremble à la pensée d'ouvrir cette porte sombre derrière laquelle il sent des spectres qui rôdent.

Mais, peu à peu, le froid l'envahit, la nuit monte et son ombre s'épaissit. Bientôt, l'Écorcheur de Nuages ne voit plus rien. Et tout à coup, il s'aperçoit qu'il est seul, il frissonne et s'éveille.

Et ce sont toujours pour lui de nouvelles sensations.

Son regard, lentement, se promène sur les murs et prend conscience de la réalité des choses. Pour la première fois, certains détails lui apparaissent en des objets qu'il croyait familiers. Et il s'étonne de découvrir que ces choses lui étaient étrangères ; il s'inquiète et ne les reconnaît plus. Changent-elles donc ainsi dès qu'on les quitte un instant ?

Mais non, voici ses livres tels qu'il les a laissés. Vus ainsi, dormant dans la poussière des rayons, ils lui paraissent contenir de mys-

térieux trésors, mais il n'ose les prendre. L'enchantement disparaît sitôt qu'ils sont ouverts ; il les connaît trop, sa pensée ne s'accroche plus à leurs phrases, elle passe au travers et troue les pages ; on dirait qu'elle les brûle.

L'Écorcheur des Nuages ne les lit plus qu'en lui-même.

Plus loin, voici d'étranges figures qu'il construisit jadis avec soin ; ce sont de drôles de mannequins. Côte à côte, ils sont rangés et, sur un signe de leur maître, remuent les yeux, agitent les bras, grimacent par saccades et leurs gestes raidis d'automates troublent et inquiètent.

L'Écorcheur de Nuages les regarde en souriant. Il sait qu'il ne peut leur donner la vie, que ce ne sont là que de pauvres poupées, mais cependant il les aime. Ce sont les seuls êtres qui, dans la nature, lui appartiennent réellement et ne relèvent que de lui.

Voici au mur une lanterne : elle est vieille et bosselée ; elle fut rapportée, il y a de cela longtemps, d'une trattoria enfumée où elle éclairait des buveurs. Puis à côté, ce sont des toiles noires et craquelées, de vieux dessins jaunis et même une guitare un peu ridicule, sous de vieilles fanfreluches d'étoffe fanée.

*
* *

Mais, qu'est-ce donc? L'Écorcheur de Nuages se trouble, ses yeux sont fixes, on dirait qu'une main mystérieuse s'appuie sur son épaule et la glace. Vois cette grosse horloge oubliée en un coin de mur, avec ses vieux rouages, dont la marche silencieuse peut paraître éternelle. Il est dit pourtant qu'elle s'arrêtera un jour et ce jour-là, tout ce qui est ici s'écroulera pour jamais. Chacun s'accorde à prédire le malheur et personne ne le peut expliquer. L'Écorcheur de Nuages, lui, sait bien que cela arrivera sûrement, fatalement et qu'il ne saurait s'y dérober.

Quitter sa maison, il n'y peut songer, comment vivrait-il au dehors ? Elle renferme tout ce qui lui est cher. Et sur le funeste cadran de cette impénétrable horloge, l'Écorcheur de Nuages ne peut même pas deviner l'approche du malheur. Ce peut être dans des années, ce peut être à l'instant, l'horloge implacable s'arrêtera sans prévenir. Souvent, il essaye d'en rire, il se persuade que tout cela n'est que légendes faites pour sa crédulité ; quelques instants, il vit tranquille, mais petit à petit, cette idée absurde mais implacable, persistante, inévitable, renaît

en lui : l'horloge s'arrêtera. A ces moments, l'Écorcheur de Nuages est comme un condamné, chaque minute lui devient précieuse, il la vit comme si ce devait être la dernière.

Parfois, il se révolte ! il s'élance vers le mur, voudrait briser ce ridicule fantôme pour en finir une bonne fois. Mais il s'arrête et n'ose pas.

Et puis la rage le prend de vivre ; si la maison s'écroule, au moins trouvera-t-on quelques restes de lui-même dans les décombres.

Vois, en ce moment, comme il travaille, pour qui ? pour quoi ? le diable seul peut le savoir. Regarde comme la fièvre le prend. Ses yeux sont grands ouverts et pourtant il rêve. Dans son regard se reflètent d'invisibles formes, d'autres yeux qui passent et lui font signe. Des plaines, des horizons lointains, des villes immenses et la splendeur de la voûte lourde d'étoiles. Un enfant rit en le regardant, une femme est assise auprès d'un lac sombre que dorent des feuilles mortes, un grand calme se fait dans la campagne. Dans la nuit, les arbres se froissent lentement aux autres arbres ; on entend tout au loin l'aboiement d'un chien.

De petites lumières brillent ça et là, très douces, et petit à petit, l'Écorcheur de Nuages croit que sa demeure s'agrandit ; doucement, il

se sent attiré par la nature qui l'enveloppe, il n'a plus peur. Confiant, il lui semble que tout cela n'était qu'un rêve, une simple épreuve, que ses craintes étaient vaines, que ses peines ont pris fin. Il se voit immortel comme la terre qui l'entoure, elle ne lui est plus hostile, il l'aime comme lui-même, il sent que des mains amies se tendent vers lui et le soutiennent.

L'Écorcheur de Nuages rêve encore et, peu à peu, une fatigue très douce le berce. Il ne désire plus rien que le sommeil et, confiant dans la nuit des songes, il s'endort.

PAYSAGES CHIMÉRIQUES

I

LE MONSTRE

Je ne puis comprendre le mal que l'on dit fort couramment des chirurgiens et des médecins : ils font aujourd'hui des merveilles, mais gardent un tel tact et une telle délicatesse dans toutes leurs actions que chacun l'ignore le plus souvent.

Tous les journaux ont dernièrement parlé de ce grand praticien qui laissait habituellement ses instruments les plus coûteux dans le ventre de ses malades pour leur éviter des frais inutiles lors d'une seconde opération. Il y joignait même volontiers quelques serviettes, une carafe, une petite table portative, et tout se trouvait à la portée de la main si, par hasard, le malade était obligé de recourir, pendant un

voyage, à l'intervention d'un petit chirurgien de province. Pour moi, je me souviens fort bien d'avoir admiré, en son temps, le remarquable désintéressement d'un prince de la science qui, dépassant de beaucoup tout ce qui avait été fait par ses collègues jusqu'à ce jour, n'hésita pas à oublier ses honoraires dans l'estomac d'un client pauvre.

*
* *

Aujourd'hui je suis encore tout bouleversé par une opération, touchant véritablement au miracle, que j'ai vue pratiquer sur un enfant nouveau-né et qui demeure, je le pense, sans précédent connu dans les annales de la science.

Jeudi dernier, au moment précis où j'allais renoncer à tout travail, je vis arriver chez moi, les yeux égarés, avec des allures de fou, le directeur d'un grand cirque forain que je connais à peine mais qui m'avait été recommandé plusieurs fois déjà par un ami commun. L'homme, tout essoufflé, tomba sur une chaise et, d'une voix entrecoupée, se mit à prononcer des phrases sans suite :

— Monsieur, voilà : je vous en prie... vous aurez pitié de moi ; un mot de vous à vos amis Panstu et je suis riche pour toujours. Décidez-

les, je vous en conjure, à me vendre leur enfant pour le montrer dans mon établissement ; c'est une véritable merveille! Jamais je ne retrouverai un pareil phénomène! Vous seul pouvez les décider. Je vous en prie, intercédez pour moi!

L'homme se traînait, suppliant, comme une limace sur le tapis, et je dus prendre des pincettes pour le jeter dehors.

*
* *

Hélas! quelques minutes après, un télégramme me confirmait l'étonnante et incohérente nouvelle :

« *Suzanne accouchée d'un monstre. Désespéré.* — Thomas Panstu. »

Madame Panstu accouchée d'un monstre! Quelle affreuse nouvelle! Je sautai dans un fiacre et, quelques minutes après j'arrivais chez mes amis.

Une maison à l'envers! Messieurs de la famille, les amis ensuite! Une véritable réunion d'enterrement avec la soulageante perspective de la levée du corps en moins.

Panstu, affalé sur une chaise dans son salon, balbutiait des phrases incohérentes :

— Un monstre !... Un monstre vivant ! comme à la foire ! Cela n'était pas naturel non plus ! Ah ! mais il saurait tout !... Avec les femmes on voyait parfois des choses... des choses... Il exigerait... Il interrogerait... etc...

Tout cela, pour moi, était fort gênant. Quand j'étais un tout petit garçon on m'a appris ce qu'il fallait dire aux mariages et aux enterrements, mais on n'a pas prévu dans mon éducation les condoléances pour monstres. Véritablement, je ne savais plus quelle contenance garder, lorsque le médecin de la famille sortit enfin de la chambre voisine :

Je m'élançai vers lui :

— Eh bien ! docteur ?

— Dame, me répondit-il, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? C'est un monstre ! Ça n'est pas amusant, c'est certain...

Et il ajouta avec bonhomie :

— Moi, n'est-ce pas, je ne travaille pas dans le neuf ; il faut se résigner et puis, du reste, cet enfant ne pourra pas vivre dans de pareilles conditions. Voyez vous-même.

Il me fit entrer dans la chambre où une sage-femme gardait le petit monstre, et se retira discrètement.

*
* *

Une curiosité malsaine me poussa en avant, mais je reculai tout aussitôt, le cœur soulevé de dégoût. Quelle horreur!

Dans un berceau, un petit tas rouge informe, affreusement constitué contre nature, les bras retournés attachés aux hanches, la tête au-dessous du ventre avec un peu de barbe sous des yeux révulsés, une bouche à la cyclope sur le front et s'ouvrant par en haut comme chez les crocodiles, un petit nez en boudin placé sur les épaules et surmonté par deux chapelets d'inégales saucisses ressemblant à des jambes. Et tout cela criant, hurlant. Véritablement, ce n'était pas gai, et puis ces choses-là me rendent malade.

Un coup de sonnette.

— Voilà un grand sirugien teratozopattes, qu'on a demandé, fit la sage-femme en se levant. Vrai ! c'est bien pour la forme de dépenser l'argent de M. Panstu, véritablement si çuy-là y fait quéq' chose, y sera malin çuy-là !...

*
* *

Eh bien oui, sage brave femme ! Eh bien

oui, il fut véritablement malin, « çuy-là ». Sans le secours de ses instruments, sans l'aide d'aucun interne, le grand praticien s'approcha du berceau, considéra un instant le phénomène et, brusquement, le soulevant dans ses bras, le retourna la tête sur l'oreiller et les pieds à leur place habituelle.

Nous nous approchâmes, stupéfaits : à la place du petit monstre, un enfant du sexe masculin, parfaitement constitué, était couché là devant nous, et, à ses cris, succédait enfin un sommeil réparateur.

Et, cependant qu'un tel prodige nous laissait muets d'admiration, le grand homme haussa un peu les épaules et se contenta de dire, en sortant, à la sage-femme :

— Vous auriez pu le tuer, vous... On n'a pas idée non plus de coucher comme ça un nouveau-né dans son berceau, la tête en bas !

II

LE DÉCOR NÉCESSAIRE

Leterne fut, toute sa vie, un garçon courageux, ne reculant jamais lorsque sa bravoure pouvait être mise à contribution et ses nombreuses actions d'éclat eussent dû rendre son nom plusieurs fois célèbre.

Malheureusement pour lui, Leterne manqua toujours du décor nécessaire aux choses héroïques et ce fut ainsi que ses actions les plus méritoires demeurèrent toujours obscures.

Les faits historiques perdent, en effet, beaucoup de leur valeur lorsque personne n'est là pour les enregistrer sur des tablettes d'airain et les vertus même des rois se trouvent singulièrement rehaussées par l'existence des peuples.

Chacun de nous joue sa vie d'une manière différente.

Les uns ont besoin de trois actes pour la mener à bien, d'autres se contentent d'en jouer un seul. Tantôt la pièce est écrite en vers, tantôt en prose vulgaire; mais qu'il s'agisse d'un à-propos, d'un drame ou d'une comédie, il n'arrive jamais que l'on joue sur une scène vide et la présence de décors, pauvres ou somptueux, suffit toujours à rehausser des situations qui, sans cela, paraîtraient ordinaires.

*
* *

Leterne fit exception à la règle.

Dès son plus jeune âge, étant encore à l'école, il renouvela, sans le savoir, et avec un égal courage, le procédé d'Horace contre trois de ses petits camarades qu'il rossa successivement dans une rue de Montmartre. Mais, comme, dans l'espèce, les petits Curiaces se trouvaient être les fils de riches commerçants du quartier, Leterne passa la nuit au poste et dut subir les sévères remontrances de ses propres parents.

*
* *

Plus tard, étant soldat, Leterne fit preuve d'un grand sang-froid et d'un admirable courage en capturant six Annamites qui, au milieu d'un bois, l'avaient brusquement attaqué à coups de lance et à coups de flèches.

Il lui fallut une vigueur extraordinaire et une audace indomptable pour échapper à la mort. Cet autre fait, qui n'eût point déparé le Livre d'Or de nos guerres coloniales, passa cependant inaperçu, le décor s'étant trouvé, encore une fois insuffisant. Et les gardiens d'une Exposition coloniale rirent beaucoup lorsque Leterne, tout couvert de poussière, leur ramena les six sauvages qui s'étaient échappés dans le bois de Vincennes.

*
* *

Une autre fois, Leterne, en se promenant au long d'une clairière, vit tout à coup venir à lui un cheval emporté dont le cavalier semblait voué à une mort prochaine. Le cheval allait si vite, que vouloir l'arrêter eût été une dangereuse folie.

Cette folie, Leterne n'hésita pas à la commettre.

Traîné par le cheval pendant plus de trois cents mètres, suspendu tout sanglant à la bête, il eut seulement conscience qu'une foule énorme était accourue enfin et l'acclamait. Il crut qu'on allait le porter en triomphe, lui accorder toutes les médailles auxquelles il avait droit; mais, hélas! ses illusions furent de courte durée. En revenant à lui, Leterne fut tout étonné de se voir entouré d'agents qui le dérobaient à la fureur du public, tandis que le jockey, la figure bouleversée, essayait de l'atteindre à coups de cravache.

Leterne avait arrêté le favori, à Longchamp, et son brillant courage ne fut même pas compris des juges correctionnels.

*
* *

Dégoûté de la vie, Leterne ne tarda pas à se livrer à la boisson.

Un soir qu'il était encore plus gris qu'à son ordinaire, il pénétra dans un café de Saint-Germain-en-Laye et se fit servir une dernière consommation; puis il paya et, comme il ouvrait la porte pour sortir, il constata avec

terreur que cette porte donnait à Paris sur la rue Saint-Lazare,

Un tel fait, habilement relaté, eût suffi pour enrichir un spirite ou pour couvrir de gloire un Edgar Poe, mais le décor, l'éternel décor, manquait toujours, et ce fut avec dédain que l'on poussa Leterne dans la rue.

*
* *

Quelque temps, il marcha à l'aventure.

Le jour baissait, le brouillard se faisait épais.

Leterne entra dans un jardin, erra quelques instants et, ne prenant pas garde au bassin des Tuileries, tomba dedans...

Longtemps, il se débattit, sentant que ses jambes ne le soutenaient plus et qu'il allait se noyer.

Comme, en son ivresse, il croyait être sur le radeau de *La Méduse*, il connut toutes les horreurs du naufrage en mer et les angoisses de la noyade.

Puis, avant de couler, il lança sur l'eau, à tout hasard, une bouteille qu'il avait encore dans sa poche, sachant que les désespérés emploient ce suprême moyen, en cas de naufrage, pour demander du secours.

La bouteille arriva au bord et un garde qui passait, onze fois médaillé pour des sauvetages en mer, la prit dédaigneusement et la jeta aux ordures.

Le même garde rit beaucoup, le lendemain, en retirant du bassin le cadavre de Leterne. Lui qui avait lutté vingt ans contre la mer, il ne comprenait pas que l'on pût se noyer véritablement aux Tuileries. Le manque de décor, l'empêcha d'attacher aucune importance à une aventure qui, si elle se fût passée entre des rochers, par une mer démontée, eût provoqué chez lui les manifestations les plus admirables d'un courage indomptable.

*
* *

Quant à Leterne, son âme s'envola vers le ciel; mais, comme il s'était enivré avec un pauvre litre à seize, comme il n'était ni un grand martyr, ni un pénitent sensationnel, on ne renouvela pas, en son honneur, les fêtes qui avaient marqué l'arrivée au Paradis du duc de Clarence, le célèbre gentleman qui s'était noyé dans un tonneau de malvoisie.

Et, faute de mieux, entre l'extrême droite bien pensante de l'Assemblée des élus et

l'extrême gauche libre penseuse, l'âme de Leterne fut envoyée dans la plaine tricolore du Purgatoire, dans cette prison préventive, remplie de cartons célestes, où sont classées pour toujours les âmes sans intérêt.

III

LE CHARPENTIER

DRAME LYRIQUE

[La scène se passe rue Bonaparte, devant une maison à cinq étages abandonnée de ses locataires et que le propriétaire va prochainement faire démolir.

A côté, se trouve l'École des Beaux-Arts et, mystérieusement, entrent et sortent des rapins porteurs de volumineux paquets.

Bientôt, devant la maison à cinq étages, se forme un groupe de jeunes gens massés sur le bord du trottoir, et regardant en l'air avec inquiétude. Quelques passants s'arrêtent à leur tour et, eux aussi, regardent. Petit à petit, la foule s'amasse. Les yeux sont fixés sur la toiture de la maison.

D'une fenêtre de mansarde, vient de sortir un ouvrier, un démolisseur sans doute. Sans nul souci du danger, il s'approche de la gouttière, se penche au-dessus de l'abîme ; on dirait vraiment qu'il le fait exprès. D'en bas, on voit sa large ceinture rouge flottant au vent et son vaste pantalon de charpentier.]

PREMIER RAPIN, *très haut.*

— Il est fou, il va se tuer. Ah! le malheureux! Peut-on jouer ainsi avec le danger!

CHŒUR DES PASSANTS

Regardez ce charpentier,
Il fait un triste métier.
Restons sur le trottoir,
Autant le voir,
Si il doit choir.

Le charpentier continue ses imprudences sur l'extrême bord du toit, il saute sur une jambe, se penche en avant.

Tout à coup, un cri terrible! Comme une flèche, l'homme vient de s'abattre sur la chaussée, le crâne fracassé, dans une mare de sang.

La foule recule épouvantée. Seuls, quelques peintres dévoués se précipitent avec une couverture et enveloppent le cadavre.

La foule se rapproche, avide de voir.

PREMIER RAPIN, *tout bouleversé.*

Il vaut mieux ne pas regarder,
Il est horriblement défiguré.
Ça coûte cher de jouer avec le danger.
Où allons-nous le déposer?
Il n'y a ni médecin,
Ni pharmacien,
Rien.
Nous allons le mettre chez le marchand de vins.

Les peintres soulèvent le cadavre et vont pour le porter

dans la boutique du marchand de vins. Celui-ci se met énergiquement en travers de sa porte.

LE MARCHAND DE VINS

Messieurs, je ne suis qu'un pauvre homme
Qui vend du pauvre rhum.
Je vis seul à ma fantaisie,
En vendant des liqueurs de fantaisie,
Mais, quant à ce cadavre, mille bonsoirs,
Je n'en veux pas ici, il est bien su' l'trottoir.

CHOEUR DES PASSANTS

Ah ! le misérable ! cœur dur et sans pitié !
Refuser l'hospitalité
A un macchabée,
Quelle pitié !
Brisons sa devanture, cassons ses carreaux.
A l'eau, le marchand de vins, à l'eau !

Pluie de pierres dans la devanture du marchand de vins.

LES PEINTRES, *tenant toujours le cadavre.*

— Alors, vous n'en voulez pas ?

LE MARCHAND DE VINS

— Non, non, mille fois non.

LES PEINTRES

— Eh ! bien, nous non plus. Qu'est-ce que vous voulez que nous en fassions, gardez-le votre macchabée !

Et froidement, ils lancent le cadavre à la figure du marchand de vins.

LA FOULE

Horreur ! horreur !
Quel malheur !

Mais tout s'arrange. En tombant à terre la couverture a découvert la figure du malheureux. Ce n'est qu'un vulgaire mannequin de paille que d'ingénieux compères avaient agité au-dessus de la gouttière et lâché dans la rue.

La foule se dissipe rapidement.

CHOEUR DE LA FOULE

J' l'avais tout d' suite vu, mais je n'en ai rien dit,
Je savais que c'était une fumisterie.
Quand on habit' com' moi, depuis vingt ans, Paris
On n'est pas pris
A ces trucs-là,
Dieu merci !

Le ciel s'entr'ouvre. Apparaissent groupées sur un même nuage les trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité.

LA FOI

Foy de foy, par ma foy de quoy,
Fort bien disant, souvent tu voys
Tel rit au matin qu'au soir pleure
C'est l'affair' d'un petit quart d'heure.

L'ESPÉRANCE

Qui creit Deu et garde justise
Jamais déçoit en son servise
E bien tolirent angles son cors
Al carpentier ferut de mort.

LA CHARITÉ

Qui ne volt poures hosteler
La goule convient marteler,
Tu voys que mort n'espargne rien
Roys de paye ne mannequins ;
Pense doncques faire le bien,
O timide marchand de vins.

Le ciel se referme et les agents, alors seulement, arrivent, suivis de la voiture des ambulances urbaines, des journalistes, de Brunhilde et du bacille de Koch.

IV

SOIRÉE MONDAINE

Il ne fallut rien moins que mon grand article paru dans *Le Follet Courrier des Zoologistes* pour m'ouvrir, dernièrement, les portes d'un salon très fermé. Cette chronique, sans prétention, sur la vie privée des dorades attira sur moi la bienveillante attention du maître de la maison, l'illustre Gogofountain, qui daigna m'inviter à passer la soirée chez lui.

Il serait inutile, je crois, d'insister sur l'honneur qui m'était fait ; tout le monde, à Paris, connaît les Gogofountain : leur salon est, de l'avis de tous, le dernier salon parisien où l'on cause.

Au surplus, les Gogofountain tiennent de race. On sait, en effet, qu'ils appartiennent à la branche

cadette d'une vieille famille bretonne dont la noblesse remonte, si mes souvenirs sont exacts, à la reine Anne. Ce fut elle qui, à l'occasion d'un événement dont le souvenir m'échappe, leur donna leurs armes : *trois potences*, indiquant — comme me l'expliquait lui-même M. Gogofountain — le droit de haute et de basse justice, avec, au-dessous, la fière devise qui se lit encore sur le porche de l'hôtel : « *Li trompe la Mort* ». Quant à la maison de banque du célèbre financier, tout le monde sait combien elle est dignement représentée, à Paris, par M. Gogofountain lui-même et, pour quelque temps encore, aux colonies, par le baron Tadeblagg, le fils de M. Plock, dont tous les Parisiens qui vécurent pendant la guerre se souviennent encore.

Du reste, je compris encore mieux toute la valeur de cette invitation, lorsque M. Gogofountain m'affirma, en personne, avec un sourire indulgent, que ses réceptions lui revenaient, au bas mot, à dix mille francs l'une dans l'autre, ce qui, à intérêts composés, représente une assez jolie somme au bout de l'année. Le même placement fait à la mort du Christ, si les souvenirs de la famille Gogofountain sont exacts, représenterait, paraît-il, de quoi couvrir le territoire

entier de la France en billets de banque de cinq cents francs.

M. Gogofountain ajouta même, ce qui m'intéressa tout particulièrement, que beaucoup d'invités ignoraient, chez lui, lorsqu'ils buvaient une coupe de champagne, que cette simple coupe lui revenait à quinze francs, en raison des droits qui frappent actuellement l'importation des vins.

Je garderai un inoubliable souvenir de cette soirée : la maison tout entière donnait l'impression la plus franche du luxe moderne, sobre, discret et de bon goût ; on se serait cru, toutes proportions gardées, chez les Hommes de Bronze. Sans doute, le vestibule et les escaliers, entièrement dorés, brillaient-ils un peu sous l'éclat des lustres, mais toute autre couleur eût semblé disparate, étant donné la dorure du parquet et la livrée dorée des domestiques.

Je me permis, à part moi, de trouver seulement un peu déplacée la dorure qui couvrait entièrement le visage du maître d'hôtel ; quelle que soit l'impassibilité d'un domestique, certains plissements de la peau sont inévitables et, vers la fin de la soirée, quelques morceaux de dorure ne manquent point de se détacher et de tomber à terre. La perfection n'étant point de ce monde, peut-être vaudrait-il mieux, sur ce

point, renoncer à la dorure qui, pour tout le reste, produit un si gracieux effet.

Au surplus, il était facile de voir que le maître de la maison méprisait l'argent et faisait peu de cas de toutes ces richesses. Il avait même négligé de faire enlever les étiquettes collées sur des objets récemment achetés. Je découvris ainsi, au hasard des salons, qu'un piano avait été payé dix mille francs à son facteur ; une statuette de Saxe, deux mille ; un candélabre, cinq mille ; une portière, trois mille, et un portrait de famille du temps de Louis XIII, cinq mille.

La maîtresse de la maison s'était sans doute habillée à la hâte, car sa robe portait, encore épinglée, une importante facture de quatre mille francs.

On me présenta à plusieurs personnes comme étant l'auteur du grand article sur les dorades. Un vieux monsieur, un savant, sans aucun doute, me complimenta tout particulièrement :

— Vous avez judicieusement choisi, me dit-il, le genre de poissons qui convenait à un article sérieux : le poisson doré est le seul animal véritablement intéressant. Pensez-vous, ajouta-t-il après un moment de réflexion, qu'il soit possible d'exploiter les parcelles d'or de ses écailles ?

Je répondis que je n'en savais rien, ce qui étonna beaucoup le vieux monsieur.

— C'est précisément, me dit-il, la seule question utile en pareille matière ; je pensais même que vous vouliez lancer quelque chose avec cela.

Il me dit que, lui aussi, avait fait du journalisme. Ses articles paraissaient généralement dans les pages sérieuses des grands journaux. Ils se faisaient remarquer par leur allure pratique, claire et précise. Le sujet en était fréquemment le même : l'écrivain racontait avec tact de longs voyages qu'il avait faits dans des mines d'or éloignées, et son imagination brillante lui permettait d'en décrire les richesses avec une merveilleuse minutie ; il n'avait, du reste, jamais recherché la vaine gloire de se faire un nom dans les lettres et signait modestement : *Un Expert colonial*, ou : *Un Ingénieur des Mines*, ou encore : *Un Diplomate africain*. Et cela était d'autant plus méritoire qu'il n'avait jamais quitté Paris.

J'allai avec lui au fumoir. Nous y trouvâmes d'excellents cigares, sur lesquels se trouvaient solidement collées des bagues dorées portant ces mots : *Pour les millionnaires, vingt francs.*

J'en fumai environ pour deux francs soixante-

quinze et je pénétrai dans la salle des fêtes.

La représentation théâtrale s'achevait et il n'y avait plus guère que trois ou quatre jeunes filles à mettre en vente auprès du piano. Les premières déjà passées n'avaient eu aucun succès. On sait, en effet, que le programme est toujours rédigé par ordre de fortune, et que les derniers numéros, seuls, sont véritablement intéressants. Une jeune fille assez laide, mais des mieux dotées, récitait *Le Songe d'Athalie* et les allusions qu'elle faisait ainsi, d'une façon nette et discrète, à ses ennuis de famille étaient accueillies avec tact par un jeune homme qui lui donnait la réplique dans le rôle de Nathan.

Les invités écoutaient avec une attention soutenue. Tout donnait à croire, en effet, que l'on se trouvait en présence d'un mariage imminent, et la question était de savoir si le jeune homme pourrait tenir jusqu'à la fin de sa réplique. Personne n'ignorait, en effet, qu'à la suite d'ennuis personnels et de fâcheuses complications de santé, on avait dû, le matin même, le rembourrer intérieurement avec de la paille, et on était curieux de savoir si ce miracle chirurgical pourrait tenir jusqu'à la fin de la soirée. La fortune de deux industries en dépendait.

Je m'arrachai à ce touchant spectacle et j'allai faire un tour dans les salons.

Après quelques danses sans grande signification, vint le cotillon, qui m'intéressa tout particulièrement. Chaque jeune fille portait, en effet, brodé sur sa robe, le chiffre de sa dot. Les parents qui les accompagnaient exhibaient discrètement un petit numéro brodé en noir indiquant les espérances. Les hommes en avaient autant sur leur habit.

Cette mode ingénieuse permettait aux couples de se former suivant les convenances personnelles, sans inutile perte de temps.

Au petit bonheur, je sortis de ma poche un numéro d'omnibus et l'épinglai sur mon habit. Le hasard avait fait que ce soir-là, je n'avais pu trouver de place, étant donné le mauvais temps. Mon numéro portait 995 ; je crus bon d'y ajouter une correspondance qui marquait un petit chiffre assez élevé.

Cet acte irréfléchi fut ingénieusement interprété par une charmante jeune fille qui vint à moi et me déclara qu'elle serait heureuse de danser avec un monsieur qui possédait neuf cent quatre-vingt-quinze actions de la Compagnie des omnibus et, en plus, de grosses espérances.

Tandis que s'exécutaient les diverses figures du cotillon : *la conversion, l'émission, la coulisse* et *les risques extérieurs,* je m'entretins délicieusement avec elle. Elle me confia ses rêves de jeune fille sur la baisse du colza et des avoines, elle m'avoua ses préférences pour l'huile de lin à 45,25, et ce fut d'une voix tremblante d'émotion que je fis allusion aux farines de consommation et au Turc 4 p. °/₀ série B.

Je partis de là enchanté.

— Vous reviendrez, je l'espère, me dit le maître de la maison, toujours aimable ; je sais bien que chaque invité me revient, en moyenne, à 45 francs l'un, mais cela vaut bien le plaisir de se trouver de temps à autre entre artistes. On ne peut pas passer sa vie, que diable ! à toujours parler d'argent !

V

TRISTE FIN D'UN CHEVAL CÉLÈBRE

Voici un événement qui ne manquera pas de passionner bien des gens. Pégase, le célèbre produit de Méduse et de Persée, vient d'être acheté par l'administration de l'Assistance publique et tout aussitôt versé dans le service des Ambulances urbaines. On l'y emploiera tout spécialement, paraît-il, au transport des grands hommes dans nos principaux hôpitaux de Paris, et cette délicate attention sera bien faite, semble-t-il pour adoucir leurs maux.

Cette nouvelle pourra surprendre certains poètes du temps passé ; elle n'étonnera guère les jeunes gens qui se trouvent intimement mêlés au mouvement contemporain.

Pégase, ces temps derniers, était en effet

bien déchu de son ancienne splendeur, et personne n'eût pu reconnaître, dans ce vieux cheval, la monture favorite de Bellérophon, le crack fameux qui battit l'outsider Chimère de plusieurs têtes et faillit gagner l'Olympe en l'an trois mille.

Depuis plusieurs années déjà, Pégase ne se soutenait qu'avec du champagne, et son animation, toute factice, n'était due qu'à l'alcool, à l'opium et au haschisch.

La monte anglaise, plus recemment, l'avait tout particulièrement fatigué, et lorsqu'il nous revint en France, il était facile de prédire sa chute prochaine.

Il passa successivement dans plusieurs écuries libres où des lads maladroits lui abîmèrent complètement la bouche et le firent tomber boiteux.

Désormais, Pégase était perdu pour nous. L'effrayante concurrence de l'automobile, l'orientation des idées modernes vers la prose scientifique, l'opinion de la foule qui persiste à croire que c'est avec une fourche à fourrage que l'on doit enfourcher Pégase, tout cela devait encore précipiter la réforme poétique, définitive cette fois, du fameux coursier.

Aujourd'hui, c'est chose faite et Pégase, en tout repos, peut prendre ses invalides.

Au surplus, en l'accueillant dans son sein, l'Assistance publique, cette mère de la tranquillité, n'a fait que remplir le premier de ses devoirs. On l'ignore, en effet, trop souvent (et c'est là le point de départ de critiques bien mal fondées), l'Assistance publique n'assiste pas les indigents : elle se les incorpore au titre de fonctionnaires. De là, son silence, bien légitime, lorsqu'on lui demande des secours au dehors ; de là, fort légitimement aussi, le nombre incroyable d'employés et d'agents qu'elle fait vivre.

Pégase, renonçant à la lutte, sa place était toute marquée au sein de cette grande et noble institution, qui ne compte que des poètes comme sociétaires.

Choyé, gâté, adulé, Pégase pourra finir ses jours à l'abri du besoin. Son service sera bienfaisant et doux. Chargé du transport des grands hommes à l'hôpital, il sera pour eux l'illusion dernière qui saura leur masquer l'horreur d'une fin prochaine. A la façon des fous qui, volontiers, acceptent d'accompagner les agents chez la reine de Saba, les poètes voudront tous l'enfourcher, pour peu qu'on les en prie. Tous

s'en iront ainsi doucement vers le pays des éditeurs de rêve, d'où l'on ne revient pas, emportés par Pégase dans la petite voiture d'ambulance, égayés par la sonnerie philosophique et bon enfant d'un lapin mécanique, tandis que claquent joyeusement au vent les drapeaux genevois.

Et, dans leur lit d'hôpital, la neige des rideaux fermés ne sera plus pour eux que l'Olympe éthéré où les conduisit le fougueux coursier aux ailes blanches.

VI

L'ATTRACTION MYSTÉRIEUSE

Il faut bien le reconnaître, dût notre orgueil scientifique en souffrir : nous sommes, à l'heure actuelle, à peu de chose près, aussi ignorants des phénomènes qui nous entourent que les premiers hommes des cavernes.

Il n'en est pas moins vrai que les persévérantes études des Charcot, des de Rochas et des Flammarion nous permettent d'envisager dans un avenir lointain une merveilleuse transformation des connaissances humaines qui bouleversera de fond en comble les conditions mêmes de la vie.

C'est ainsi qu'il semble dès maintenant acquis à la science que la pensée humaine peut s'extérioriser, qu'elle ressemble à un véritable fluide

très différent de l'électricité, et dont les manifestations, jusqu'à ce jour mystérieuses, pourront peut-être un jour se laisser conduire à notre gré. En attendant, il faut nous contenter d'enregistrer méticuleusement, au moment de leur apparition, ces étranges phénomènes, qui se manifestent parfois et qui mettent en déroute toutes les théories scientifiques admises jusqu'à ce jour.

*
* *

Pour aujourd'hui je me contenterai de rapporter scrupuleusement, tel qu'il me fut décrit par un prince de la science contemporaine, un cas infiniment mystérieux dont la bizarrerie intéressera, nous en sommes persuadé, tous nos lecteurs. Le voici sans commentaire.

Un automobiliste, M. P.A.S., jouissant de toutes ses facultés et n'ayant donné jusqu'à ce jour aucun signe de dérangement cérébral, voyageant pour son seul agrément, déjeunait, le 25 du mois dernier, dans un restaurant de Dijon (Côte-d'Or), puis, tranquillement, sans nulle préoccupation apparente, remettait sa machine en marche et reprenait le cours de son excursion dans la direction de Lyon.

Après une heure de route, il ressentit de vagues inquiétudes, comme une préoccupation intérieure dont il ne pouvait définir la véritable cause : il lui semblait avoir donné rendez-vous à quelqu'un, à Paris, et, invinciblement, son malaise augmenta au fur et à mesure qu'il s'avançait vers Lyon. Cependant, en consultant son carnet de notes et en fouillant sa mémoire, il ne pouvait retrouver ce qu'il avait à faire à Paris. Aucun parent, aucun ami ne l'attendait, aucune personne s'intéressant à lui ne comptait sur son retour; il fallait donc écarter toute possibilité de suggestion à distance causée soit par la maladie, soit par la mort d'un tiers.

A la fin, toutefois, sa préoccupation augmentant toujours dans de plus fortes proportions, il s'arrêta, vira sur la route, et, malgré lui, reprit la direction de Paris.

Petit à petit son malaise cessa. A Joigny cela devint une véritable sensation de joie ; à Sens il exulta, et ce fut en chantant qu'il traversa Melun et Montgeron.

*
* *

Quelle pouvait être cette attraction mysté-

rieuse pour une ville dans laquelle il ne comptait pas revenir avant une huitaine de jours? Il ne se l'expliquait pas lui-même. Mais était-ce bien à Paris qu'il allait? Il traversa la capitale en trombe, monta la côte de Suresnes, guidé par un instinct toujours plus fort, et, vingt minutes après, il arrivait, sans pouvoir comprendre comment, au camp de Satory, entre les baraquements occupés par le Génie militaire.

Il sauta de voiture, hésita un instant, décrivit quelques courbes sur le terrain battu, puis, directement attiré par la force mystérieuse, il s'engagea dans un petit escalier de bois qui aboutissait à un grenier vide servant de colombier.

Confus, ne sachant comment expliquer sa présence en cet endroit, il balbutia quelques mots au soldat de garde qui lui courait après, prétendit qu'il s'était trompé en cherchant un ami qui faisait son service à Satory. Puis, sentant tout ce qu'une pareille situation avait d'absurde, il redescendit l'escalier, remonta en voiture et reprit le chemin de Paris.

Mais, en route, nouveau malaise, nouvelle inquiétude mentale poussée jusqu'à l'exaspération. Une fois encore il fut contraint par une

force impérieuse et inexplicable à rebrousser chemin et se retrouva bientôt au camp de Satory, devant le même baraquement. Trois fois il renouvela la même expérience ; trois fois, invinciblement, il revint au même endroit.

Littéralement malade de corps et d'esprit, M. P.A.S. s'assit sur le bord de la route, la tête entre les mains, et se prit à réfléchir à l'aventure étrange qui l'obsédait.

A la fin, las de chercher, il s'en tint à la solution la plus sage : il connaissait à Paris un spécialiste des maladies nerveuses avec lequel il s'était entretenu souvent des différents cas d'hypnose et auquel il avait toujours manifesté son incrédulité pour toutes les manifestations de l'inconnu psychique. Sans nul doute ce devait être cet ami qui, par vengeance, s'était amusé à essayer sur lui de la suggestion à distance, et qui le persécutait amicalement de cette manière.

Vingt minutes après il était chez lui. L'autre protesta de sa bonne foi, mais, vivement intrigué, il proposa à M. P.A.S. de l'accompagner et d'étudier de plus près ce déroutant phénomène.

On reprit le chemin de Satory. De même que les précédentes fois, M. P.A.S. ressentit durant

le parcours un immense soulagement au fur et à mesure que l'on se rapprochait du camp. Cependant, une fois que l'on fut arrivé au baraquement mystérieux, un examen plus attentif révéla au docteur que M. P.A.S., tout en étant mentalement au comble de la joie, ressentait de vives et inexplicables brûlures à l'estomac.

Le temps d'aller à Versailles chercher le remède nécessaire, et le docteur put en avoir le cœur net. M. P.A.S., soulagé cette fois moralement et physiquement, reprit place dans la voiture, et le docteur donna l'ordre de reprendre la route de Paris.

*
* *

Cette fois, aucun malaise, aucune préoccupation, aucune inquietude : l'affaire se précisait. Immédiatement le docteur revint au camp et commença son enquête. Inspection des aliments rejetés, inspection des baraquements, interrogatoire des soldats ; en moins d'une demi-heure le docteur revint, rayonnant de joie, possesseur d'une des plus curieuses observations de psychologie que l'on ait faites depuis dix ans.

M. P.A.S., assis dans l'automobile, l'attendait avec curiosité.

— Eh bien?

— Eh bien! fit le docteur rayonnant, c'est très simple, et vous allez voir que rien n'est caché pour un médecin. Je puis vous annoncer en toute sûreté que *vous avez mangé ce matin, à Dijon, un magnifique pigeon* pour votre déjeuner.

— Oui, fit M. P.A.S. intrigué, mais, après le traitement que vous m'avez fait subir, cela n'était pas très difficile à savoir, et je ne vois réellement pas quel rapport...

Le docteur, toujours souriant, se contenta d'indiquer du geste le fameux baraquement, au-dessus duquel, en longues courbes savantes, évoluaient les pigeons militaires de la garnison de Satory.

— Faut-il donc tout vous expliquer? Il n'est pourtant pas besoin d'une grande pénétration d'esprit pour établir que ce pigeon était *un pigeon voyageur appartenant au colombier de Satory,* que l'on avait emmené sans doute à Dijon pour un lâcher et qui, détourné de sa mission par un hôtelier peu scrupuleux, vous a été tout bonnement servi comme pigeon comestible.

« Vous expliquer en raison de quel fluide mystérieux ce pigeon a agi sur vous durant toute la journée, comment son instinct vous a contraint à revenir à Satory, comment il ne vous a point laissé de repos jusqu'à ce qu'il eut été rendu à destination, je ne me charge point de le faire immédiatement, mais j'espère y parvenir très prochainement. »

Avons-nous besoin de le dire ? ce fait a provoqué une intense curiosité dans tous les milieux scientifiques et fera sans aucun doute l'objet d'un rapport à l'Académie de Médecine. Il tend à prouver que le sens de l'orientation chez le pigeon survit à la mort, qu'il s'extériorise comme un fluide électrique et peut s'incorporer dans un être humain par suite de l'ingestion du précieux volatile.

VII

UN PHILANTHROPE

L'employé Samuel, de la 137th avenue, se dit un jour :

« Well, la mode est aux gratte-ciels et aux multiples étages ; avec cela, je deviendrai riche. »

Avec de l'argent emprunté aux voyous de Brooklyn, il acheta un grand immeuble de vingt-quatre étages qu'il fit séparer chacun en deux, à mi-hauteur, ce qui lui donna quarante-huit étages. Alors, tous les gens pratiques dirent :

— Trop bas, vos étages !

Mais lui, sans se démonter, s'adressa à tous les culs-de-jatte de New-York et leur dit :

— Voici, vous allez venir habiter ma mai-

son, vous paierez les appartements cinq livres moins cher qu'ailleurs et vous aurez autant de place ; la hauteur ne sera pas perdue.

— Well, dirent les culs-de-jatte, et ils vinrent tout aussitôt se loger dans la maison de Samuel.

Celui-ci agença sa maison luxueusement. Il fit installer des ascenseurs à plateau et, dans les appartements, des voies Decauville avec plaques tournantes pour les petites voitures des locataires. En bas, dans les boutiques, on vendit des aliments appropriés, tels que morues, crêpes, limandes, raies desséchées qu'on put facilement manger sur de la vaisselle plate dans les appartements.

Plus curieuse encore, certes, fut la salle des fêtes.

On rangea tout autour de vieilles commodes comme gradins et on mit dedans les assistants à la place des tiroirs. Et les culs-de-jatte dirent :

— Well! Vive l'excellent philanthrope Samuel!

Il se fit beaucoup de mariages dans la maison et tous les enfants naquirent avec de petites voitures toutes prêtes collées au corps, ce qui fut une notable économie. Et Samuel rem-

boursa les voyous de Brooklyn et devint très riche.

— La fortune est cul-de-jatte, me disait-il souvent, il faut savoir lui retirer ses fers à repasser.

Il ajoutait, en me racontant ses débuts :

— J'avais d'abord pensé à m'adresser aux Lapons, race petite, facile à loger ; j'en fus détourné par l'impossibilité de trouver un concierge pour ma maison : aucun n'eût toléré les phoques dans les escaliers.

Cette pensée dénote une grande pénétration d'esprit et un grand sens pratique des choses.

VIII

AINSI PARLA LE CAPITAINE...

OU LE MIRACLE DES TROIS PAUVRES PÊCHEURS

(LÉGENDE VÉNITIENNE)

On connaît certains usages de la mer que les navigateurs pratiquent sur tous les océans du monde. Il en est d'infiniment touchants, il en est dont la simplicité et la grandeur ne sauraient être comprises que par ceux qui ont longuement navigué sur les mers et qui savent toute l'intense poésie que peuvent prendre parfois les détails de la vie à bord.

C'est ainsi que l'on connaît la façon poétique dont les voyageurs qui s'éloignent sur le pont d'un bateau ont pour accoutumé d'agiter leurs

mouchoirs pour imiter la fumée blanche du vapeur. On sait aussi qu'en cas de tempête le capitaine ne doit pas abandonner son bateau et qu'il doit rester le dernier à son bord, après avoir jeté à la mer tout ce qui peut charger inutilement le navire, marchandises et passagers. On sait aussi que le devoir des matelots, en cas de gros temps, est de courir aux pompes et de retirer le plus d'eau qu'ils peuvent de la mer pour abaisser la hauteur des vagues; on sait aussi que l'officier de quart est chargé de rester cramponné pendant des heures, s'il le faut, à l'aiguille de la boussole pour la maintenir dans la bonne direction.

Mais, de tous ces usages, le plus impressionnant peut-être est celui qui veut que personne, sous aucun prétexte, ne parle jamais au capitaine. Cet usage est universellement respecté dans toutes les marines du monde, et il n'est point jusqu'aux humbles bateaux mouches, chargés d'emporter les familles endimanchées vers des Meudons fleuris, qui ne portent cette sévère inscription : *Défense de parler au capitaine.*

Il est difficile d'imaginer quel supplice ce doit être, pour un homme sain et adulte, que cet isolement perpétuel dans lequel il se voit

forcé de vivre. Chez lui, lorsqu'il rentre, sa femme, ses enfants, lui tendent les bras, mais au moment où ils vont le réconforter par de tendres paroles, l'effroyable souvenir de la terrible prescription les arrête : « Il est interdit de parler au capitaine », et c'est dans un morne silence que chacun se met à table.

Cette vie de paria est une chose atroce.

Jadis, les lépreux portaient, cousues à leurs vêtements, de petites clochettes qui écartaient les passants et évitaient la contagion. Les capitaines sont les lépreux d'aujourd'hui, et l'on ne songe pas à ce qu'un pareil isolement peut comporter de souffrances dans la longue carrière d'un marin.

Aussi bien ne faut-il point s'étonner de constater combien la plupart des capitaines sont bavards. Sans doute est-il défendu de leur parler, mais rien ne leur interdit d'adresser la parole aux gens qui les entourent et, comme personne ne leur répond, ils se contentent de raconter d'interminables histoires.

C'est ainsi qu'il me souvient d'avoir passé, l'été dernier, de longues heures à entendre les merveilleux récits d'un vieux capitaine vénitien qui, couché dans sa gondole, aimait à rappeler ses lointains souvenirs d'autrefois et les

légendes les plus populaires parmi les marins de l'Adriatique.

L'une de ces légendes, plus particulièrement, m'est restée dans la mémoire et je voudrais la rapporter fidèlement, telle qu'elle me fut contée, sans en changer l'étrange caractère de mysticisme et de naïveté. On m'excusera de conserver dans ce récit quelques mots italiens intraduisibles, je me bornerai à en donner, entre parenthèses, l'équivalent aussi rapproché que possible dans notre langue.

*
* *

Il était une fois, au temps des doges, trois pauvres pêcheurs, Filippo, Giorgio et Paolo, tous trois fils de Gregorio Fornello (Grégoire Fourneau), le plus vieux de tous les gondoliers du Grand Canal, et qui vivaient des produits de la mer, de leur travail et de leur courage.

Or, un jour qu'ils s'étaient aventurés plus loin que de coutume sur les lagunes, au sud de Venise, une tempête les prit qui rompit leurs filets, brisa leurs mâts, enleva leurs rames et entraîna leur barque au large.

Au petit jour, le calme se fit et les trois frères,

sans vivres, se prirent à espérer le passage de quelque vaisseau qui pût les recueillir. Mais à cette époque les navires n'étaient point aussi nombreux qu'aujourd'hui et le soir vint sans qu'une voile parût à l'horizon.

— *E una fatalita!* (C'est une fatalité!) dit Filippo, l'aîné des trois, qui commençait à avoir faim.

La nuit, ils eurent un moment d'espoir; la lumière d'une galère parut au loin et les trois frères, réunissant leurs voix, appelèrent à l'aide. Mais la lanterne du navire était sans doute une lanterne sourde, car elle disparut sans entendre leurs cris.

Trois jours se passèrent ainsi et les trois pauvres pêcheurs sentaient qu'ils allaient bientôt mourir de faim.

Paolo, le plus jeune, se souvenant de certaines chansons des marins du Nord, n'était pas sans inquiétude et, craignant d'être mangé, implorait avec ferveur san Paolo son patron et santa Maria della Salute. Touchée à la fin par ses prières, ce fut santa Maria dei Miracoli qui lui apparut pendant que Filippo et Giorgio dormaient.

— Ouvre le coffre d'avant, lui dit-elle, et jette ce que tu y trouveras dans la mer.

Paolo, tout tremblant, ouvrit le coffre, et voici qu'il était tout rempli de pain frais. Son premier mouvement fut de le dévorer, mais il se souvint des paroles de la Vierge et avec regret le jeta dans la mer.

Cependant Filippo et Giorgio s'étaient réveillés et, voyant ce que Paolo avait fait, ils dirent :

— Tuons-le ! il cachait du pain, et non content de le manger seul, il le jette dans la mer plutôt que de nous le donner.

Mais Paolo, tenant les yeux levés vers le ciel, leur dit :

— Attendez le miracle de la Vierge !

Et en regardant autour de la barque, les deux frères virent des harengs en grand nombre qui se pressaient, dévorant le pain et engraissant à vue d'œil. Mais ils dirent :

— Que nous servent ces poissons venus du Septentrion puisque nous n'avons plus de filets pour les prendre !

Cependant, Paolo, obéissant à un ordre intérieur, se baissa et étendant la main, prit les poissons aussi facilement que s'ils eussent été dans une nasse.

Chose merveilleuse, grâce à la toute-puissante intervention de santa Maria dei Miracoli, les

harengs s'étaient pris dans leurs propres filets !

Le vieux capitaine, en terminant ce curieux récit, ajoutait quelques mots qui peuvent se traduire à peu près ainsi :

— Il faut vraiment, monsieur, que vous n'ayez rien à faire dans le Nord pour venir passer votre été à entendre raconter chez nous de pareilles balivernes.

IX

LA FAILLITE DE LA SCIENCE

En ce temps-là, les Américains se virent forcés de reculer les bornes de la gloire jusqu'aux limites extrêmes de l'Alaska, pour permettre à Edison de recueillir sur sa tête, sans en être gêné, les témoignages d'admiration du monde entier.

Le génie du grand homme s'était rendu maître de tous les éléments, et il semblait aux esprits les moins clairvoyants que les limites de la science étaient atteintes.

A lui revenait le mérite d'avoir remplacé, dans les grands journaux de New-York, les typographes par des poules admirablement dressées, composant au moyen de caractères d'imprimerie taillés en forme de graines. On

lui devait aussi une merveilleuse liqueur permettant de sensibiliser, avant leurs opérations, les dentistes américains à la main trop rude. N'était-ce pas lui, enfin, qui, surpassant tous ces travaux, par de prodigieux perfectionnements apportés à de précédentes inventions, était parvenu à faire fonctionner, après des efforts inouïs, les téléphones parisiens ?

Mais tout cela ne suffisait point à son rêve. Entraîné par la folie des grandeurs, Edison voulut pousser la science au delà de ses limites naturelles.

Le bruit se répandit un beau jour dans New-York, avec la rapidité de la foudre de feu l'ingénieur Jupiter, qu'Edison venait d'inventer un *Traducteur mécanique*.

L'appareil ressemblait à un phonographe, mais prodigieusement perfectionné. On parlait, par exemple, en anglais dans le cornet du traducteur, et celui-ci reproduisait à volonté la phrase en français, en allemand, en russe ou en toute autre langue, au gré de l'opérateur.

L'appareil était d'une déroutante simplicité. On le réglait suivant la langue à traduire, puis on intercalait le rouleau de l'autre langue composé d'un certain nombre de membranes vibrant sympathiquement à certaines assonances et

combinant ensuite les impressions reçues en une nouvelle langue par un moyen si simple que le décrire serait faire injure à nos lecteurs.

Le jour de l'inauguration officielle arriva ; la salle était comble et le public anxieux se taisait, attendant de grandes choses.

Edison lui-même, toujours souriant, devait faire fonctionner l'appareil.

Ce ne fut tout de même pas sans une légère émotion qu'il prononça ces paroles, devant le cornet du traducteur :

Hurrah for the glorious translator Edison.
Whiskey, gin and soda, and the girls Lorisson.

Cette phrase devait être traduite en français par l'appareil.

Le grand savant, posément, appuya sur le déclic. Un long silence se fit. Enfin, le mécanisme, lentement, se mit à parler, traduisant la phrase :

Bravo pour le glorieux trad...

Puis brusquement il s'arrêta et prononça nettement ces mots :

Et puis, à la fin, vous commencez à m'embêter ; je sais bien que je ne suis qu'un instrument, mais vous finirez par me faire tourner en bourrique avec vos inventions contre nature.

X

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE

DE LA PRINCESSE BA-DA-BOUM

Au temps où, n'ayant pas encore atteint ma majorité, je pouvais faire tout ce qui me plaisait et concevoir les idées les plus folles, je me mis en tête d'écrire une pièce merveilleuse dont la conception primitive — je puis bien l'avouer maintenant — n'était pas de moi.

L'idée m'en était venue d'un vieux conte imprimé en arabe, que j'avais découvert sur les quais et dont je me mis en tête de démêler le sens.

J'eus tout d'abord l'intention d'apprendre l'arabe, mais, immédiatement, je me heurtai à d'innombrables difficultés. Un ami, avant toute chose, m'apprit que, dans cette langue, on

n'avait point pour habitude d'écrire les voyelles, un autre m'affirma qu'on supprimait les consonnes, un troisième — objection plus grave — me jura qu'il était indispensable de suivre des cours. En conséquence, je préférai choisir un moyen plus simple pour interpréter mon texte : celui de recourir aux notes très détaillées qu'un précédent possesseur du précieux conte avait écrites en français dans les marges du livre.

Je fis tout aussitôt des découvertes stupéfiantes.

Dès son début, l'histoire me parut tout simplement merveilleuse et, avec cette facilité d'imagination réservée aux faibles en thème, je ne tardai point à en agrémenter le scénario de mille détails nouveaux plus extraordinaires les uns que les autres.

Il s'agissait, au début du livre, d'une vieille princesse nommée Ba-da-boum, que l'on retrouvait, quelques pages plus loin, mariée à un riche commerçant de Bagdad et qui, vers la fin du livre, n'avait plus guère que cinq ans et demi.

Ainsi donc, par le sortilège de quelque génie ou de quelque éfrit, la princesse Ba-da-boum, renversant toutes les lois naturelles, ne cessait de rajeunir et sa très longue vie, selon toute

apparence, avait pris fin lors de sa naissance.

Il suffisait d'avoir lu les *Mille Nuits et une Nuit* pour deviner la façon dont le conteur arabe devait présenter cette histoire, dont la portée symbolique ne pouvait point échapper aux lettrés.

Sans doute, avant d'être envoyé sur terre, l'esprit de la princesse Ba-da-boum avait dû s'adresser à Allah en ces termes :

— Par Allah sur toi, ô Allah ! puisque je dois avec mon âme animer durant la période d'une vie, le corps d'une femme, accorde-moi, je t'en supplie, d'accomplir mon temps au rebours des autres croyants. Fais-moi naître vieille et permets-moi de toujours rajeunir jusqu'à la fin de mon existence !

— Cette idée est tellement ridicule, avait dû répondre Allah, que je ferai selon ton désir. Fasse seulement mon âme que tu n'aies pas lieu de t'en repentir. Et voilà pour toi !

*
* *

Il était facile, je le répète, de comprendre tout le parti que le moraliste arabe avait dû tirer d'une pareille affabulation.

La princesse Ba-da-boum, d'abord vieille et délaissée, ignorant les joies que le souvenir seul peut donner à la vieillesse, tenue pour idiote par son entourage, s'était vue, plus tard, recherchée en mariage, pour sa seule beauté, par un riche marchand venu des Iles Fortunées, le célèbre Ali-Totor, roi du pays des Dattes, par la volonté d'Allah.

Mais bientôt sa jeunesse, toujours grandissante, lui était devenue insupportable. Chaque jour, entourée de ses suivantes, elle restait de longues heures dans le harem à se maquiller avec les fards les plus précieux pour se vieillir un peu.

Hélas! ses efforts restaient vains et, bientôt, sa taille ayant commencé à décroître, elle avait connu avec terreur et d'une façon précise, que l'heure de sa naissance, c'est-à-dire de sa mort, était proche.

Son mari, craignant l'opinion des autres marchands, qui l'accusaient ouvertement de se débaucher avec de toutes petites *jeunesses*, la délaissait et la pauvre Ba-da-boum ne tardait pas à tomber en enfance et à retourner misérablement dans le sein de sa mère, puis au néant.

*
* *

Enthousiasmé à l'idée du poème féerique que l'on pouvait tirer de ce conte, je me décidai à consulter enfin un vieux professeur d'arabe pour lui demander une traduction complète du chef-d'œuvre et je lui fis part de mes impressions.

Il parcourut rapidement le livre et me demanda :

— Vous êtes orientaliste, monsieur?

Hardiment, à tout hasard, je répondis que oui.

— Eh bien! moi, monsieur, reprit ce grossier personnage, je prétends que vous êtes une oie.

« Cette histoire très connue de la princesse Ba-da-boum — troisième dynastie des Azor-Beni-Krock-Miten, branche des Giraffa-Giraf (il cita encore d'autres noms ridicules pour m'écraser), cette histoire de princesse Ba-da-boum *qui vécut comme tout le monde* (il souligna ces mots avec une férocité stupide) cette histoire est parfaitement banale et sans intérêt.

« Seulement, monsieur, quand on se dit orientaliste, on sait tout au moins que les livres

arabes se lisent au rebours des nôtres, en remontant de ce que vous appelez la dernière page, à la première.

*
* *

Ce fut à peu près à cette époque que je jugeai définitivement inutile d'apprendre l'arabe et que je commençai à comprendre enfin que les histoires ne sont véritablement merveilleuses et jolies que quand on ne les comprend pas.

XI

LA VÉRIDIQUE ASCENSION

DANS L'HISTOIRE DE JAMES STOUT BRIGHTON

Vous, monsieur, qui paraissez si bien informé, vous ignorez encore, sans aucun doute, les circonstances véritables de l'étrange aventure qui bouleversa, l'an dernier, la vie de notre ami James Stout Brighton et entraîna sa disparition de notre monde pour un temps que ni vous ni moi, monsieur, ne pouvons apprécier en ce moment.

Vous savez, n'est-ce pas, comme tout le monde, que James venait, chaque soir, au Yorick-Garden, en aéroplane, et que cette concession faite aux mœurs du temps mettait en joie tous les habitués du théâtre. Et puis, l'on savait que James était un esprit curieux, épris d'étrangeté, recherchant toujours des aven-

tures singulières, et que ses actions n'étaient jamais celles du vulgaire.

Depuis dix ans déjà qu'il perfectionnait et transformait les simples aéroplanes dont nous nous servons encore, vous et moi, tous les jours, on pensait que les effets qu'il en saurait obtenir ne seraient point ceux du commun. Aussi bien personne ne s'étonna-t-il autrement, le jour où on le vit arriver de Paris avec sa nouvelle machine, quatre heures au moins avant l'ouverture des portes du théâtre.

James, vous vous en souvenez, manifesta ce soir-là quelque impatience. Personne n'était encore là, les décors n'étaient même pas plantés. Quatre heures d'attente, c'était, pour James, une chose parfaitement impossible, et il résolut, comme vous le savez, d'aller faire un petit tour pour essayer la nouvelle machine qu'il venait d'inventer.

C'était, on vous l'a raconté sans doute, un engin formidable de quatre-vingt-douze puissances, s'alimentant directement par la combustion de l'air, et dont la vitesse pouvait s'accroître d'une façon indéfinie, grâce au tuyau de pipe, rayé en turbine, qui s'enfonçait en spirale dans l'air et apportait au moteur une provision toujours croissante d'ozone liquéfié.

En quittant la place du Yorick Theatre, James, sans idée préconçue, régla son volant-boussole de direction vers l'ouest et bondit en avant avec une telle rapidité qu'il disparut aux yeux de tous à la façon de ces bulles de savon qui s'élèvent et s'évanouissent dans un rayon de soleil.

*
* *

Tranquillement installé dans la cabine centrale, James jeta les yeux derrière lui et, à son grand regret, ne put rien voir. Aspirés par la vitesse, des cheminées, de petits cottages et des bergeries entières, arrachés de terre, montaient en l'air dans le sillage de l'aérotrombe et obstruaient la vue. James s'amusa un instant en contemplant une brebis bêlante qui flottait en allaitant encore ses petits, puis il mit ses turbines complètement en prise et regarda vers le sol.

A son grand étonnement, il constata que les côtes d'Angleterre disparaissaient déjà et qu'il filait sur l'Océan.

Fiévreusement, il consulta son chronographe ; trois minutes s'étaient écoulées depuis son départ de Londres. L'heure des îles Scilly retardant de vingt-huit minutes sur celle de

Londres, *c'étaient donc vingt-cinq minutes que James venait déjà de rattraper sur le temps.* Parti à quatre heures de Londres, James prenait le large à trois heures trente-cinq.

Ce premier succès le grisa. Il mit son levier sur la soixante-quatrième vitesse en prise directe, assujettit le pare-étincelle contre l'inflammation de l'air, et l'aéroplane partit sur l'Océan comme un bolide.

Quinze minutes après, James passait en comète sur New-York, exactement à onze heures dix-huit du matin, l'heure de New-York retardant de cinq heures sur celle de Greenwich.

*
* *

Dès lors, ce fut une course folle à la poursuite du temps passé. Bien avant San-Francisco, James rattrapait la nuit précédente, puis le coucher de soleil de la veille, puis la journée précédente, puis des jours encore et des jours passés.

Il revit l'Angleterre et le public qui se pressait, la veille, aux portes du Yorick Theatre, dérapant sur les nuages, filant toujours avec pleine avance, plein ozone et les courants magnétiques dans le dos.

Parfois, il vérifiait la direction de son volant-boussole, prenait une pilule de bœuf liquéfié et quelques grammes de somnoline de plomb. Puis, régénéré, il regardait à nouveau ce qui se passait sur terre.

A mesure qu'il rattrapait des mois et des années, James s'intéressait toujours davantage aux êtres et aux choses, et son œil ne quittait plus le récepteur du guiderope-télépho-amplificateur.

Avec indignation, il se revit lui-même à l'âge de six ans, volant du gin à sa pauvre grand'-mère, et, furieux, coupa l'allumage. Il ne s'arrêta que deux tours de Terre plus loin et s'interpella rudement l'avant-veille du forfait. L'enfant lui répondit en riant et le traita de vieux fou. James comprit alors combien les jeunes gens ont tort de ne pas croire aux prédictions des vieillards et repartit tristement. Au surplus, il ne comprenait pas bien comment il ne se souvenait pas de s'être lui-même rencontré jadis à l'âge de six ans, et cette angoissante question lui valut un grippage partiel de la deuxième circonvolution frontale gauche.

Bientôt, James se sentit dépaysé : l'exécution de Charles Ier le laissa froid et c'est à peine si la découverte de l'Amérique l'émut quelque

peu, lui qui venait de la découvrir tant de fois.

Un moment, il s'arrêta pour s'entretenir avec des généraux romains. Il voulut étonner ses auditeurs, leur prédire l'avenir, il bluffa, se coupa lui-même. On le prit pour un simple augure et on lui donna quelques drachmes en échange d'un Napoléon couronné, que l'on accepta sans difficulté.

Toujours plus anxieux, James remonta furieusement dans l'histoire. Il passa comme un astre brillant au-dessus de la Grèce antique et jeta le trouble dans les observations astronomiques de la Chaldée.

Bientôt les hommes disparurent, les volcans s'allumèrent et le sol se convulsa. James franchissait l'histoire et remontait aux origines du monde.

*
* *

Or, un jour qu'il volait au-dessus d'une forêt vierge, écoutant avec stupeur les bêtes parler, comme elles avaient encore le droit de le faire avant la création de l'homme, James ressentit tout à coup une vive douleur à l'extrémité de la colonne vertébrale, cependant que l'aérotrombe s'arrêtait brusquement, comme enrayé par un objet insolite.

James, étonné, chercha à se rendre compte de ce qui se passait et, en tâtant l'endroit meurtri, quelle ne fut pas sa stupeur en constatant, derrière son dos, la présence d'un commencement de queue. James Stout Brighton remontait au singe!

— Bygod! fit-il, je crois fort qu'il serait temps de m'arrêter, sans cela je serai bientôt dans la peau d'un zoophyte.

*
* *

Péniblement alors, James reprit sa route vers l'est, mais en première vitesse cette fois, le moteur étant sérieusement avarié, et ce fut à peine s'il put rentrer sans panne dans l'histoire.

Fort à propos, il revint pour la création de l'homme et Dieu l'employa, ouvrier anonyme, à éviter l'inceste dans la première famille humaine.

D'aucuns disent, mon cher monsieur, qu'il périt lamentablement dans la préhistoire, sous le pseudonyme de Prométhée, d'autres qu'il regagna misérablement son siècle à pied, sous le nom du Juif Errant, d'autres enfin qu'il épousa la fille de Seth dont il eut Hénoc, qui vécut soixante-quinze ans et engendra Lémec, qui

vécut cent quatre-vingt-deux ans, qui engendra Noé qui vécut cinq cents ans, et engendra le Shamrock, le premier bateau digne de ce nom. Mais l'avenir seul pourra nous faire connaître, d'une façon certaine, ce qu'il y a de vrai dans ce passé trop lointain.

XII

DANCING GIRL

Il se fait tard dans Whitechapel, tard, mais très tard, si tant est qu'il se puisse faire jamais si tard à Whitechapel.

Le brouillard s'y traîne de fort méchante humeur, si tant est que le brouillard puisse grogner quand il se cogne aux réverbères de Whitechapel et y déchire ses loques, ses pauvres vieilles loques d'un demi-penny.

Ah! oui, vraiment! nous disions donc qu'il se faisait tard à Whitechapel. Cela n'empêche pas, du reste, nos amis Jack and Maud d'être terriblement saouls, si tant est que des sujets du roi puissent l'être terriblement, comme vous savez. Le brouillard n'est-il pas saoul, parfaitement bien, lui aussi? N'est-ce pas, Maud?

— Yes.

Jack est, du reste, un terrible garçon. Ne serait-ce pas Jack l'Éventreur, allez-vous dire?

— Eh! eh! qui sait?... Êtes-vous de la police, comme le vieux barman du Blue Eye? Du reste, cela n'est pas votre affaire.

Regardez-les plutôt entrer dans cette petite maison basse à porte noire; eh! eh! entrez donc avec eux, si vous l'osez.

Vous l'osez? Comme il vous plaira, mon ami!... Dans l'égout de l'étroit corridor, on entend les ongles de Jack et les ongles de Maud qui grattent les murs pour trouver leur chemin.

— Ne serait-ce point Maud, la fille saoule? allez-vous dire encore. Taisez-vous plutôt et suivez. Tiens, vous pâlissez. Ah! mais, vous êtes tout blanc, auriez-vous peur? Et pourquoi? Regardez plutôt, vous dis-je.

Dans la chambre sale, aux murs blanchis à la chaux puis noircis à la crasse, Maud s'est assise sur un cercueil. Mon Dieu! on prend ce qu'on trouve pour s'asseoir!

Jack s'approche et tourne lentement autour d'elle en aiguisant un long couteau sur ses dents... Maud sourit, sourit, puis rit doucement, comme une fille qui s'amuserait follement en dedans.

Il est très joli, vous savez, qu'une jeune per-

sonne s'abandonne tout entière à celui qu'elle aime.

Jack tâte maintenant les membres de Maud, en connaisseur, puis doucement, bien doucement, il saisit les jambes l'une après l'autre et, brusquement — shocking! — les casse d'un coup sec.

— Drôle de charmant garçon original! murmure Maud tranquillement.

Jack dénude les fémurs avec son long couteau, comme les petits garçons qui se taillent des badines, en revenant de l'école, dans les branches d'arbre du bon vieux gentleman qui habite dans le Ciel.

Soigneusement, il met en réserve les chevilles et les pieds; puis, proprement, de sa bonne lame de Sheffield, il ouvre l'abdomen de son amie, fouille un instant dans l'ouverture, puis ramène le bout de l'intestin grêle. Soigneusement, il le roule sur ses doigts, comme une fillette d'Oxford qui dévide de la laine aux pieds de sa bonne grand'mère. Amicalement, posément, il démonte la colonne vertébrale et en fait de très jolis petits marteaux d'ivoire bien polis et bien blancs.

Maud, un peu fatiguée, appuie négligemment ses cheveux sur le cercueil.

Des côtes, l'industrieux Jack fait de jolies pattes de grosse araignée rouge, tout à fait bien, ma foi, puis se repose un instant. Maud sourit toujours d'un air vague, songeant à quoi? Qui peut le savoir? Pas vous, n'est-ce pas? Ni moi, puisque je vous le demande. Alors, qui ?

Regardez plutôt. Jack, maintenant, ouvre le cercueil, tend les cordes une à une, ajuste les marteaux. Quel beau piano pour un artiste!

Ah! vite les dents : il faut des touches. Et comme ces quelques noires iront bien.

C'est à peine si les doigts de Jack effleurent le clavier et quelle musique triste, douce, aérienne!

Maud s'affaisse dans un coin, très fatiguée. A quoi peut-elle penser? Sait-on ce qui se passe dans l'esprit de ces filles? Peut-être comprend-elle que le vice entraîne toujours plus loin qu'on ne le croyait et que, pour être folle de son corps, on n'en perd pas moins davantage que l'on ne pensait tout d'abord. Mais qu'importe à l'âme éprise de musique!

Il y a longtemps que Maud voulait entendre son ami.

Jack cependant s'exaspère. Voilà bien les femmes : elles ne songent qu'à rêver paresseu-

sement pendant que d'autres travaillent. Il faut qu'on danse !

Hop! le crâne de Maud sur les jolies pattes d'araignée rouge.

Pourquoi vous reculez-vous, mon vieil ami, dans l'angle de la chambre? Prenez-vous stupidement les cheveux de Maud pour le poil d'une grosse araignée velue?

Jack frappe le sol.

— Mieux que cela !

Voyez-vous comme cette petite sotte danse mal et bondit maladroitement d'un mur à l'autre; il ne s'agit pourtant pas de s'affoler, mais de reprendre gentiment en mesure.

Et pourtant, ce sang abominable ! Quelle mai son mal tenue!

Jack s'énerve et frappe le piano avec rage. Il se lève, se rassied, menace du poing et vomit des injures en dehors de toute expression divine.

Puis le silence se fait noir, désespéré, troublé par le tremblement convulsif de l'araignée qui agonise dans son coin.

Jack s'est effondré sur le clavier qu'il arrose de larmes, silencieusement.

Il est véritablement pénible, croyez-moi, pour un véritable artiste, d'être aussi mal secondé !

Prenez une peine infinie, reconstruisez tout de vos propres mains et voyez ce qu'il en reste.

Cette stupide petite Maud n'a même plus la grâce joyeuse des babys qui dansent devant un piano mécanique.

Désespéré, Jack se lève, prend son chapeau et sort...

. . . . . .

Mais pourquoi, bonté divine! le *Daily Graphic* annonce-t-il, le lendemain, un nouveau méfait de Jack l'Éventreur dans Whitechapel?

Triste époque, vraiment, que celle où l'on comprend si mal l'effort d'un artiste!

XIII

UN VISIONNAIRE

Ce fut en l'an trente-trois mille de la Terre, au moment même où la science humaine semblait parvenue à son apogée, que se produisit un monstrueux attentat qui révolutionna le monde par quarante-huit degrés, cinquante minutes, treize secondes de latitude nord et zéro degré, une minute, huit secondes, de longitude est, sur le terrain collectif A-327 au ras du sol.

Depuis longtemps déjà, il était impossible de désigner autrement les localités, toutes les villes étant confondues et superposées onze fois sur la surface de notre merveilleuse planète. La science seule régnait désormais en maîtresse et chacun se trouvait divinement heureux de vivre dans un monde organisé par elle.

On venait, en effet, de trouver une machine à le faire croire.

L'horreur de l'attentat n'en fut que plus sensible et l'on put craindre un moment l'insuffisance des projections d'iodoforme destinées à calmer les esprits. Il s'agissait d'une tentative criminelle dirigée contre les collections du Grand Muséum Central et la monstruosité de cet acte dénotait une telle aberration que chacun en demeurait confondu.

Ces collections étaient, en effet, depuis de longues années, les dernières du monde comprenant encore des bêtes vivantes, seules survivantes de la faune terrestre et rappelant ces époques lointaines où l'homme cohabitait encore, en famille, avec les milliers d'animaux dont il descendait.

Ces curieux spécimens étaient au nombre de trois, occupant trois palais spéciaux. Le premier était un être bizarre, toujours à quatre pattes, au crâne déprimé, aux oreilles en pointe, prononçant toujours les mêmes mots : *Ouap! ouap! ouap!* et dénué de toute connaissance mathématique. On l'avait classé parmi les anciens animaux féroces du genre anti-éléphant, à cause de sa trompe poilue placée par derrière, non par devant comme chez les éléphants

et destinée, croyait-on, à retirer les aliments du corps.

Le second animal, logé dans un palais grandiose, n'était guère plus gros qu'un grain de tabac, mais il faisait des bonds prodigieux. Il datait, croyait-on, de la période chaotique durant laquelle la Terre était encombrée de blocs de pierre rendant la circulation des plus pénibles. Il était muet et ignorant comme l'autre, mais plus vif cependant.

Le troisième animal, enfin, était de forte taille. Se tenant à quatre pattes comme le premier, il poussait une sorte de hennissement sans portée pratique, humait l'air et frappait le sol du pied. Cette façon de s'exprimer, réduite par le calcul, n'avait, du reste, rien fourni d'intelligible. D'après les vagues renseignements échappés au second déluge, on avait cru pouvoir le baptiser de son ancien nom, tant bien que mal reconstitué : le Solipède, bien qu'il eût quatre pieds et non pas un seul, comme ce nom l'indiquait. Mais on le tenait pour un spécimen dégénéré, pour un monstre.

Ces trois animaux étaient nourris à grand'-peine avec de l'herbe chimique coûtant deux mille francs le rouleau, depuis que toute végétation avait été supprimée sur terre. Par esprit

scientifique, on s'était abstenu de leur apprendre à lire, à calculer et à étudier la marche des trains interplanétaires, pour les conserver tels qu'ils étaient autrefois, et puis aussi par peur d'exposer à un fatal retour d'ignorance, par induction, l'admirable gaveuse électrique dont on se servait pour l'éducation instantanée de tous les jeunes citoyens, dès leur sortie de la machine à naître.

*
* *

L'attentat fut commis par le fils même d'un haut fonctionnaire du Muséum, le jeune Antimoine, issu de la noble famille des Stibine.

Dès son jeune âge, Antimoine témoignait d'un caractère étrange, rebelle à tout enseignement scientifique; il avait fallu le remettre quatre fois à la gaveuse, dont il faisait continuellement, par son entêtement, sauter les plombs de sécurité.

Lors de sa majorité, âgé de trois ans et demi, il s'était refusé aux joies sociales du mariage artificiel dans les ateliers de l'État. Son père en mourait de honte, et son oncle Kermès en avait fait une grave maladie.

Un an plus tard, contre tous les usages, il

n'avait pas voulu se faire enlever le cerveau pour y substituer, comme tout le monde, un classeur électrique à douze étages, et cette marque d'inconscience avait définitivement plongé dans la désolation les familles SbO^3 et SbO^5, parentes directes du jeune homme.

De tels antécédents faisaient prévoir une fin tragique. Pendant toute une année, Antimoine devint de plus en plus sombre ; il ne lisait plus les phonogrammes quotidiens, se désintéressait du cours des vibrations, et restait de longues heures en contemplation devant les trois animaux vivants. Il s'en allait ensuite, les bras ballants, regardant s'enfuir au ciel des nuages chimiques entre les arbres artificiels, passant des journées blanches au soleil et se couchant le soir lorsque tout le monde se levait à l'aube électrique.

Mystérieusement, il se mit alors à construire un étrange harnachement, composé de cordes et de courroies d'amiante entrelacées. Parfois, il se glissait dans les allées désertes du Muséum jusqu'à la cage du Solipède, prenait de nouvelles mesures et rentrait chez lui travailler en secret.

Lorsque tout fut prêt, il attendit patiemment la grande fête de l'Aldéhyde benzilique, et,

profitant de l'inattention générale, s'empara des trois animaux vivants. Avec un effrayant courage, il emprisonna la chair vivante du Solipède dans un réseau de courroies, sauta sur le dos du monstre, parvint à dompter sa résistance sauvage et se mit à l'exciter de la voix et du geste.

L'autre bondit en avant, entraînant le visionnaire dans sa course folle.

L'anti-éléphant suivait en gambadant et en faisant entendre son cri étrange et terrible :

— Ouap ! ouap ! ouap !

L'animal sauteur, enfin, s'était tout aussitôt logé dans la fourrure de l'anti-éléphant et suivait tous ses mouvements.

Ce fut alors dans le monde entier l'abomination de la désolation et un long cablogramme de terreur affola les onze étages de la science.

Comme une trombe, l'effrayante vision parcourut des avenues entières, s'engouffra dans des tunnels, s'élança sur des ponts-ballons, s'effondra sur des escaliers parachutes et échappa, comme par miracle, aux milliers d'appareils de sécurité répandus par la science sur la terre entière.

Des fils sans télégramme furent coupés, des fleuves reprirent leur cours, un brin d'herbe

véritable poussa dans un laboratoire, la science connut toutes les hontes.

D'innombrables photographies, prises au vol, montrèrent Antimoine souriant, transfiguré, dressé dans sa course folle sur le solipède dont il regardait avidement tressaillir et se crisper la chair vivante, bondir en avant, puis s'arrêter brusquement sur le sommet des monts, tandis qu'à ses pieds, se haussant vers lui, dompté sans doute, l'anti-éléphant, doucement, lui léchait les mains.

*
* *

Ce ne fut que le lendemain soir que l'on put se rendre maître du sinistre. On constata avec stupeur que les animaux n'avaient aucun mal et on en fut quitte pour les réintégrer dans leurs palais.

Quant au jeune Antimoine, bien qu'il n'eût rien, lui non plus, on jugea que son acte ne pouvait provenir que d'une folie sadique contre-scientifique du troisième degré.

Il essaya bien d'expliquer vaguement qu'il avait obéi à une envie intérieure irrésistible, comme à de mystérieux instincts ataviques ignorés, il ne put donner lui-même aucune explication raisonnable de son attentat.

Il convint enfin de sa folie, et les juges, en vertu de leur pouvoir discrétionnaire, procédèrent eux-mêmes, d'office et sans plus informer, au remplacement de son cerveau par une machine logarithmique en bronze d'arsenic du modèle réglementaire fourni par l'État.

XIV

L'AMOUR MORT

C'était le jour bienheureux de la grande fête mondiale de l'Accélération.

Depuis l'heure déja lointaine où Kilowatt, l'homme aux doigts de caoutchouc, avait ouvert les portes de l'Usine et déchaîné sur le monde les effluves radieux du soleil artificiel, des centaines de citoyens à cerveau de bronze phosphoreux se hâtaient sans raison dans les grandes artères et dans les rues veineuses de retour, en criant :

— Quatre-vingt-treize ! Quatre-vingt-treize ! Quatre-vingt-treize !

Ce qui signifiait que le rendement absolu des nouvelles dynamos d'État venait d'atteindre 93 pour 100.

La satisfaction scientifique était générale, car chacun savait que les progrès de l'Animal-État ne pouvaient plus dépendre que du seul accroissement de la vitesse sociale.

Des hommes-cellules, il n'était plus, en effet, question. Abondamment nourris avec de l'arsenic phéniqué, pourvus de bras en bismuth, de cerveaux électrifiés et de housses à bacteries, ils n'avaient qu'à se laisser fonctionner dans des conditions étroitement délimitées et leur bonheur, suivant les données exactes de la science, ne pouvait plus s'accroître.

L'Animal-État, tout au contraire, demeurait perfectible. On l'avait pris aux premiers temps de l'humanité pour une simple fiction juridique, mais avec les progrès inouïs de la science, on s'était aperçu bientôt de sa réalité surhumaine.

Le remplacement d'une cellule-homme était donc un fait naturel sans portée, la mort de l'État, tout au contraire, eût entraîné celle de tous les hommes qui ne vivaient artificiellement que par lui.

*
* *

Les uns après les autres, entourés du respect de tous, les membres du Cerveau central abordaient le toit du Palais d'État et descendaient

par l'ascenseur à effluves dans la salle de la science où se tenait la séance annuelle de l'Accélération. Assis devant des claviers, les cent-dix-huit savants d'État étaient là, impassibles et muets, et, au-dessus d'eux, siégeaient majestueux, sous la direction du Savant Absolu, les vingt vieillards d'autrefois, les ancêtres ayant connu l'humanité par des livres aujourd'hui détruits pour la sureté de l'État-surhumain.

Il s'agissait, chacun le savait, dans les six premières minutes de la séance, de juger un sujet bizarre nommé Cadmium, dévoyé du droit chemin par une évasion de trois mois dans les déserts désaffectés de l'ancienne Europe et sur lequel pesait l'accusation capitale d'imprécision scientifique.

A vrai dire, les idées de ce fou ne semblaient guère valoir une telle dépense de temps et les citoyens à cerveau de bronze s'efforçaient, mais en vain, de comprendre le véritable motif qui pouvait pousser les vingt et un vieillards d'autrefois à interroger ce dément dans des circonstances aussi solennelles.

*
* *

Quelques secondes passèrent. Aux effluves

bleus succédèrent les effluves rouges et Cadmium parut, introduit par un automate et fortement entravé par deux hypnoses du pied. Son regard, libre, clair et lumineux erra un instant avec indifférence vers la coupole où se croisaient les instantanéogrammes des horneaux de province, puis, brusquement, ardemment, se posa sur une jeune fille assise au banc des témoins et qui, anxieusement, attendait.

Soudain, les claviers s'agitèrent et le Savant Absolu se leva pour résumer l'idéographe d'accusation.

Cadmium prétendait : 1° qu'un raisonnement qualitatif devait remplacer pour la direction des cellules-hommes les méthodes scientifiques d'État basées sur le temps et l'espace ; 2° que, sans recourir à l'État-surhumain, l'homme, par la culture de sa propre volonté, aurait pu dompter les éléments, s'élever dans les airs, planer sans appui matériel et même écarter la mort ; 3° qu'avec l'accroissement de cette même volonté individuelle l'homme aurait pu se déplacer instantanément d'un lieu dans un autre et ne plus se soumettre aux règles absolues de l'espace ; 4° que cette augmentation formidable des forces individuelles ne pouvait sans doute se produire *qu'en fonction d'autres*

passions, aujourd'hui inconnues, mais dont il y aurait urgence à rechercher la nature dans l'histoire des siècles passés.

*
* *

A cette lecture de violents effluves de protestation traversèrent la salle, et le Savant Absolu reprit avec dureté :

— Je ne puis comprendre dans quel but vous avez demandé, lorsque vous étiez en observation, à ce que vos idées fussent soumises à l'attaché du laboratoire Benzamide, fille de l'illustre Anthracite, avec laquelle vous avez fait vos études. Vous avez affirmé que sans son approbation et sans sa présence vous ne pourriez rien réaliser. Elle est là aujourd'hui devant vous, je dois vous prévenir que cette occasion de vous expliquer est la dernière qui vous soit offerte.

Un long silence plana. Hagard, de toute l'angoisse de ses yeux, Cadmium regardait Benzamide et son effort de compréhension paraissait effrayant. Les vingt et un vieillards d'autrefois et les cent dix-huit savants suivaient cette scène avec impatience.

Nerveusement, le Savant Absolu se leva :

— En l'absence de toute explication de la part de l'accusé, nous suspendons l'audience trois minutes, pour permettre à Benzamide de rédiger ses conclusions.

Sans plus savoir au juste ce qu'elle faisait, Benzamide s'enferma seule dans le laboratoire adjoint. Ses idées s'embrouillaient, les théories et les méthodes dansaient devant ses yeux, comme prises de folie. Violemment, elle essayait de classer ses pensées, de voir clair en elle-même. Heureuse, elle l'était sans aucun doute. Son père n'était-il pas le glorieux inventeur de la repopulation d'État artificielle qui remplaçait, elle ne savait au juste, quelle méthode primitive et hors d'âge. Toutefois, elle n'était pas une fille comme les autres, et parfois des idées étranges l'assaillaient. Jadis, lorsqu'elle travaillait avec Cadmium, elle avait de brusques chagrins quand le jeune homme employait des méthodes qui n'étaient pas les siennes. Seule, de toutes ses compagnes, elle ne s'était pas fait raser les cheveux ni les sourcils. Et puis, elle n'aimait pas son nom ! Elle eut préféré s'appeler Narcotine ou Codéine.

*
* *

Deux minutes passèrent, puis, brusquement,

sans savoir pourquoi, Benzamide sentit au long de ses joues des larmes brûlantes qui coulaient.

Instinctivement, la jeune fille se leva, prit une éprouvette et analysa rapidement dans l'Atomomètre.

Eau, 982,0 ; Chlorure de sodium, 13,0 ; Sels minéraux, 0,2 ; Matières albumineuses, 5,0... « Je deviens folle, pensa-t-elle. Il n'est rien en dehors de la science : ce fou déshonore l'État. »

La troisième minute s'achevait. Benzamide rentra dans la salle, reprit sa place et, d'un mouvement de tête, fit signe qu'elle n'avait rien à dire ; puis elle détourna les yeux.

Un déclic, un corps qui bascule et Cadmium glissa inerte sur la table iodoformée.

* *

Et tandis que Benzamide, la tête vide et sans pensée, regagnait le laboratoire de son père social, les vingt et un vieillards se levèrent et passèrent dans la salle du Conseil privé. Là, tremblants encore de la dangereuse expérience qu'ils venaient de tenter, ils se regardèrent lentement sans parler. Eux seuls au monde savaient que quelque chose d'immense venait d'être à tout jamais détruit : quelque chose de fabuleux dont

l'humanité ancienne avait vécu durant des siècles, quelque chose dont le nom seul eût mis l'État en péril.

Et sur l'Amour définitivement mort, sur les cendres de la divine Souffrance d'autrefois, assurés désormais des citoyens de bronze au cœur d'automates, ils purent entrevoir enfin le triomphe colossal du monde artificiel, définitivement ployé sous les griffes d'acier de l'État-surhumain.

Dans la rue, la foule docile criait encore : « Quatre-vingt-treize ! quatre-vingt-treize ! » ce qui signifiait que le rendement absolu des nouvelles dynamos centrales venait d'atteindre 93 pour 100.

TABLE

POLOCHON

I Sisyphe 3
II. La permission 9
III Fin de journée 15
IV. Nuit de caserne. 21
V. Retour au pays 27
VI. L'enterrement 34
VII. Retour d'enterrement. 40
VIII. Repas de campagne 46
IX. En famille. 52
X. Fin de permission 57
XI. La voiture à Papoul 64
XII. Permission de théâtre 71
XIII. Retour à la caserne. 77
XIV. Insomnies 83
XV. L'engagé. 89
XVI. En marche. 96
XVII. L'œil du maître. 102

PAYSAGES ANIMÉS

I. Nuit d'étoiles 113
II. Le port abandonné 118
III. Affaires locales 120
IV. Silhouettes nocturnes 124
V. A la mer 129
VI. L'étrange voyage 135
VII. Ciel parisien 144
VIII. L'arroseur 147
IX. Le raccommodeur 152
X. L'agent 156
XI. Petits drames provinciaux 158
XII. Le chien qui suit le tramway 164
XIII. Au Salon 168
XIV. Le cheval de bataille 173
XV. Petit détail 175
XVI. Une infamie 178
XVII. Au Bois 180
XVIII. Fête foraine 188
XIX. Lacs suisses 193
XX. La pluie rouge 198
XXI. Campagne anglaise 202
XXII. Florence 205
XXIII. Fiesole 208
XIV. La danseuse 212
XXV. La terre rouge 219
XXVI. L'Écorcheur de Nuages 227

PAYSAGES CHIMÉRIQUES

I. Le monstre 237
II. Le décor nécessaire 243
III. Le charpentier (drame lyrique) 250

IV. Soirée mondaine 255
V. Triste fin d'un cheval célèbre 263
VI. L'attraction mystérieuse 267
VII. Un philanthrope 275
VIII. Ainsi parla le capitaine... ou le miracle des trois pauvres pêcheurs. 278
IX Le faillite de la Science. 285
X. La merveilleuse histoire de la princesse Ba-da-boum 288
XI. La véridique ascension dans l'histoire de James Stout Brighton. 294
XII. Dancing girl 302
XIII. Un visionnaire. 308
XIV. L'amour mort 317

Universitas
BIBLIOTHECA
Universalis

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

189

1336x2

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 30 1970

08 OCT. 1992

08 OCT. 1992

a39003 003399069b

CE PQ 2631
.A86P6 1909
COO PAWLOWSKI, G POLOCHON.
ACC# 1238789

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 01 03 09 9